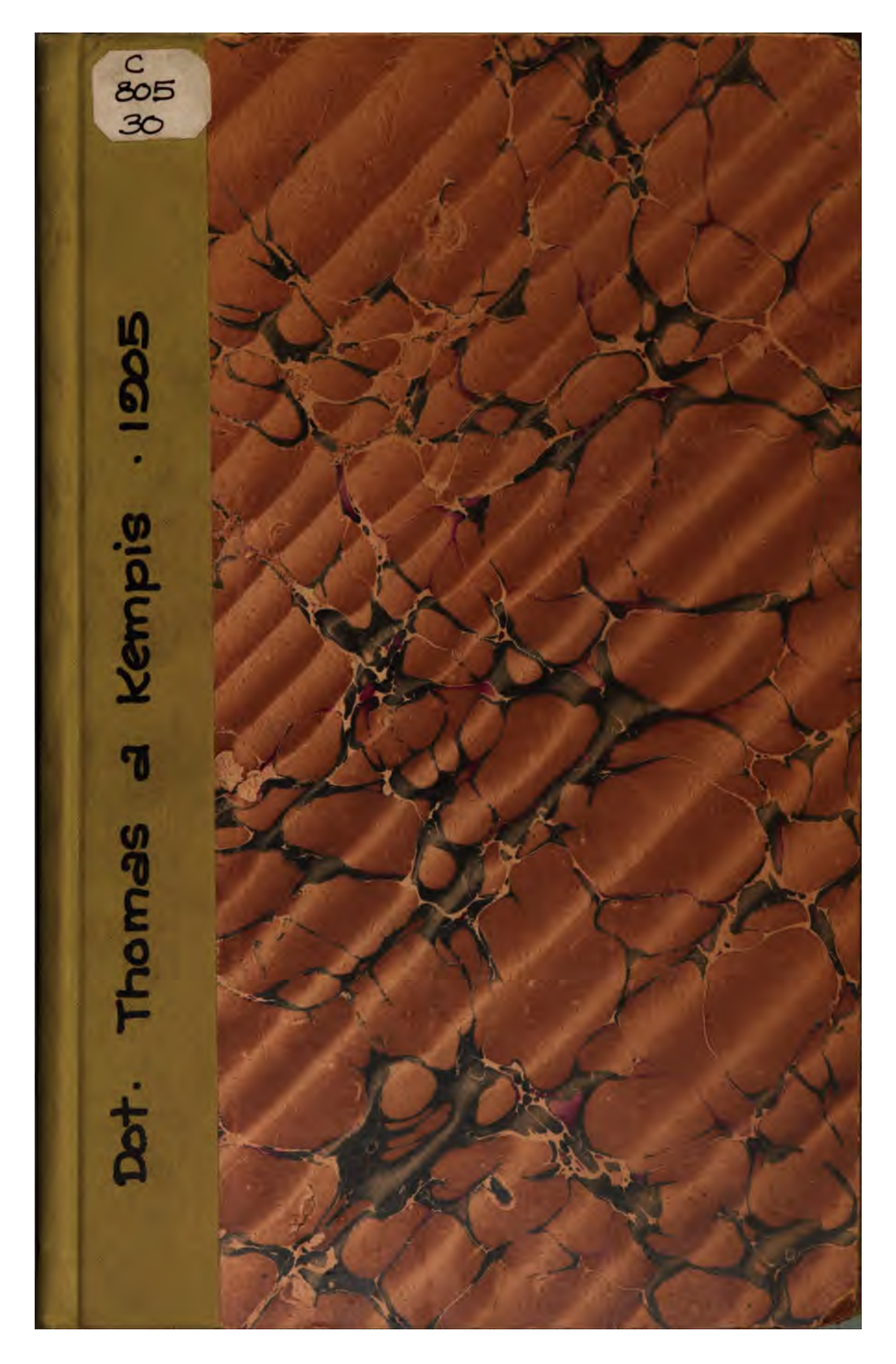
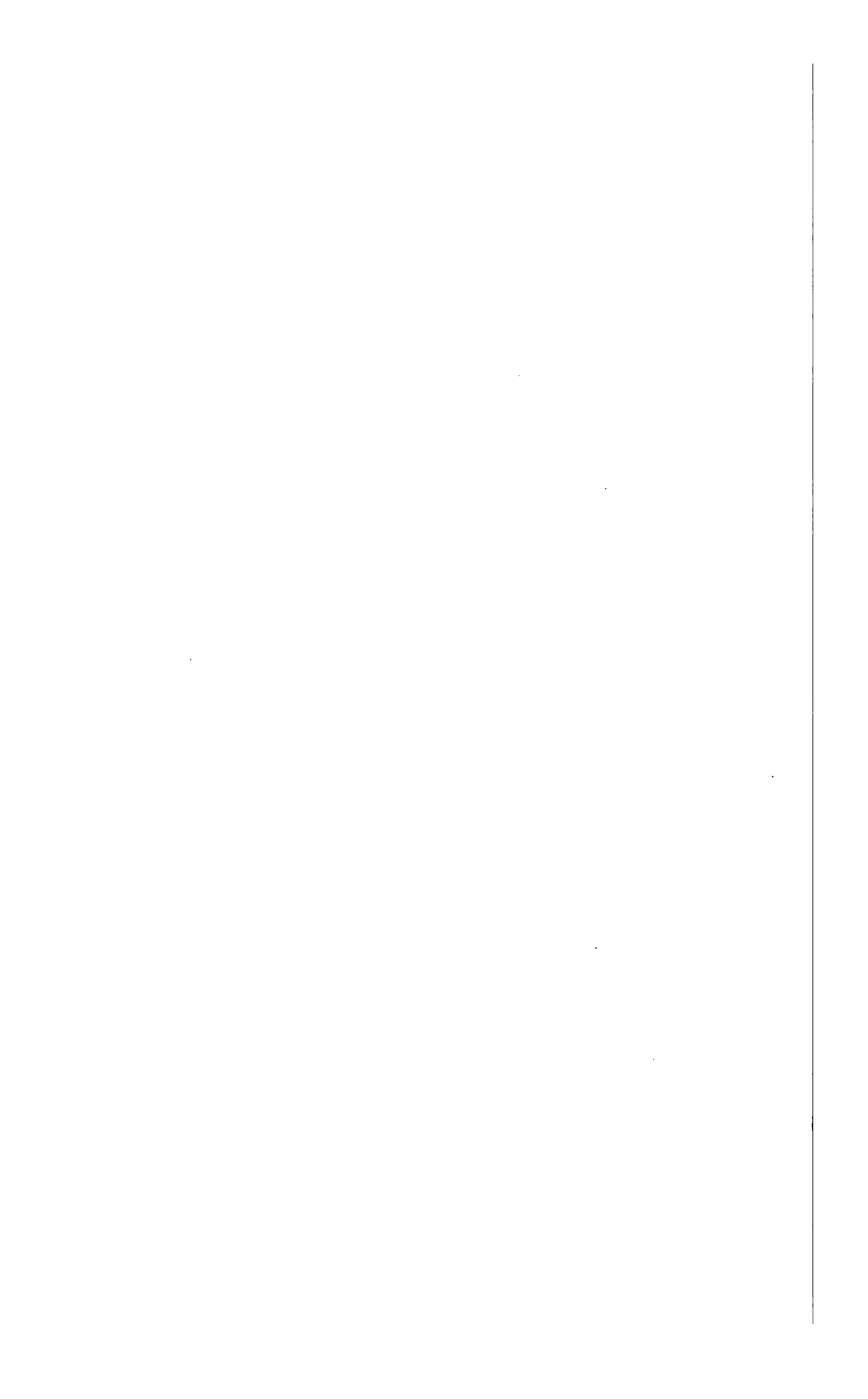

C
805
30
Dot. Thomas a Kempis · 1905



THOMAS A KEMPIS

AUTEUR CERTAIN DE L'*IMITATION*

DÉMONSTRATION SIMPLIFIÉE

PAR

A. JEANNIARD DU DOT

PRIX : 2 FR. 50 FRANCO

NANTES
CHEZ L'AUTEUR
Rue Morand

—

1905

A M. l'abbé E. d. Charpentier
amical souvenir de l'auteur
Jeanniard du Dot

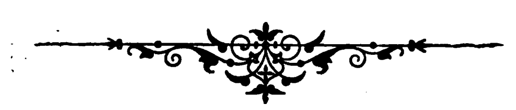
THOMAS A KEMPIS

AUTEUR CERTAIN DE L'*IMITATION*

DÉMONSTRATION SIMPLIFIÉE

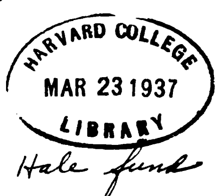
PAR

A. JEANNIARD DU DOT



NANTES
CHEZ L'AUTEUR
Rue Morand

1905



THOMAS A KEMPIS

AUTEUR CERTAIN DE L'*IMITATION*

Maneat ergo Thomae Kempensi, qui in vivis omnem humanam gloriam despexit, haec totius orbis consensu stabilita gloria quod ex angulo cellae orbi universo mundi contemnendi author et magister evaserit. Precor autem virum illum sanctissimum ut mihi pro his conatibus meis impetret a Jesu suo dilectissimo vanitates scientiarum inutilium contemnendi et Deo atque Ecclesiae pure serviendi gratiam.

EUSÈBE AMORT,
Chanoine régulier de Pollingen.

Que Thomas à Kempis qui, durant sa vie, dédaigna toute gloire humaine, conserve la gloire, bien établie par le consentement du monde entier, d'avoir, du fond de sa cellule, été pour l'univers l'initiateur et le maître de la science du mépris du monde. Pour moi, je prie cet homme si saint qu'en retour du présent labeur que je lui consacre, il m'obtienne de Jésus, son bien-aimé, la grâce de mépriser les vanités des sciences inutiles et de servir Dieu et l'Église seuls.

PROLOGUE

> C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.
>
> MONTAIGNE.

Non canimus surdis (1). Nos paroles ne s'adressent point à cette surdité d'esprit qu'on nomme prévention et qui ferme l'oreille à la logique, comme le serpent du psaume à la musique. Mais ceux qui, comme nous l'avons fait nous-même, aborderont cette étude dans la pleine ignorance du sujet, n'ayant tout au plus en l'esprit que les préjugés des autres, non les leurs, trouveront ici la vérité qu'ils cherchent et qu'ils aiment. Le bon sens et la bonne foi sont les deux seuls auditeurs qui se laissent convaincre.

Quand on lit un auteur, c'est une vraie et noble joie de constater qu'il est l'homme de son livre, que ce livre a été, comme on dit si bien aujourd'hui, non pas seulement *écrit*, mais tout d'abord *vécu*. Le chef-d'œuvre d'un inconnu ne donne pas cette joie, et pour un livre aussi important que l'*Imitation*, c'est un bonheur qu'il faut se procurer : le négliger, c'est paresse ; le refuser, c'est mépris.

On aura beau nous dire que, même inconnu, l'auteur est assez connu par son livre, que l'*Imitation* est certainement un livre *vécu,* que cela se voit tout seul. — C'est aussi notre impression : mais

(1) Virg. *Buc.*
Ce n'est pas pour les sourds que résonnent nos chants.

l'esprit peut quelquefois s'y méprendre, il peut le craindre au moins ; et le cœur aussi, qui est pourtant le grand divinateur, le cœur peut être séduit ou douter de lui-même.

Et l'homme est si fragile qu'il est encore possible et permis de se demander si l'ange mortel qui a écrit le plus beau des livres a toujours persévéré dans sa sublime voie, ou plutôt dans son sublime vol, si l'auteur de l'*Imitation* n'a pas eu le terrible sort de son plus brillant traducteur. Car l'inconsistance humaine peut aller jusque là.

Notre œil intérieur est comme l'œil du dehors qui ne voit en réalité que les surfaces et non les profondeurs et ne fait que calculer les profondeurs au moyen des surfaces. Or les raisons sont des profondeurs, les faits sont des surfaces. Pour connaître l'auteur d'un livre, la critique littéraire et la psychologie n'ont que des preuves obscures au prix de celles que fournit l'histoire.

Non, si l'histoire n'a rien dit de lui, si sa naissance n'est pas constatée par un acte valable, un livre ne saurait, par lui-même et par son caractère, faire connaître son auteur. S'il a des frères dont l'état-civil soit bien établi, alors on peut le reconnaître à la ressemblance pour un fils du même père ; et voilà toute la valeur des preuves internes relatives à l'auteur : elles sont fort bonnes en elles-mêmes ; mais pour le plus grand nombre des esprits, elles ne valent pas les autres.

En tout cas, on n'a jamais pu faire la biographie d'un auteur sur la lecture de son livre, même *vécu*, tandis qu'on lit plus intelligemment le livre après la biographie.

De là, l'intérêt qui s'attache à connaître le véri-

table auteur de l'*Imitation*, celui qui l'a *écrite* en *la vivant*, celui qu'ont dénoncé toutes les voix de l'histoire contemporaine et qui est aujourd'hui victime d'une longue *conspiration contre la vérité* (1), préférablement à l'auteur chimérique vainement imaginé d'après la lecture de l'ouvrage, si profondément intelligente qu'elle ait jamais pu être.

Chose extraordinaire ! il existe toute une école en France qui ne veut pas voir l'auteur de *l'Imitation* sortir d'ailleurs que de son livre, comme s'il y était tout entier ! Sans doute, il a dû mettre dans ses écrits sa meilleure part : son esprit, son cœur, son âme, et encore avec cela sa vie physiologique elle-même, son cerveau, ses nerfs, son sang ; mais il reste encore autre chose de sa personne, que le tombeau n'a pas emporté, que les contemporains ont gardé dans leur mémoire et fixé dans leurs écrits : sous cette forme plus vivante de notre vie sensible, il ne peut nous revenir que par le chemin de l'histoire, et l'on prétend lui en fermer l'issue ! Dès que vous voulez interroger seulement la chronique, ils vous mettent impérieusement la main sur la bouche. Ceux-là, certes, n'ont pas *fait leur siège*, ils ne le feront jamais, contents de parader devant les faux remparts de la prétendue forteresse qui n'est qu'une ville ouverte.

Feu Mgr Puyol, qui toute sa vie désira plus croire à Gersen qu'il n'y crut en effet et qui a gagné tant de prosélytes à une foi qu'il n'avait guère, dans une des dernières préfaces de ces volumineux ouvrages

(1) Joseph de Maistre.

où il égara tant d'érudition, nous dit à peu près ceci :

« Trouver l'Auteur de l'*Imitation*, y pensez-vous ? Ce serait un grand malheur : il n'y aurait plus d'*imitationisme.* »

— Quoi donc ? Pour passer les heures chaudes du jour à bourdonner en essaims autour de ce petit livre, comme abeilles ou guêpes autour de la ruche au miel, il leur faut à tout prix le prétexte de chercher l'auteur ?

Pour prendre le loisir de leurs agréables promenades, il leur faut le renom d'un grand voyage d'exploration ?

Et quand il n'y aura plus d'auteur à trouver, ils seront assez indigents de sujets d'étude pour être réduits

A vivre en gentilshommes,
Sans rien faire (1)?

Et s'ils soufflent la forge, si la fumée à flots en inonde les alentours, s'ils mettent le fer au feu qui flamboie et sous le marteau qui retentit, ce n'est pas pour lui donner la forme, oh ! non: c'est pour en tirer des étincelles !

S'ils traitent un point d'histoire facile et limpide en lui-même, c'est pour faire d'une *évidence*, une *question*, même une énigme, et travailler encore après à la rendre insoluble, pour en perpétuer le plaisir !

Vaut-il donc mieux passer cent ans à l'obscurcir, cette question, que six mois à l'éclaircir ?

Quand on aura cessé de faire de *l'esprit sur l'Imitation*, comme Montesquieu en faisait jadis *sur les lois*, tout en y mêlant à ses heures un peu de *l'esprit*

(1) La Fontaine, *Fables*.

des lois, alors on sera plus près de *l'esprit de l'Imitation.*

Il est donc plus que temps de chasser l'auteur fantôme dont la forme vague est bien faite pour favoriser le scepticisme de ceux qui l'évoquent afin de s'en amuser avec leur coterie, comme d'une vision spirite. Que l'Auteur apparaisse dans la simplicité digne de sa véritable figure historique, dût sa présence vénérable faire rentrer sous terre, avec les larves évoquées de morts qui n'ont pas vécu, toute la cabale évocatrice elle-même!

Que mes compatriotes m'excusent: il y a en tout Français un fou et un sage : le fou est à la surface, le sage est tout au fond. Du fou, j'en appelle au sage.

Le proverbe arabe assure, et c'est peut-être aller un peu loin en amitié, qu'*une pierre de la main d'un ami, c'est une pomme*. Ce n'est pas une pierre, c'est une pomme véritable, encore qu'un peu dure, que je lance à mes amis, parce qu'ils ne viennent pas la prendre. Qu'importe qu'elle les ait un peu meurtris si, après en avoir senti le coup, ils s'en désaltèrent ?

EXPOSITION DU SUJET

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
La Fontaine.

On croit généralement en France que l'auteur de l'*Imitation* est un certain Gersen, abbé de Verceil, et, comme beaucoup d'autres, nous l'avons cru longtemps sans preuves, ou plutôt sans en rien savoir, parce qu'on le répétait autour de nous. Cette opinion est due surtout à Mgr Puyol, que peu ont lu, mais que tous ont cru. Il suffisait de savoir que ce prélat était fort savant et que telle était sa conclusion, sans s'inquiéter de quelles prémisses elle sortait, *comme une fleur de sa tige* (1).

Ayant acquis depuis peu d'années, par quelques études, les preuves que l'auteur de l'*Imitation* n'avait jamais cessé d'être Thomas à Kempis, nous les résumons ici, pour communiquer à d'autres la vérité connue.

Mais, tandis que nous cherchions la publicité pour un premier ouvrage sur ce sujet qui nous avait saisi, l'illustre érudit qui personnifiait en lui tout le gersénisme français disparaissait de la lice. Ce n'est pourtant point un mort qu'il nous reste à combattre, ce sont des livres toujours vivants, et l'on ne nous objectera point qu'ils ne peuvent pas nous répondre.

(1) Cicero, *De Oratore*.

L'auteur ne l'eût pas fait davantage : il n'eût pas fait pour un inconnu ce qu'il ne voulait ou ne pouvait faire pour le grand kempiste allemand Pohl. Il n'eût pas trouvé pour nous en faveur de Gersen les preuves qu'il n'a pas trouvées pour le public. Mais il reste toujours les disciples qui *juraient* si aisément *sur la parole du maître* (1) : ils n'ont qu'à parler.

A qui veut faire prévaloir une vérité, il est indispensable de combattre les écrits remplis de l'erreur contraire, et nous ne pensons pas que le respect dû aux morts aille jusqu'à nous obliger d'émousser volontairement nos armes sur la pierre vénérable d'une tombe.

I

Manuscrits et témoins de Thomas à Kempis

On connaît aujourd'hui 420 manuscrits de l'*Imitation*. Cruise en compte 60 portant le nom de Thomas à Kempis, Pohl *beaucoup plus* de 50, et Mgr Puyol ne lui en accorde que 47.

Contentons-nous de la statistique de Mgr Puyol, car elle lui est déjà bien assez contraire et il est suffisamment battu par ceux de sa maison (*inimici hominis domestici ejus*) (2), pour que nous n'ayons pas à l'attaquer sur un point secondaire en déplaçant une partie de nos troupes concentrées au point décisif de la lutte.

(1) *Jurare in verba magistri.* HORACE, *Epist.*
(2) Prov. « L'homme a pour ennemis ceux de sa maison ».

Voici la classification des manuscrits de Gersen et de Gerson chez Mgr Puyol :

Gesen, Gessen, Gersen, Abbas Iohannes	1 mss.
Gersen Iohannes....................	4 »
Gersen Sanctus Joannes.............	1 »
Gersem Joannes.....................	1 »
	7 mss.

L'orthographe plus moderne du nom de *saint Jean Gersen* (fixée dans *Gersen* et perdant l'*h* de *Johannes*), montre que sa canonisation est de date récente. Comment n'en a-t-on rien su ? Car, cela ne se fait pas sans bruit.

L'auteur ajoute indûment à cette liste quatre manuscrits qui donnent à Gersen le titre de *Cancellarius parisiensis,* « Chancelier de l'Université de Paris », qui ne peut s'appliquer qu'à Gerson.

Gerson, magister Joannes ou Gerson *cancellarius parisiensis*................	5 mss.
Plus les 4 indûment donnés à Gersen.	4 »
	9 mss.

Il en compte en outre une dizaine de douteux pour Gersen et 4 pour Gerson.

Il est vrai que sur les 47 de Thomas, il en a marqué 10 d'un point interrogatif. Mais on verra plus tard ce que vaut sa ponctuation, et quant à son doute, on sait trop où il penche pour ne pas le tirer en sens contraire.

Quoique la très grande majorité des suffrages exprimés soit en faveur de Thomas à Kempis, même au scrutin présidé et vérifié par Mgr Puyol, nous ne prétendons point, même en ce temps de suffrage

universel, en faire une preuve de ses droits. C'est une très forte et très sérieuse présomption : rien de plus, mais c'est déjà beaucoup.

Que sur les manuscrits les noms soient ou ne soient pas de la même main que le texte : l'autorité testimoniale d'un copiste ou d'un archiviste également inconnus ne peut être suffisamment établie. Il nous faut d'autres témoins que l'on puisse coter ; mais ils ne nous manqueront point. Nous les appellerons et ils sortiront aussitôt des pages de l'histoire, et nous défierons ensuite l'insaisissable Gersen, qui n'est pas même une ombre, de nous amener seulement l'ombre d'un témoin.

Pour nous, ces trois noms des manuscrits se réduisent à deux, et Gerson ou Gersen n'est historiquement qu'un même nom appartenant privativement à Jean Charlier, né à Jarson, Gerson ou Gersen, au diocèse de Reims et chancelier de l'Université de Paris, lequel était l'auteur de nombreux ouvrages, très éminents d'ailleurs et souvent pieux, et pouvait, sans une grande invraisemblance, se voir attribuer des livres qu'il n'avait point écrits.

Les manuscrits les plus nombreux sont les anonymes, auxquels il faut joindre ceux qui portent des noms *perdus*, c'est-à-dire les noms des prétendants déchus et oubliés.

Le plus ancien manuscrit au nom de Gerson est daté de 1460, trente-et-un-ans après sa mort, le premier au nom de Gersen est le manuscrit de Parme, copié en 1464, tandis que le premier, au nom de Thomas à Kempis, est de 1424, alors qu'il avait quarante-quatre ou quarante-cinq ans et n'était qu'à peine *au milieu du chemin de sa vie*, comme parle Dante :

Nel mezzo del cammin di sua vita.

Mais pour ce qui est de Jean Gerson, le faible témoignage d'un copiste, peut-être ignorant ou intéressé, (car un nom célèbre mis, souvent au hasard, sur un manuscrit, constituait une plus-value), est détruit par celui des premiers éditeurs du chancelier, en 1488. L'éloge qui accompagne ses œuvres et qui est de Pierre Schott, illustre prédicateur de Strasbourg, nomme parmi les ouvrages faussement attribués à Gerson, pourvus d'un auteur certain et rejetés de l'édition, les quatre livres *de Contemptu mundi* (1) (c'est un des titres contemporains de l'*Imitation)*, et les attribue à *un chanoine régulier nommé Thomas*. Cet avis continua d'accompagner les éditions subséquentes.

Autre témoignage aussi certain, bien que négatif. Jean Gerson, qui avait tout remué en Europe, jusqu'à déposer un pape, et rudement subi tous les contre-coups des coups puissants qu'il avait portés, passait pieusement les dix dernières années de sa vie, comme le soir rasséréné d'un jour d'orage, auprès de son frère, un autre Jean, prieur des Célestins de Lyon. Celui-ci fut instamment sollicité de donner la liste complète des écrits du Chancelier. Rien n'était plus conforme aux usages littéraires avant l'imprimerie, et il dressa cette sorte d'inventaire avec le plus grand soin : or l'*Imitation* ne s'y trouve pas.

C'était six ans avant la mort de Gerson, et son secrétaire et ami, Jacques de Cirésio, qui la contrôla et la certifia aussitôt après le décès de l'auteur, n'y ajouta pas l'*Imitation*. Qui donc pouvait être mieux informé à ce sujet que le frère et l'ami du Chancelier?

Puis, quoiqu'on en ait pu dire, personne ne recon-

(1) *Du mépris du monde.*

naîtra dans l'*Imitation* l'homme qui a beaucoup souffert des tempêtes et des naufrages de la vie. Après les peines intérieures, les difficultés des caractères sont les plus grandes épreuves qu'il connaisse et, comme il le dit dans son latin néerlandais « ses plus grandes pesanteurs » *gravitates* (1).

Gerson, d'ailleurs, qui a joui de toute la faveur de tant de savants français, plus patriotes que critiques, Gerson à qui l'on a été jusqu'à vouloir attribuer, comme étant l'original français de l'*Imitation*, l'*Internelle Consolacion*, dont le manuscrit de Valenciennes, datant de 1462, est identique à celui de 1467, à Amiens, où il est affirmé que cet ouvrage est une traduction, Gerson a cédé la place en France à Gersen.

Or, qu'est-ce que Gersen si ce n'est pas Gerson lui-même ?

Mgr Puyol dira bien que c'est Gersen qu'on a changé en Gerson. Mais si on lui demande comment il se fait que Gerson, toujours connu, jouit encore de la plénitude de son nom célèbre, tandis que le nom nouveau de Gersen, une fois entamé, est réduit dès les premiers temps en miettes, entre les mains des copistes, par l'ignorance et l'oubli, comme par les vers qui, une fois éclos dans leur proie, en ont fatalement raison, il nous répond qu'on a bien estropié le nom d'A Kempis comme celui de Gersen.

— Oui, mais le nom estropié est toujours facile à vérifier sur le nom authentique, et si on l'appelle *A Campis*, la ville de Kempen est là pour la rectifi-

(1) Avec *gravitates*, dans ses autres ouvrages et même dans l'*Imitation,* il dit encore quelquefois, mais moins souvent : *gravamina.*

cation. Or, sur quel type vérifiera-t-on les déviations du nom de son héros s'il n'est pas Gerson lui-même, dont la notoriété seule peut lui donner un être historique ?

Gersen aurait vécu, selon ses inventeurs, au XIIIe ou même au XIIe siècle. Or, du XIIIe au XVe siècle, on ne trouve ni aucun manuscrit de l'*Imitation* ni une seule mention du livre ou de son auteur.

De 1424, encore plus de 1441, date du premier autographe, et surtout de 1459, date du second autographe de Thomas, à 1616, époque fatale, l'*Imitation* circule partout, anonyme ou avec le nom de Thomas à Kempis ou sous d'autres noms déjà célèbres, comme saint Bernard, mais on ne parle encore pas de Gersen, du moins comme étant distinct de Gerson. Et cela fait en tout quatre siècles écrasant l'abbé de Verceil de leur silence.

A cela Mgr Puyol nous dit qu'un auteur peut bien être inconnu quatre siècles ou connu seulement sous un pseudonyme, comme le fameux *Idiota,* dont le nom véritable, alors déjà célèbre, n'a été prononcé que de nos jours.

Reste toujours l'ouvrage même, inconnu deux cents ans, et il faudrait, pour le pouvoir mettre un jour à la main de son auteur inconnu, trouver le livre déjà connu dans les bibliothèques où les manuscrits du treizième et du quatorzième siècles abondent encore aujourd'hui. Nous avons quatre cent vingt manuscrits de l'*Imitation*, dont la plus grande partie est du quinzième siècle. Par quel hasard malheureux n'en resterait-il pas un seul du quatorzième, s'il y en avait eu ?

On aura beau nous dire que si ce petit livre s'est usé dans tous ses manuscrits antérieurs au quin-

zième siècle, c'est parce qu'on le lisait plus que les autres ; comme les livres de messe qui auraient presque tous disparu.

— D'abord, il n'y paraît guère, puisqu'on n'en parle pas. Puis, ce n'est qu'une hypothèse, et une hypothèse invraisemblable. Il nous faut autre chose.

Or ce qu'il nous faut, voilà que le quinzième siècle nous l'apporte. Dès le premier tiers du siècle, on voit le livre, on nomme aussitôt l'auteur. Le manuscrit de 1421 porte son nom, celui de 1441 est écrit de sa main. L'autographe de 1459 le fait mieux connaître encore, les copies et les traductions se multiplient et le nomment. Des témoins contemporains écrivent dans leurs chroniques le titre encore incertain de l'ouvrage avec le nom déjà connu de l'auteur, le plus fécond écrivain de l'école de Windesheim, Congrégation encore assez nouvelle établie dans le pays néerlandais. Et toute son histoire est facile à établir.

Thomas Haemerken naît en 1379, à Kempen, au diocèse de Cologne, d'une famille d'honnêtes et pieux artisans, fait ses études à Deventer, où il arrive à treize ans et habite auprès d'un des maîtres si saints dont il a écrit la vie. Il y reste de treize à vingt ans, âge où il entre comme novice au monastère du Mont-Saint-Agnès ou Agnetenberg, près de Zwolle, au diocèse d'Utrecht, sous la houlette de son frère Jean, comme lui surnommé A Kempis, du lieu de leur naissance, fait profession sept ans après (preuve de grande incapacité que ce long noviciat, selon Mgr Puyol, qui l'accroît d'un an après avoir diminué ses études de deux ans), reçoit le sacerdoce à trente-trois ans (sans avoir fait de

théologie, dit le savant prélat), et meurt plus que monagénaire, en 1771, dans cette maison dont l'éloigna seulement un exil de trois ans causé par des persécutions locales qui l'obligèrent de fuir avec les autres pères de l'autre côté du Zuyderzée, de 1429 à 1432, laissant la garde du monastère à quelques frères lais qui auraient dû rassurer Mgr Puyol sur l'abrutissement dont un travail matériel excessif et nécessaire avait dû frapper, selon lui, le cerveau d'A Kempis.

Il y fut, toute sa vie, disent les *Chroniques* du monastère, l'exemple de ses frères, et les nombreux opuscules qui restent de lui : vie de saints personnages, méditations, prières, discours aux pères et aux novices, recueils de précieuses maximes héritées de ses maîtres ou nées de ses propres réflexions, tous écrits destinés à l'édification de son ordre, sont le fruit des loisirs qu'il se donnait en veillant après matines, pour ne rien prendre sur les exercices de la communauté. On se rappelle combien l'*Imitation* recommande de préférer les exercices communs aux œuvres particulières.

Voilà ce que racontent des témoins de sa vie et d'autres encore qui ont recueilli les traditions de ses contemporains.

Jean Busch, chanoine régulier de Windesheim, à une lieue du Mont-Sainte-Agnès, né en 1400, religieux en 1420, mourut en 1479, huit ans après Thomas à Kempis. Le cardinal Cusa, légat du Pape, se fit accompagner de lui pour la réforme des maisons d'Allemagne. Or, voici ce qu'il dit dans sa *Chronique*, terminée en 1464, sept ans avant la mort de Thomas :

« Il se trouva que, peu de jours avant la mort du prieur de Windesheim, Jean Vos van Huesden, deux de nos frères bien connus vinrent du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwolle, pour se consulter avec notre prieur sur certaines affaires. L'un d'eux était Thomas à Kempis, homme très édifiant, qui composa plusieurs livres de dévotion, entre autres : *Celui qui me suit, de l'Imitation de Jésus-Christ.* Il eut la nuit suivante un rêve qui prédisait les événements à venir. »

Il s'agissait de la mort de Jean Vos van Huesden qui arriva en effet peu de jours après, selon l'avertissement prophétique.

Aux gersénistes qui, gênés par ce témoignage, ont voulu voir une interpolation dans la chronique, on montre la copie de Rebdorf faite en 1477, deux ans avant la mort de Buschius, par Jean Offenburg, mort en 1478.

Mais pour repousser jusqu'au soupçon, le R. P. Thomas Bosmans, prieur du couvent de Saint-Martin, de la congrégation de Windesheim, à Louvain, possesseur de la plupart des manuscrits du couvent de Sainte-Agnès, a fait attester en 1760 par le notaire Eykermans, en présence de plusieurs témoins, que ces paroles mêmes se trouvent dans le manuscrit autographe de Buschius, intitulé *Liber de viris illustribus patrum et fratrum antiquorum in Windesem,* etc., et que « ces paroles collationnées avec l'autographe ont été trouvées écrites de la même main, du même caractère, avec la même encre, dans le même contexte, dans les mêmes lignes, sans aucune rature, sans la suppression d'un mot, sans parenthèse. »

Cette chronique est, d'ailleurs, la reproduction à

peu près intégrale d'une autre chronique écrite de la main de Thomas à Kempis et où, racontant la même histoire, il s'abstient seulement de nommer le religieux favorisé du songe prophétique.

Il est vrai que M. Arthur Loth (1) voit dans ce récit en partie double un sujet de méfiance. Mais en quoi l'existence de la première chronique infirme-t-elle l'authenticité de la seconde qui la copie en la complétant? Si deux négations se nient, deux affirmations, au contraire, s'affirment et se confirment. Puis l'absence du nom dans la chronique de Thomas s'explique assez par l'humilité de celui qui écrivait : *Ama nesciri,* et il est non moins naturel que Buschius comble une telle lacune.

Herman Ryd, né en 1408, entra au monastère de Wittenberg en 1427 et fut envoyé en 1447 au monastère de la Nouvelle Œuvre, près de Halle. Chargé aussi de participer à la réforme des monastères, ce chanoine régulier écrit en 1483 :

« Le frère qui *compila* le livre de l'*Imitation* est appelé Thomas, sous-prieur dudit monastère du Mont-Sainte-Agnès, près de Zwolle, dans le diocèse d'Utrecht, situé à une lieue de Windesheim, qui est la maison-mère où les chanoines réguliers de la province de Cologne, Mayence et Trèves tiennent actuellement un chapitre général. Ledit *compilateur* vivait encore en 1454, et moi, frère Herman Ryd, du monastère de la Nouvelle Œuvre, ayant été envoyé au Chapitre général, je m'entretins avec lui. »

Jean Mauburn, né à Bruxelles, entra au Mont-Sainte-Agnès peu de temps avant la mort de Thomas à Kempis. Or il cite, dans deux ouvrages,

(1) *Revue des questions historiques*, 1873.

dont l'un publié en 1491, l'*Imitation* comme étant l'œuvre de Thomas.

Un autre chanoine régulier du Mont-Sainte-Agnès a écrit sa biographie, peu de temps après sa mort, et dit qu'il tient les faits de religieux ayant vécu avec lui. Dans *Sa Vie* et dans un catalogue de ses écrits, il cite l'*Imitation* comme étant son œuvre.

Adrien De But, dans sa *Chronique* allant de 1431 à 1480, donne, en 1459, la note suivante :

« Cette année, frère Thomas à Kempis, du Mont-Sainte-Agnès, profès des chanoines réguliers, en édifie un grand nombre par la divulgation de ses écrits. Il a écrit la *Vie de Sainte Lidwige* et un volume en mètres, *metrice*, sur la maxime : *Qui sequitur me.* »

Ce mot, *metrice*, serait peut-être encore incompris si le docteur Çarl Hirsche n'avait pas découvert en 1872 que l'*Imitation,* ainsi que la plupart des compositions de Thomas à Kempis, est écrite et ponctuée de manière à la rendre rythmique.

On verra plus loin que le vieux père Eusèbe Amort n'était pas absolument pour rien dans sa découverte. Mais pour une seule découverte il se trouve toujours au moins deux *découvreurs.* Il n'y a qu'une très sévère érudition pour les réduire à un seul. Encore même arrive-t-il parfois que son extrême sévérité critique la trompe : car ils ont pu s'ignorer l'un l'autre.

Nous arrêtons ici et bien hâtivement cette liste imposante de témoins et demandons seulement qu'on nous en présente un seul en faveur de Gersen : *un seul et c'est assez.*

On n'entend pas sans émotion le biographe

anonyme raconter comment, pour se dérober à la conversation ou à la promenade où sans doute on ne parlait pas assez de Dieu, la seule conversation où il payât son écot, Thomas disait tout à coup : *Quelqu'un m'attend dans ma cellule.* C'était Celui dont on ne parlait pas, et le mot de l'*Imitation* revient aussitôt : *Cella continuata dulcescit.* « La cellule où l'on persévère devient douce. » *Male autem custodita, tœdium generat.* « Mais mal gardée, elle engendre l'ennui ». On se rappelle aussi les sévères admonestations du petit livre sur l'abus des fréquentes promenades et des longs entretiens : *spatiamenta, confabulationes.* Et les mêmes observations reviennent, d'ailleurs, dans tous les autres ouvrages de Thomas, relatifs à la discipline claustrale.

Certes, il n'est pas besoin, pour expliquer ce passage de l'*Imitation*, si facile à retrouver ailleurs chez Thomas à Kempis, de recourir, avec Mgr Puyol, à la classification des cellules mystiques : *la cellule qui est le corps, celle qui est le monastère, celle qui est l'esprit,* et quelle autre cellule encore ? Le bon sens préfèrera *la cellule qui est la cellule.* On n'en pensait pas si long au Mont-Sainte-Agnès, dont la mystique bornée n'a que les dédains de tout le gersénisme : Il suffit pour tout commentaire à ce passage de lire les traités de Thomas et de regarder son portrait conservé à Zwolle, où il apparaît avec un volume ouvert portant sur ses deux feuillets apparents la devise commencée en latin et finie en néerlandais : *Je n'ai jamais trouvé le repos que dans une petite chambre, avec un petit livre.*

Facient nae intelligendo ut nihil intelligant,

dit Térence : en voulant toujours mieux comprendre

que les autres, ils s'exposent à comprendre moins bien. Pourquoi chercher dans un livre des sens auxquels nul lecteur n'a jamais pensé, l'auteur peut-être encore moins que personne ? On vient de trouver des finesses à une chose toute simple ; mais là où tout le monde a trouvé un sens exquis, on devra mettre à la place un sens vulgaire pour se distinguer. Quand l'*Imitation* dit, par exemple : *Raro sanctificantur qui multum peregrinantur :* « Rarement se sanctifient ceux qui pèlerinent beaucoup », il fait une observation profonde et qui vaut la peine d'être notée. Or, Mgr Puyol veut qu'il ne s'agisse ici que des voyages ordinaires et substitue ainsi à une remarque fine le vulgaire proverbe qu'un voyageur littéraire du XVII[e] siècle, Régnier Desmarets, se croit obligé de relever par beaucoup d'esprit dans ces jolis vers :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui, comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien :
Rarement à courir le monde
Devient-on plus homme de bien.

Mais le contexte : « Peu s'amendent par la maladie *comme* peu se sanctifient par les nombreux pèlerinages » (deux moyens évidents de sanctification indiqués ensemble comme analogues ou équivalents, mais qui, l'un *comme* l'autre, échouent dans la plupart des cas, faute de dispositions intérieures), et toute la suite de l'*Imitation* nous montre que l'auteur se tient dans une sphère plus élevée, et

qu'il aime mieux fixer son choix sur les maximes exquises que sur les adages vulgaires, et l'on se rappelle cet autre passage du quatrième livre où il parle des reliques *enveloppées dans l'or et la soie,* qu'on vient vénérer de loin et auxquelles il préfère à bon droit le corps sacré de Jésus dans l'Eucharistie. Qui ne préfèrera la voie élevée de l'auteur au chemin terre à terre où veut le rabaisser le commentateur qui vient d'enlever la simple cellule du moine jusque dans les nuages?

Ni trop haut ni trop bas : c'est une devise parfaite. Suivre toujours son auteur et jamais son propre rêve, c'est le véritable *a b c* pour apprendre à lire.

De l'ensemble de ces témoignages, et il en est d'autres ou contemporains ou quasi-contemporains qu'on pourrait citer (Amort en compte soixante-dix), il résulte que Thomas à Kempis est bien l'auteur de l'*Imitation*, et aussi que ce livre est bien une *compilation,* mais une compilation très intelligente et même entièrement assimilée au talent de l'écrivain, qui lui-même s'assimile à ses auteurs.

Le savant docteur irlandais Cruise, qui l'a constatée par une étude complète, la réduit à trois sources directes : l'Écriture, saint Bernard et les maîtres de Windesheim. Quant à ces derniers, non seulement leurs pensées, mais encore leurs expressions s'y retrouvent sans cesse. Toutes les richesses sacrées et profanes des pères et des classiques, dont l'*Imitation* semble nourrie, ont d'abord aussi passé par leurs mains. Et quant à l'Écriture, on voit par les autres écrits de Thomas combien il en était rempli et comment il savait s'en servir. Saint Bernard lui

était également familier. Depuis la fin de ses études à Deventer, il avait restreint ses lectures dans ce cercle étroit, et c'est là qu'il retrouve quelquefois cités ou commentés les anciens poètes ou philosophes auxquels il a dit adieu.

Rien donc d'absolument improbable qu'il ait écrit l'*Imitation* dès 1416, c'est-à-dire à trente-six ou trente-sept ans, alors qu'il possédait les extraits déjà considérables que Jean Vos van Huesden et son propre frère avaient faits de saint Bernard, et qu'il avait tant augmentés lui-même. Et ces extraits si bien mis à profit sont sans doute la raison qui fit attribuer l'*Imitation* au grand moine de Clairvaux, nonobstant la différence et presque l'opposition des deux styles.

Il est vrai que le style de Gerson est encore plus éloigné que celui de saint Bernard du style de Thomas à Kempis : mais il en est tant qui n'y regardent pas de bien près !

II

Manuscrits prétendus antérieurs à Thomas.

En résumé, Thomas a pour lui le témoignage des manuscrits et celui des historiens.

Le premier manuscrit daté d'une manière incontestable et incontestée est celui de 1424, époque où Thomas avait quarante-quatre ans ou quarante-cinq ans.

On a fait grand bruit, ces dernières années, du fameux *Paulanus*, venant du monastère des Béné-

dictins de Wiblingen, actuellement à Saint-Paul, en Carinthie. Il porte, en effet, les dates de 1384 et 1385. Mais il a inspiré des doutes même à dom Wolfsgruber qui en a publié des photographies sans oser en défendre les dates que le docteur Cruise a reconnues pour *des faux mal exécutés*, l'écriture étant, d'ailleurs, du plein seizième siècle.

On trouve bien aussi quelques dates antérieures à 1424 dans des *recueils factices*, c'est-à-dire dans des manuscrits quelconques reliés avec l'*Imitation,* et n'ayant rien de commun avec elle que cette reliure, souvent tout à fait moderne.

Le docteur Cruise a démontré qu'il en est ainsi d'un recueil de la Bibliothèque nationale, que M. Arthur Loth (1) a pris à tort pour un volume homogène et qu'il datait de 1406 d'après un calcul, assez hasardeux, que lui suggère un calendrier ou *tabula interfalli*, relié avec des parties de l'*Imitation* et de quelques autres ouvrages. La reliure est loin d'être contemporaine des manuscrits.

Donc sur cette question de l'auteur de l'*Imitation*, qu'il pense, avec Trithème (2), être plutôt Jean que Thomas à Kempis, et même sur la valeur personnelle de Thomas, qu'il méconnaît, nous ne pouvons opiner avec M. Arthur Loth comme nous le faisons sur tant d'autres questions beaucoup plus vitales, et si nous avions seulement à les énumérer, ce ne sont pas quelques lignes qui nous suffiraient : notre plume deviendrait alors semblable à la lance

(1) *Revue des questions historiques,* à partir de 1873. Mgr Puyol, *Description des manuscrits,* p. 383, reconnait que la date de M. Loth est incertaine.

(2) Trithème, qui n'est pas tout à fait un contemporain de Thomas, est tantôt pour l'un des deux frères et tantôt pour l'autre. Mais il en fait faussement deux Thomas.

d'Achille qui guérissait, dit-on, les blessures qu'elle avait faites.

Mgr Puyol lui-même a si peu de confiance dans les dates antérieures à 1424, qu'il se réfugie dans les manuscrits non datés, comme dans une position moins accessible à l'ennemi. Elle n'est pas même *défendable*.

En effet, il soutient que le type primitif de l'*Imitation* est dans les manuscrits italiens, les plus anciens de tous, selon lui, non pas les datés, bien entendu, mais les autres.

Or des 420 manuscrits connus en Europe, dont 25 sont en France, 15 en Angleterre, 19 en Italie, les 337 autres en Allemagne ou en Basse-Allemagne, il en choisit quatre ou cinq qu'il regarde comme les plus anciennes copies d'un original introuvable, et il les attribue sans hésiter au quatorzième siècle pour le moins, d'après l'écriture, ce qui renvoie, selon lui, l'original au moins au treizième siècle : comme s'il y avait quelque part un point de repère qui permît de mesurer la distance qui sépare une copie de son original inconnu ! Comme si rien empêchait celui-ci de pouvoir être même de la veille !

Or, le P. Denifle, bibliothécaire du Vatican, qui connaît lui aussi les écritures, mais qui a pris pour dater les manuscrits douteux le moyen le plus pratique en comparant minutieusement les non datés aux datés, et qui n'a excepté de cette opération aucun manuscrit italien, n'a pu trouver les similaires de ces copies préférées du savant prélat que dans la seconde moitié du quinzième siècle. Car il est bien entendu qu'on ne date ainsi un manuscrit

qu'à cinquante ans près, l'âge d'une génération de scribes.

Ajoutons que les deux manuscrits d'*Arona* et *de Advocatis*, mis en première ligne par Mgr Puyol, nous offrent les formes modernes du 4 et du 7, qui n'ont commencé à paraître qu'à peu près avec l'imprimerie, et auxquelles les anciennes formes (vraiment arabes) ont continué de faire concurrence dans les manuscrits pendant tout le premier quart du seizième siècle. Ainsi les deux enfants qu'on voudrait vieillir portent au cou leur acte de naissance.

Le savant bibliothécaire du Vatican remarque, d'ailleurs, que l'archaïsme règne dans l'écriture italienne si on la compare à celle du reste de l'Europe, et c'est cet archaïsme relatif qui a trompé dom Mabillon sur ces mêmes manuscrits. Mais la chance d'erreur disparaît dès qu'il ne s'agit que de copies italiennes à comparer entre elles. D'ailleurs, le P. Denifle, qui connaît les manuscrits de tous les pays, déclare que pas un seul en Europe n'est antérieur à 1424.

Il est bien vrai que, sur la question des écritures, Mgr Puyol décline la compétence de tous ses contemporains. Il a déclaré d'emblée s'en tenir aux décisions des assemblées du dix-septième siècle, comme s'il valait mieux se tromper avec dom Mabillon que de se rendre à la vérité avec d'autres que lui et même contre lui !

Nous sommes admirateur du dix-septième siècle et, n'eut-il que Bossuet, il serait encore à nos yeux la plus grande époque de la littérature. Mais même pour les lettres, nous ne consentirions pas à renoncer au bénéfice de ce que les deux siècles suivants, le XIX[e] siècle surtout, nous ont apporté. Et si l'on

ne peut pas se figer dans les lettres, à combien plus forte raison dans les sciences ! Les progrès de la physique et de ses applications, si éblouissants qu'ils aient été de nos jours, ne surpassent pas ceux de la science et de la littérature historiques. Disons le mot : c'est de nos jours que l'histoire est née en France.

Sans doute, elle a eu d'admirables précurseurs : pour la recherche de ses documents, dans les Bénédictins; pour sa philosophie, dans Bossuet et Montesquieu. Mettons à part, comme un phénomène unique, sans précédent et sans suite à cette époque, l'*Histoire des Variations*, documentée et conduite selon les exigences de la méthode moderne : un des chefs-d'œuvre de l'histoire comme de l'éloquence et peut-être le chef-d'œuvre de Bossuet lui-même.

Mais supposez que Mabillon eût prolongé sa studieuse vie jusqu'à nos jours, comme cet homme idéal dans lequel Pascal personnifie la science : il se réjouirait à la lumière d'une science accrue et, après avoir fait lui-même avec le P. Denifle la comparaison des manuscrits, il le remercierait d'avoir, en redressant son erreur, agrandi son savoir, et il embrasserait cordialement le savant dominicain, comme on le faisait de son temps, alors que le bon Mansart venait à Rome tout exprès pour embrasser le pape lui-même.

Or ceci n'est point une simple figure. Dans le ciel où *ils voient tout en Dieu* (là du moins !) les élus du grand siècle, chérissant la vérité plus qu'eux-mêmes, sont contents de la voir triompher sur la terre jusque dans les plus petits objets, fût-ce contre leurs plus chères opinions d'ici-bas.

Mais, il faut bien le dire, de tels déclinatoires

n'ont jamais été que des échappatoires. Si l'on veut être jugé réellement, on ne va pas choisir ses juges dans le passé, car si nous entendons la voix éloquente du *mort qui parle encore,* lui n'entend pas la nôtre. C'est donc le présent et l'avenir qui sont nos juges naturels. Et personne, dans le monde des lettres, n'est l'*homme spirituel* du quiétisme de Mme Guyon, qui *juge tout et n'est jugé de personne.* Et tant qu'un livre existe et qu'on le lit, si peu que ce puisse être, il continue d'être justiciable de la critique contemporaine. Que s'il survit à son auteur, il lui reste pour avocat toute une école qui n'a même pas besoin de demander la parole, n'ayant qu'à la prendre.

III

Histoire de Gersen

Une réflexion devait se présenter tout d'abord à ceux qui prétendent que l'*Imitation* est du XIIIe et même du XIIe siècle.

De 1471, date de la mort de Thomas à Kempis, jusqu'à l'an 1500, il y a plus de 30 éditions de l'*Imitation*, dont 32 à son nom et quelques autres à celui de Gerson.

Evidemment, Gerson était l'orthographe officielle et imprimée. Dans le discours et dans le manuscrit, elle était moins rigoureuse. Mais il n'y a pas la moindre apparence qu'on y eût jamais encore soupçonné deux noms et deux hommes. Il fallait encore attendre cent seize ans après la fin du siècle pour voir imprimer la forme Gersen et attribuer ce nom à un personnage nouveau, c'est-à-dire nouveau-né.

D'où va-t-il donc venir? Tandis que Thomas à Kempis nous apparaît entouré de ses maîtres dont il écrit et imite la vie, de ses disciples qui recueillent ses enseignements et ses exemples, dans la maison dont il est devenu sous-prieur, Gersen nous est donné comme un nom qui ne se rapporte à rien. On ne pourrait le comparer pour ses origines qu'à Melchisédech. On le rattache à grand'peine aux vieux pères de l'Église et aux mystiques italiens du treizième siècle. On ne lui connaît pas de famille humaine et on l'adjoint sans preuve, et même contre toutes preuves, à une famille religieuse où il n'a laissé nulle trace et qui attend quatre siècles au moins à le réclamer.

Comment cet ordre illustre, qui a des traditions si bien suivies et qui s'acharne alors à réchauffer un mort de quatre siècles, en a-t-il fait si peu de cas au temps où il vivait?

Et comment enfin, nonobstant sa passion d'*être inconnu*, tant exploitée par ses panégyristes pour prouver qu'il a dû l'être, a-t-il pu échapper à la gloire d'un saint Bernard ou d'un Suger?

— Mais c'était pourtant un bénédictin, car c'était un moine.

— Il n'y a pas à chicaner sur le mot *moine* employé si fréquemment dans l'*Imitation*, puisqu'il est également appliqué dans vingt traités de Thomas à ses confrères et à lui-même.

Or voici en peu de mots tout ce qu'on a pu savoir de Gersen, si cela s'appelle savoir.

En 1604, le P. Rosignoli trouve dans la maison des Jésuites d'Arona, en Italie, un manuscrit portant en divers endroits les noms de Gesen, Geshen, Gessen et Gersen, avec le titre d'abbé, qui pouvait encore convenir à Gerson, abbé de Saint-Jean-en-

Grève, et souvent appelé Gersen, avec son titre de chancelier, sur des manuscrits que les gersénistes inscrivent sans scrupule à leur avoir. Rosignoli était plus honnête. La maison ayant jadis appartenu à l'ordre de Saint-Benoît, ce brave homme s'empressa de reconnaître dans Gessen (ce fut son premier nom, même chez Cajétan) un abbé bénédictin.

Dès 1616, à la suite de Rosignoli, le bénédictin dom Cajétan est entré en campagne contre Thomas à Kempis. La guerre est commencée pour deux, et même pour trois siècles, et c'est en vain qu'accouru au bruit des premières armes, le P. Maioli déclare que le fameux manuscrit n'a pas même une origine bénédictine, que c'est lui, Maioli, qui l'avait apporté innocemment de sa demeure paternelle dans la maison d'Arona où il entrait comme novice. Déjà l'histoire de Gessen ou Gersen, enrichie des données biographiques les plus inattendues, et multipliant, d'une publication à l'autre, les métamorphoses, sous la plume féerique de Cajétan, édifiait la chrétienté.

Gersen était devenu, jeune encore, abbé de Verceil : c'était une nouvelle découverte de Cajétan. Il avait lu, en cette année 1616, à la marge d'une édition de Venise datée de 1501, une note manuscrite et anonyme ainsi conçue : *Ce n'est pas Jean Gerson qui a compilé ce livre, mais* DOM JEAN, ABBÉ DE VERCEIL, *tel qu'on le conserve écrit de sa propre main, dans la même abbaye.*

La note était peut-être de la veille ou du jour ; mais, à coup sûr, 1501 était la limite de son antiquité. Or, Cajétan ne rechercha même pas l'autographe de l'abbaye, et le nom de Gersen n'était même pas écrit dans la note. Le gerséniste dom

Delfau la regarde comme un faux grossier. Mais si c'était un piège, Cajétan ne demandait pas mieux que de s'y prendre.

Mais où était-il né? Un manuscrit prodigieusement fautif, l'*Allatianus* (Bib. nat. f. lat., 13605), étudié par le très digne et vénéré Léopold Delisle et par le P. Brucker, dont la bienveillance nous ouvre à toute heure et fait couler jusqu'à nous les sources parisiennes de l'érudition, nomme l'auteur (fol. 155, verso) *Johannes de Canabato*. A-t-il estropié le nom du dominicain *Tambaco?* Cajétan lit *Canabaco,* et, pour lui, c'est là l'ancien nom de *Cavaglia,* humble village qu'il jugea digne de recevoir de sa main le berceau de *Jean,* sous-entendu *Gersen*. Ainsi *Cavaglia* vient de *Canabaco*.

> *Alfana* vient d'*equus* sans doute,
> Mais il faut avouer aussi,
> Pour venir de là jusqu'ici,
> Qu'il a bien changé dans la route.

Il y a, du reste, dans le pays vercellois, ou quelque part ailleurs, une ou plusieurs familles s'appelant *Garzone* ou *Garzoni :* n'est-ce pas là précisément la famille de l'abbé Gersen, et faut-il demander encore des preuves plus évidentes?

Un autre manuscrit sans date et sans nom, qu'on a qualifié *Codex cavensis*, sans que rien puisse même prouver qu'il soit sorti du monastère bénédictin de la Cava, nous offre la miniature d'un moine bénédictin ou autre. C'était peut-être un chanoine régulier : mais à coup sûr, ce n'était pas Thomas à Kempis; car les éditions de Sommalius ont assez fait connaître son portrait pris *ad vivum* et conservé encore aujourd'hui à Zwolle; ce ne pouvait donc être que Gersen.

C'est ainsi qu'on argumente en pays gerséniste : les syllogismes y ont des ailes, comme les paroles dans Homère.

Ce portrait est donc adopté et certifié conforme au modèle inconnu. Déjà l'anglais Valgrave en orne ses éditions du XVII[e] siècle ; voilà Sommalius distancé. Devant cette image authentique, plus d'un dévot à Gersen a fait mainte prière pour laquelle on a demandé mainte indulgence ; Grégory même, *jugeant invalide,* dit Malou (1), *la canonisation de Gersen par les manuscrits,* sollicita en cour de Rome l'introduction de la cause de cette ombre de saint ; le tout, sans ombre de succès. Un pieux bénédictin l'a inscrit à son *Ménologe.* Bref on a tout fait dans la petite église gerséniste en faveur de ce saint méconnu de Rome, ou du moins presque tout ; car il resterait encore à trouver ses reliques.

Grégory se consola de son mieux en faisant agrandir pour le mettre en tête de l'*Imitation*, le portrait de Jean Gersen.

Grégory est ce parfait gerséniste qui, ayant trouvé, en bouquinant sous le canon de juillet 1830, le fameux manuscrit *de Advocatis,* sorti de la famille *de Avogadri,* tomba si heureusement, presque aussitôt après, sur un journal tenu par un membre de cette famille, au quatorzième siècle, ou du moins sur les deux ou trois feuilles qui en restaient et qui étaient bien de nature à faire regretter les autres, et il y apprit comment *ce livre si célèbre* (dont personne à cette époque n'avait jamais entendu parler) était entré dans cette maison privilégiée et y avait passé de main en main jusqu'à l'auteur du journal.

(1) *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation.* 3[e] édition, Castermann, Tournay, 1858.

Il semblait que ce *diarium de Advocatis*, qui ne nommait pas plus Gersen que le manuscrit lui-même, n'avait été si soigneusement tenu que pour lui apporter, quatre siècles plus tard, la certitude après laquelle il soupirait. Il est vrai que le papier, comme le caractère, imitait mal l'antique ; mais c'était assez pour lui, et l'on dit que le piège avait été dressé sur mesure. Qui aurait pu penser qu'un autre que Grégory allait s'y précipiter?

Or cet autre était un grave historien qui régnait alors sur toute la fraction du clergé opposée au gallicanisme dont il avait courageusement combattu les doctrines : nous avons nommé l'excellent Rohrbacher qui avait le défaut de travailler un peu vite. On dirait qu'il a mouillé de ses larmes les pages émues et nombreuses de son histoire racontant cette découverte du *diarium*. Or sa meilleure excuse est qu'il n'a probablement jamais eu sous les yeux la pièce à conviction qui l'avait gagné à la cause de Gersen et que Mgr Puyol écarte en souriant.

Ainsi le consciencieux auteur de l'*Histoire de l'Église* n'a converti tant de gallicans et de jansénistes que pour en faire autant de gersénistes. Qu'il en soit récompensé là-haut ! car mieux vaut une erreur que deux hérésies. Il a formé une génération d'enthousiastes qui ne ressemble en rien au gersénisme que nous combattons. Celui-ci ressemble vraiment au jansénisme qui ne pouvait vivre qu'à la condition de se déguiser; mais tandis qu'il se déguisait en une sévère orthodoxie, l'autre se déguise en un agréable scepticisme qui lui servira d'échappatoire au jour où Thomas à Kempis triomphera enfin sans conteste avec l'histoire et la raison. Les gersénistes opposent à l'histoire, comme les jansé-

nistes au pape, la *faillibilité en matière de fait,* et les feux d'artifice que leur étrange logique multiplie sont moins pour éclairer que pour éblouir. Donc *imitationisme, dilettantisme, scepticisme*, triple masque du *gersénisme.*

Si l'on n'a pas la preuve de la résidence de Jean Gersen à Verceil, en revanche on a la preuve contraire. Il y a eu deux abbayes dans cette petite ville : l'une de chanoines réguliers, l'autre de bénédictins, celle de Saint-Étienne.

Mais Gersen n'a pas plus vécu dans la seconde que Thomas à Kempis dans la première, et bien que la liste complète des abbés successifs n'y ait pas été conservée, il en reste assez de chartes pour prouver qu'aux différentes époques d'abbatiat rèservées tour à tour à l'infortuné Gersen, par ses promoteurs officieux, la place avait toujours été usurpée d'avance par quelque intrus, et l'on n'a pu braver ce droit abusif du premier occupant qui a porté l'audace jusqu'à laisser son nom sur le parchemin. Gersen est donc resté abbé de Verceil, en pays infidèle, *in partibus infidelium.* Car pour oser lui chercher désormais une seconde abbaye, on avait fait trop de bruit de la première (1).

C'est ce qu'a prouvé en détail Mgr Malou, évêque de Bruges, savant théologien et parfait lettré, sans doute, mais qui a perdu de ce fait, aux yeux des gersénistes français, toute autorité et même tout talent.

Mais comment les gersénistes nouveaux, après toutes ces folies et toutes ces orgies d'invention de

(1) *Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation*, 3me édition, Casterman, Tournai, 1858.

leurs aïeux, arriveraient-ils jamais, contrairement à la parole du *Livre de Job, à purifier un fleuve corrompu dans sa source?*

« Les partisans d'A Kempis, dit Cruise, depuis le spirituel Amort jusqu'à nos jours, semblent ne pouvoir s'empêcher de saisir le côté ridicule de la question. La légèreté serait déplacée dans la discussion d'un problème historique, et cependant, si jamais elle fut pardonnable, c'est dans le cas présent. »

Et il conclut ainsi : « Quant à moi, après avoir étudié cette question d'une façon spéciale pendant une grande partie de ma vie, après avoir cherché consciencieusement tous les renseignements possibles, j'ai conclu qu'il n'y avait pas ombre de preuve que Jean Gersen de Verceil ait jamais existé. Je suis même persuadé qu'il n'est ni plus ni moins qu'un personnage imaginaire. »

Aussi, ses prétendus historiens n'ont-ils pu lui ôter le cachet de la fiction et d'une fiction sans génie. Avant d'attribuer l'*Imitation* à Gersen, c'aurait été l'A B C de le faire vivre, mais vivre un peu comme tout le monde et avec tout le monde, ce dont les grands hommes et les saints ne sont pas incapables et ne sont pas même exempts. On l'a fait apparaître comme un personnage de l'autre monde, on a pris vivement son portrait, comme celui de la Katie King du docteur Crookes, et c'est tout ce qu'on a de lui. Encore, en est-on bien sûr? Mais le faire vivre sur cette terre, personne ne l'a fait, personne ne l'a pu. Pas une date précise ni même approximative, pas un lieu de naissance en dehors de Canabaco, qui ne saurait être Cavaglia,

pas une action connue, pas une tradition, bien moins encore un document. Rien qu'un nom, et quel nom ? hésitant, incertain entre *Gersen, Gesen*, *Gesem, Gessen,* de *Gersennis*, voire de *Gessatis*, et d'autres encore, mais dont la forme préférée, Gersen, n'est que le nom d'un autre avec une seule lettre de changée.

Mgr Puyol aime mieux supposer qu'on a pu changer par *lapsus* de plume *abbas vercellensis* en *cancellarius parisiensis*, plutôt qu'un *o* en un *e*, erreur de deux mots entiers, plutôt que d'une seule lettre. Sur le chapitre des vraisemblances, il nous ménage toujours quelque surprise : nous en verrons bien d'autres. En attendant il met la saisie sur les quatre exemplaires en litige, au nom du père abbé, comme *liquidateur* d'office d'A Kempis et de Gerson au profit de Gersen.

On aura beau nous dire que c'est *Gersen* qui est devenu *Gerson* : il saute aux yeux que pour estropier un nom, il faut qu'il existe ; c'est donc le célèbre Gerson qu'on a défiguré et non pas l'inconnu Gersen.

Mais quoi ! Jean Gerson, comme jadis Robert de Sorbon, avait pris ou reçu le nom de son village, et ce village s'appelait Jarson, Gerson ou Gersen.

Aussi est-il à croire qu'avant la découverte illusoire du P. Rosignoli en 1604 personne ne distingua jamais Gersen de Gerson, et qu'au nom du chancelier plus ou moins altéré sur les manuscrits le lecteur instruit rendait son orthographe véritable ou officielle.

On ne peut, d'ailleurs, songer à se prévaloir d'un *lapsus* de plume ni de Gerson à Gersen ni de Gersen à Gerson : nous avons dit que tout témoignage

contemporain manque à l'un et à l'autre, c'est là un argument que des citations authentiques pourraient seules combattre.

On nous dit bien qu'il en est de Gersen à peu près comme d'Homère qui avait sept villes natales et pas un nom certain.

Non, car Homère a été près de trois mille ans en possession de ses poëmes, et cela sans un seul rival. Et durant tout ce temps, qu'on lui ait donné ou non un pseudonyme, comme Molière en a pris un lui-même, du premier jour au dernier, tout le monde l'a nommé et n'a nommé que lui. C'était assez de temps pour le planter et l'affermir dans le sol de l'histoire. Il n'y a pas deux siècles qu'on cherche à l'y ébranler, on n'y réussira pas et le bon sens humain croira toujours à Homère.

Et pour qui veut aller plus loin que le bon sens, l'unité de l'*Iliade* au moins éclate. Longin, critique de génie et de cœur, ne voyait même de l'*Iliade* à l'*Odyssée* que *la différence du soleil de midi au soleil couchant.* Il croyait à son Homère comme Pisistrate.

Aussi les modernes critiques, n'osant pas donner un rival à son génie, ont essayé d'en faire la monnaie pour lui donner une collection de rivaux, sans songer que si chacun de nous a sa part d'esprit, dès qu'il s'agit d'une œuvre de génie, il y faut une tête et une seule, et que rien en ce cas ne devient si nul que tout le monde ensemble.

Il n'y a donc pas parité d'argument entre le cas de cet inconnu célèbre âgé de trois mille ans et celui d'un nouveau venu qui n'est qu'un fantôme.

Avec une naissance aussi défectueuse, que pouvait devenir Gersen ? Il n'était pas viable. Aussi,

celui qu'on peut bien appeler son père adoptif, ou plutôt son père inventif, le bénédictin italien dom Cajétan, a beau soumettre ce nouveau-né si fragile à l'incubation de sa fantaisie échauffée : ce moine célèbre par la multitude de ses pieux mensonges ne peut que varier d'une édition à l'autre ses découvertes biographiques, lorsqu'elles ont paru, même aux meilleures volontés, par trop invraisemblables. Mais sa ruse naïve a pour complices des vanités plus naïves encore.

En effet, pour accueillir Jean Gersen à bras ouverts, ou plutôt pour se jeter à ses pieds, il suffit aux uns qu'il soit bénédictin, aux autres qu'il soit Italien, et on lui trouve ces deux qualités à la fois : une telle abondance de biens ne saurait nuire.

Quelques-uns arrivent à tirer tout leur Gersen du texte même de l'*Imitation*, et si son nom a été trop longtemps inconnu, c'est que le pieux bénédictin l'a voulu ainsi, puisqu'il a écrit : *Ama nesciri*, « Aime à être inconnu ».

Ici, malheureusement, la logique fait défaut. Car chacun le sait bien, n'est pas connu ou inconnu qui veut.

Beaucoup ont tout fait pour être célèbres qui n'ont pas réussi. Erostrate lui-même faillit en être pour les frais de son paradoxe en action contre le temple de Diane, et il eût probablement échoué dans son rêve de gloire si les juges d'Ephèse, qui condamnèrent sa mémoire à l'oubli et son nom au silence, avaient donné à un si juste arrêt moins d'exécuteurs. Ils empêchèrent le temps de faire son ouvrage en voulant le faire à sa place.

Que d'incendies dont les Erostrates sont restés inconnus ! Mais sans aller si loin, combien partent

pour la renommée et n'arrivent qu'à l'oubli, et quel obscur troupeau d'amants de la gloire l'instant qui naît et meurt à la fois, plonge dans ce gouffre fameux où ils disparaissent ! Ainsi nul ne peut obtenir à son gré, même un vain bruit.

Mais ceux qui, par exception, demandent le silence à tout ce qui les entoure, hommes et choses, peuvent bien aussi ne l'obtenir pas toujours. C'est le cas de tous les saints célèbres.

Et nommément, les bénédictins fameux du douzième siècle, où l'on ne craint pas parfois de reculer Gersen, ont sans doute fait plus de bruit dans leur temps qu'ils n'auraient voulu. Ce n'était pas, il est permis de le penser, par amour de la gloire que Suger gouvernait les royaumes et que saint Bernard régentait les papes à cette même époque où Gersen aurait réussi, non point seulement à se cacher sous son livre, mais ce qui est plus fort, à cacher son livre même à deux ou trois siècles entiers.

Rien n'empêche donc que ce soit Thomas à Kempis qui ait écrit : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* « Aime à être ignoré et compté pour rien. » D'autant que ses maîtres immédiats l'avaient écrit avant lui, et notamment Jean Vos van Huesden, qui n'a laissé qu'une lettre où on lit ces paroles : *Ama nesciri et ab aliis contemni opta.* « Aime à être ignoré et désire que les autres te méprisent. » Et le nom de Jean Vos van Huesden est resté avec celui de Thomas à Kempis, grâce à ce brillant disciple, humble comme son maître.

A qui a la moindre idée de la vie claustrale, nous demandons quel coin dans son monastère ou quel instant dans sa journée ou dans sa nuit, pourra

trouver un religieux pour composer tout un livre à l'insu de ses supérieurs, et si c'est un bon religieux, comme il est impossible d'en douter par son projet même, comment mettrait-il cette bizarre humilité en contradiction avec son vœu d'obéissance qui lui défend de rien entreprendre de sérieux *à l'insu de ses prélats ?*

Pour reculer la date de l'*Imitation*, il avait suffi de découvrir un écrit de saint Bonaventure qui en citait des passages, et que tout le monde reconnaît aujourd'hui pour un informe et grossier pastiche fabriqué vers le XVIe siècle. Il lui était dès lors facile de citer l'*Imitation*.

Deux ou trois gersénistes, trouvant probablement peu naturel d'expliquer les germanismes fréquents de l'*Imitation* par l'habitude de la langue italienne, imaginèrent de faire naître Gersen dans les Pays-Bas et y grandir avant d'être transplanté à Verceil avec son nom de saveur étrangère. Ce compromis leur semblait devoir assurer le succès de la cause ; mais il ne rencontra guère que des intransigeánts.

L'amour mal entendu de leur ordre engagea trop souvent quelques bénédictins dans une polémique sans raison d'être, par conséquent sans raison de finir. Ainsi durant tout un jour, sur le champ de bataille homérique, Diomède crut combattre Enée, le futur héros de Virgile, n'ayant devant lui que sa vaine image envoyée par Vénus et, la criblant de mille coups, la voyait se reformer toujours intacte sous son glaive toujours trompé : ainsi durant trois cents ans de guerre, l'armée entière d'A Kempis usa tous ses glaives et tous ses boucliers contre l'ombre invulnérable de Gersen, absent lui-même, non seulement du combat, mais encore de la vie, même

passée, et, comme le dit énergiquement Amort, « de la nature des choses : » *qui nunquam in rerum natura extitit*. Mais on ne se figure point aujourd'hui quelle consistance pouvait avoir alors un fantôme, quand ce fantôme était bénédictin.

D'ailleurs, un fantôme auquel on croit a toujours cela de réel. Or, Cajétan et ses compagnons ne se sont jamais lassés de poursuivre sur tous les chemins du temps ce moine vague et mystérieux. Plus d'un a poussé le zèle et la clairvoyance jusqu'à relever ses traces légères sur ce sable mouvant où personne ne le vît jamais passer. Comment leurs successeurs auraient-ils voulu avoir de moins bons yeux?

Mais toutes ces choses là sont mortes et ne sont même plus à ensevelir. L'ordre glorieux, en ressuscitant de sa mort violente, a laissé bien loin sous terre, et réduites en cendres impalpables, les antiques dépouilles des contentions monastiques. Les bénédictins de nos jours ont oublié ces combats d'enfants, et beaucoup tiennent aujourd'hui pour Thomas à Kempis comme leurs aïeux d'avant 1616 qui, rivalisant avec les Jésuites d'amour pour l'*Imitation*, la faisaient éditer par les libraires, leurs amis, dans les *Œuvres complètes* du pieux chanoine régulier: « Leur ordre illustre, comme dit très bien le P. Brucker, n'a pas besoin de gloires contestables (1). »

IV

Défenseurs d'A Kempis
Le manuscrit de 1441 et le docteur Pohl

D'ailleurs, dès le début de cette guerre de plumes qui ensanglanta d'encre, durant des siècles consé-

(1) *Études religieuses*, 1899.

cutifs, toute l'Europe érudite, les plus hautes autorités se prononcèrent pour le *statu quo* historique.

Le jésuite Rosweyd, premier défenseur de Thomas à Kempis, persuada si complètement le grand Bellarmin, un instant ému par la fausse découverte de Rosignoli, qu'il donna en ces termes sa dernière conclusion : (1)

« Que les livres de l'*Imitation* aient été écrits et composés par Thomas à Kempis, c'est un fait que le P. Heribertus Rosweydus a démontré d'une manière évidente, tout en faisant justice des conjectures contraires. Les raisons qu'il leur oppose me satisfont pleinement et j'embrasse son opinion sans réserves. »

Leibniz, un demi-siècle plus tard, fut du même avis que Bellarmin sur la valeur probante des arguments de Rosweyd, et en particulier sur les « *germanismes indéniables* employés, dit-il, par notre Thomas et dans l'œuvre contestée et dans les autres. »

Cette même thèse a été soutenue avec autant de solidité que d'éclat par Fronteau et Carré, au dix-septième siècle, Eusèbe Amort au dix-huitième ; et de nos jours, par Malou, de Baker, Becker, en Belgique et en Hollande; par Cruise, en Irlande; par Pohl, en Allemagne. En France, le P. Brucker l'a défendue dans les *Études religieuses* avec une compétence reconnue de tous et une modération qui fait encore mieux valoir la fermeté de ses conclusions.

(1) *De scriptoribus ecclesiasticis*, colonne 1621.

Le très savant Allemand que nous venons de nommer, le docteur Michel-Joseph Pohl, directeur honoraire du *Gymnasium Thomaeum,* de Kempen, avec une patience et une conscience quasi incomparables, occupe sa laborieuse retraite à une édition critique des *Œuvres complètes* de Thomas à Kempis, laquelle, commencée en 1902, ne sera pas terminée avant 1906, époque où le volume VIII doit vider la question de l'auteur et faire connaître aussi pleinement que possible sa vie et sa personne non moins digne de vénération que de sympathie.

Le second volume qui vient de paraître en 1904 comprend tout le contenu d'un manuscrit qui, après bien des voyages, séjourna longtemps à la bibliothèque des Jésuites d'Anvers et se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il commence par les quatre livres de l'*Imitation,* et il est écrit de la main de Thomas à Kempis qui l'a terminé en 1441.

Le docteur Pohl, comme déjà Spitzen, n'applique la date qu'au dernier traité. Celui-ci avait observé que tous ces traités n'avaient pu être écrits en un court espace de temps, et nous le croyons volontiers quand nous réfléchissons que les *Œuvres complètes* de Thomas à Kempis n'occupent pas un millier de pages dans les éditions de Sommalius. En supposant donc qu'il ait commencé à écrire à vingt-cinq ans, ce qu'il a pu faire jusqu'à son extrême vieillesse (et il est mort plus que nonagénaire), cela donne en soixante-cinq ans une moyenne de quinze pages environ par année.

Spitzen voit des preuves de la longue durée et des interruptions de ces écritures dans la manière dont les cahiers sont disposés, dans les feuilles laissées vides, dans les variations de l'écriture, dans les

corrections, les suppressions, les omissions et les négligences qui accusent la hâte ou la distraction de l'écrivain (Car Thomas à Kempis *quandoque dormitat*) (1), il rappelle ses occupations nombreuses et conclut que les trois premiers traités (c'est-à-dire les livres I, II et IV) ont dû être écrits de 1417 à 1420.

Schulze et Funk ont soutenu, avec une grande force, l'opinion de Spitzen, et Pohl vient appuyer leur thèse commune sur l'ancienneté relative de l'*Imitation* par un argument nouveau et piquant tiré des habitudes orthographiques de Thomas à Kempis.

Il avait contracté fort jeune le défaut d'écrire *concilium* (avec un c) pour *consilium*, conseil. Or on peut suivre dans les cinq beaux volumes de sa *Bible*, à Darmstadt, les progrès de sa conversion à l'orthodoxie du dictionnaire.

Les dates des cinq volumes certifiés par sa signature sont 1427, 1428, 1435, 1438, 1439.

Dès le volume V, qui paraît le premier, les efforts de Thomas vers la bonne orthographe ont commencé, mais si peu ! L's ne se trouve encore qu'une fois dans *consilium* avec vingt-cinq c.

Dans le volume III, qui paraît le second, encore un s et cinq c.

Dans le volume II, qui vient ensuite, quatorze s et vingt-cinq c. Le progrès est sensible.

Dans le volume IV, quatre c seulement.

Enfin, dans le volume I, le dernier paru, pas un seul c, rien que des s, c'est la perfection.

Il fit si bien qu'il tomba plus tard dans l'excès contraire, au point d'écrire *reconsiliare, reconsiliatio*, « réconcilier, réconciliation ».

(1) HORAT.— *Sermones : quandoque bonus dormitat Homerus.* Le bon Homère aussi sommeille par moments.

Eh bien, les trois premiers traités du volume, c'est-à-dire les livres I, II et IV de l'*Imitation*, présentent constamment la mauvaise orthographe, ce qui, en les distinguant du quatrième traité (IIIme livre de l'*Imitation*), les repousse avant le premier volume de la Bible (1427) où apparaît déjà un s (1). Ainsi les premières pages du manuscrit terminé en 1441 peuvent bien être l'original de la copie faite en 1424.

Nous ne rappellerons pas un manuscrit aujourd'hui disparu et qui n'avait encore du troisième traité (livre IV) que le début suivi de douze feuilles blanches. Nous fuyons l'inconnu et tenons à ce qu'on puisse vérifier les manuscrils jusqu'à nos conjectures.

Ce manuscrit de 1441, qui a joué un si grand rôle dans la polémique trois fois séculaire relative à l'auteur de l'*Imitation*, n'avait jamais été peut-être examiné avec un soin aussi religieux. Aussi personne, pas même Sommalius, le grand éditeur de Thomas à Kempis, qui a passé sa vie avec les manuscrits du pieux écrivain, n'a fait valoir comme le docteur Pohl, les marques d'auteur de l'autographe de Bruxelles.

Les mots supprimés ou remplacés s'y comptent à peine. Trois chapitres (XIV, XVI, XVIII) du troisième traité (livre IV) n'y sont pas à la ligne : sans doute, l'auteur ne savait même pas en commençant combien le traité aurait de chapitres. Il y a des endroits vides et d'autres où l'écriture se resserre. Les marques d'une hésitation naturelle à un auteur, mais qu'un copiste ne peut éprouver, abondent dans

(1) *De Imit.* 2me volume des *Opera omnia,* Herder, à Friburg en Brisgau, 1904, p. 461 et suivantes.

ce travail qui semble commencé de plusieurs côtés à la fois. Évidemment, il y a eu des espaces réservés trop grands ou trop petits, pour recevoir une rédaction non encore arrêtée, des retranchements, des additions et des corrections sans fin.

Et, remarque tout à fait nouvelle, que le docteur Pohl n'avait pas encore faite dans ses nombreux examens, parce que « l'art d'examiner les manuscrits et de les comparer n'est pas un don, dit-il, qui naisse avec l'homme », ce savant qui a vu de nombreux feuillets coupés et remplacés dans ce manuscrit de petit format où le parchemin et le papier sont mêlés sans choix, en a conclu que la multitude des retouches les ayant rendus sans doute illisibles, n'a pas laissé à l'auteur d'autre ressource que de les couper ainsi sur la marge et d'y coller des remplaçants.

Ce procédé se retrouve dans d'autres ouvrages de Thomas à Kempis, mais, comme les corrections mêmes, beaucoup moins fréquemment que dans l'*Imitation*. Ce sont là des marques d'auteur, affirme le docteur Pohl. Thomas, qui était certainement un bon copiste, n'aurait pas eu besoin de tant de corrections, n'eût été « le souci de l'écrivain qui polit et perfectionne autant qu'il le peut son ouvrage jusqu'à la fin ».

Mgr Puyol, il est vrai, n'est pas de cet avis, non plus que M. Arthur Loth, dans son étude de la *Revue des questions historiques*. Tous deux ne peuvent attribuer qu'à un mauvais copiste les six cents corrections qu'ils comptent dans l'autographe de Bruxelles. Le docte prélat aurait donc bien raison de dire à la page 539 de son *Auteur de l'Imitation :*

« On doit retenir de l'examen que le manuscrit

de 1441 n'est ni sincère ni ingénu, et que Thomas à Kempis était un *copiste médiocre, pour ne pas employer une expression plus sévère.* »

Attendez un peu : l'auteur n'attendra pas une page entière pour se contredire. Ceci est à la fin du chapitre III de la partie de son livre consacrée à Thomas à Kempis, et le chapitre IV commence ainsi, même page :

« Quand on suit Thomas à Kempis du berceau à la tombe (il sait bien qu'on ne pourra rendre la pareille à Jean Gersen), quand on étudie ses dispositions, son caractère, ses travaux, il ressort de la manière la plus éclatante que ni ses études, ni ses occupations, ni les circonstances ne permettent de croire qu'il ait pu écrire un livre de haute spiritualité tel que l'*Imitation de Jésus-Christ.* Il nous y apparaît religieux, dévot, *habile copiste*, âpre au travail, mais médiocre de génie et de savoir. »

Laissons pour le moment les antécédents de Thomas à Kempis, disciple direct et assidu d'un *spirituel* tel que Radewyn, disciple lui-même de Gerard Groot, de Henri de Kalcar, de Ruysbroek l'Admirable, que notre ami et maître Ernest Hello a fait connaître en France, de Suso, de Tauler, ces gloires religieuses d'un petit coin de l'Allemagne néerlandaise où elles se touchent comme les oiseaux dans le nid. Demandons seulement comment on peut être à la fois *bon et mauvais copiste.*

Ah ! c'est qu'on a copié l'*Imitation* avec des corrections sans nombre, et pour les nécessiter, il fallait être *mauvais copiste*, et comme à la même époque ou à peu près, dans la grande Bible de Darmstadt, on en faisait beaucoup moins que dans le petit livre, alors on était en même temps *habile copiste.*

Mais qui pourra croire que le plus mauvais des copistes ait pu faire dans un petit livre tel que l'*Imitation* six cents fautes en copiant ?

Inutile après cela de parler des barbarismes et des solécismes qui scandalisent dans l'autographe M. Arthur Loth, lecteur assidu de l'*Imitation*, comme un profane qui ne l'aurait jamais parcourue. Il est vrai qu'il y en a bien une demi-douzaine de plus dans ce manuscrit que dans la plupart des textes imprimés, et ils se trouvent tout justement logés dans le même coin ; mais ils sont si forts que ce ne peut être qu'un moment de distraction.

Ainsi le chapitre VIII du livre I réunit les deux barbarismes *noli blandire* et *coram magnatis* dans une même ligne où était déjà le solécisme *blandiri cum divitibus*, celui-ci volontaire, et le docteur Pohl n'aurait pas dû avoir le scrupule de reproduire ces deux barbarismes qui ne se retrouvent ailleurs, ni dans les *Opuscules* ni dans l'*Imitation :* il eut mieux valu laisser dormir dans le manuscrit, leur sommeil tant de fois séculaire, ces témoins indiscrets des courtes somnolences de Thomas à Kempis, prolongeant pour la gloire de Dieu et le progrès spirituel de ses frères les veilles déjà longues des offices religieux.

Mais s'il faut compter maintenant les barbarismes et les solécismes de ce livre incorrect autant que sublime, et que M. Arthur Loth veuille bien consentir à se charger des corrections, nous gageons qu'il n'en sera pas, comme Thomas lui-même, quitte pour six cents.

Quant à la mention, désormais illisible, nous dit-on, qui termine le manuscrit et où frère Thomas certifie sa propre écriture, ce qui lui vaut encore un

reproche de vanité infligé par Mgr Puyol et répété plus haut par Mgr Blampignon, Thomas ne l'eût-il fait que pour obéir à ses ***prélats*** (c'est le titre fort peu bénédictin qu'il donne aux supérieurs dans l'*Imitation* et dans ses autres écrits, et lui-même, sous-prieur, le reçoit d'un contemporain), elle ne prouve ni qu'il est l'auteur de l'*Imitation* ni qu'il ne l'est pas, mais seulement qu'il l'a écrite. Aussi Bellarmin, qui pense à tout, a-t-il soin de dire que Thomas *a écrit et composé* l'*Imitation*. C'est la physionomie même du manuscrit qui montre que celui qui l'écrit le traite en auteur.

Il est aisé de se rendre compte des nombreuses corrections d'auteur du manuscrit de 1441. Une syllabe répétée qu'on efface : correction de copiste ; un mot qu'on remplace par un synonyme : correction d'auteur.

Le docteur Pohl y a noté et transcrit 164 additions, 80 mutations et 51 suppressions ; en tout 295 retouches. Peut-être que les 305 autres étaient dans la loupe de dom Hay, qui a vu le *manuscrit souillé de 600 râclures, additions, transpositions, mutations*, que Mgr Puyol accepte de lui comme corrections de copiste, renvoyant son lecteur à l'œuvre de Hay, qu'il trouve *irréfragable (l'Auteur de l'I.*, p. 537.) Cependant, à la fin du même chapitre (p. 538-539), par un de ces bons mouvements dont il est coutumier et qui font honneur à sa droiture, Mgr Puyol pense que « d'autres mains aussi ont travaillé à l'émendation de ce manuscrit » et n'attribue plus à Thomas que « quelques-unes des corrections ». Et voilà l'*irréfragable* Hay mis en pièces par Mgr Puyol.

4

V

Thomas déclaré incapable.

Mais c'est en vain que les défenseurs de Thomas à Kempis ont multiplié les preuves historiques et testimoniales.

On prétend les couper par le pied en disant : Non, quels que soient les témoignages, nous ne les croirons pas. Thomas à Kempis n'a point fait l'*Imitation*, car il ne pouvait la faire : il n'en avait pas l'esprit, ses ouvrages le prouvent.

Et pour le prouver par ses ouvrages, on commence par en écarter plus de la moitié comme n'étant pas de lui. A ce compte, il valait mieux les supprimer tous.

Ceux qui sont entrés dans cette voie n'y sont entrés qu'en fermant les yeux : ceux qui les ont ouverts en chemin ne s'y sont pas reconnus.

Des ouvrages inscrits dans un catalogue dressé comme un inventaire après le décès de l'auteur sont contestés sous les plus légers prétextes et même sans prétextes, seulement parce qu'ils ne prouvent pas ce qu'on voudrait, à savoir la parfaite nullité de Thomas à Kempis.

Ce sont des témoins dont on ne connaît que les noms, et voilà qu'on les appelle pour déposer et que l'on escompte déjà leur témoignage : mais comme ils parlent tous autrement qu'on n'espérait, on finit par les récuser l'un après l'autre, une fois entendus, et sur le contenu de leur témoignage.

Voilà l'usage qu'on fait des écrits de Thomas à

Kempis : dès lors qu'ils valent quelque chose, ils ne sont plus bons à rien, ils ne sont pas de lui.

Si l'*Imitation* et les autres ouvrages, au lieu d'être dans le catalogue de Thomas à Kempis s'étaient trouvés dans celui de Gerson, qui aurait osé les contester ?

Or, chacun sait qu'on ne donne jamais de mauvaises raisons, quand on en a de bonnes. Le raisonnement humain ne dévie pas sans motif, et quand une cause a pour elle de semblables arguments, cela prouve, indirectement sans doute, mais sûrement, qu'elle est mauvaise.

Le docteur Pohl (1) est sévère pour des procédés semblables, et voici, dans son latin spirituellement bonhomme, tout ce que nous venons de dire en français sur l'abattis presque universel où se livre, dans les jardins de Thomas, l'aveugle serpe de Mgr Puyol :

Ut in quo cardo rei vertatur paucis dicam, Puyol non Thomam Kempensen, sed suum Joannem Gersen, quem ne fuisse quidem umquam persuasum habemus, praestantissimos de Imitatione Christi libros scripsisse opinatus, ut Thomam propter ingenii parvitatem (2) *eorum auctorem esse non posse demonstraret, etiam reliqua ejus opera sententiis praeclarissima magnam partem ejus esse temere infitiatus est. Quod ut efficeret, indici illi operum Thomae aetati ipsius paene aequali nullam utique fidem habendam esse accurate evincendum ei erat:*

(1) *Orationes et meditationes*, p. 395.

(2) Ici le docteur Pohl cite les témoignages contraires de ceux qui ont connu Thomas, entre autres la *Chronique* du Mont-Saint-Agnès (p. 137) appelant ces petits traités, *tractatulos praegrandes in sententia et operum efficacia*, « grands par la pensée et par l'efficace. »

quod ne conatus quidem omnia negasse, probasse nihil satius habuit.

Pour ébranler l'authenticité d'ouvrages publiés sous un même nom dans tant d'éditions successives, il faut plus que des négations ou même des conjectures de critique littéraire. Mais pour l'école gerséniste, l'incapacité de Thomas est devenue de bonne heure un dogme aussi bien que le génie et l'existence de Gersen. Périsse l'histoire plutôt que de tels principes!

Les Oraisons et Méditations sur la vie et la passion du Christ, un ouvrage qui fait le pendant à l'*Imitation*, moins souvent didactique, plus constamment affectif que l'*Imitation,* semble surtout gêner Mgr Puyol, et il en combat l'authenticité de toute sa littérature.

Étrange fortune, en vérité, que celle de deux ouvrages d'une ressemblance fraternelle, tous les deux inconnus avant Thomas à Kempis, et tous les deux connus, bien que très inégalement, dès que Thomas à Kempis a commencé d'écrire, ou plutôt de divulguer ses écrits! Invraisemblable hasard s'ils ne sont pas tous deux du même auteur!

Étrange raisonnement aussi ! car si Thomas a fait l'*Imitation* et les *Méditations*, comme il est prouvé par le témoignage, c'est qu'il a pu les faire, et il aurait pu produire avant ou après les œuvres les plus médiocres sans plus nuire à ses droits sur l'*Imitation* et les *Méditations*, que Corneille et Racine, en écrivant *Attila* et la *Thébaïde* n'ont nui à leurs droits sur *Polyeucte* et *Athalie*.

Mais à bout de voie, de forces et d'arguments, ne pouvant apporter même l'aumône d'un témoignage à son auteur imaginaire, qu'il ne sait pas comment

aborder, qu'il prépare et annonce de loin comme le héros d'un poëme épique, qu'il a vainement poursuivi dans toutes les écoles italiennes du Moyen-Age, sans jamais seulement l'y entrevoir, soit dans la chaire du maître, soit sur la paille des disciples, Mgr Puyol finit par en prendre sa revanche sur Thomas à Kempis, qui n'est qu'un *simple*, un *bonhomme*, un prêtre sans théologie, un écrivain sans valeur, une réalité grossière incapable de remplacer son introuvable idéal, et pour mieux prouver sa faiblesse, il le mutile de ses plus beaux ouvrages.

VI

Bon et mauvais côté de l'anonymat.

Ce n'est pas que l'anonymat de l'*Imitation* n'ait eu son bon côté. Car il l'a préservée des injures de l'envie si profondément ancrée au cœur humain. Il a porté à l'extrême l'estime qu'on a faite du livre, dès là qu'il cessait de rappeler importunément à la mémoire une personnalité connue. Aussi, quand il a fallu se résigner à lui reconnaître un auteur, parce qu'il n'y a pas d'effet sans cause, on l'a voulu du moins si lointain, si éthéré, si vague, qu'il ne pût offusquer par nulle ombre humaine l'éclat d'un livre qu'aucun écrivain connu par d'autres ouvrages n'avait été digne d'écrire.

On n'eût jamais dit d'un livre pourvu du nom de son auteur qu'il est *le plus beau qui soit sorti de la main des hommes* ou *d'un homme*. Mais que cette parole tant répétée soit de Fontenelle ou de d'Olivet, elle n'est vraie que d'une vérité toute relative. Et pourtant il ne s'est jamais trouvé personne pour

oser la contredire ou seulement la limiter. Il fallait que le peintre fût bien caché derrière sa toile pour surprendre un pâreil éloge.

Nous avons déjà commencé sans doute à scandaliser de bons chrétiens et parmi eux nos meilleurs amis peut-être ; allons donc jusqu'au bout, car nous avons fait vœu d'avoir toute franchise en toutes choses. Si nous errons, que l'on nous redresse :

> La dispute est d'un grand secours!
> Sans elle on dormirait toujours (1).

Au plus large point de vue littéraire, il ne nous semble pas que l'*Imitation* soit *le plus beau livre écrit de la main d'un homme*, un livre supérieur ou seulement égal au *Traité de la Concupiscence,* aux *Oraisons Funèbres*, à l'*Histoire des Variations* ou à tant d'autres chefs-d'œuvre de Bossuet : elle n'offre pas le même ensemble de forces expressives variant pensées, sentiments, images dans l'unité de la composition. Ce *cygne du Zuyderzée* n'égale pas l'*aigle dè Meaux.*

Il n'a pas l'art, qui est toujours la nature, mais la nature personnelle consciente et directrice de son acte producteur, tant dans la création des détails dont l'œuvre se compose que dans leur mise en harmonie, nous allions dire en musique.

Il n'a pas d'art, et l'art est quelque chose, surtout quand il se cache, comme chez La Fontaine, par exemple, qui est l'art personnifié; invisible, c'est vrai, mais comme l'âme humaine dans le corps dont elle est la vie.

L'inspiration seule le guide; de l'art, il ne s'en doute pas. Aussi, dans tous ses ouvrages, y com-

(1) La Fontaine, *Fables*.

pris l'*Imitation*, il n'a ni méthode ni ombre de méthode. Tant mieux quand l'ordre naturel s'impose de lui-même, et c'est ce qui arrive constamment dans l'*Imitation*.

Dès que quelque chose du dedans ou du dehors ne soutient plus ou soutient plus mollement son essor, son style retombe comme une aile lassée, plus ou moins bas, mais jamais, comme on nous le dit, jusqu'à la *platitude*. S'il surpasse dans l'*Imitation* ses autres ouvrages au point d'excuser le doute qui l'insulte, c'est qu'il y a fortifié sa trame accoutumée, multiplié ses appuis ordinaires; qu'il s'est très véritablement, en s'assimilant aux autres autant qu'il se les assimile, surpassé lui-même. Il est vrai qu'au premier rang de ses auxiliaires sont les écrivains sacrés dont il se nourrit comme de son pain de chaque jour et qu'il respire comme l'air ambiant. Or, ce qu'il vient d'aspirer, il l'exhale : *eructavit cor meum verbum bonum* (1). Il en advient que Thomas à Kempis, qui parle d'ailleurs la langue de la Vulgate, reproduit à s'y méprendre, plus souvent, plus fidèlement même que Bossuet, le langage des saints livres, et brille alors de cette beauté divine qui seule mérite l'éloge si souvent et si fadement adressé à la beauté fragile :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais si l'*Imitation* surpasse de beaucoup, à tout prendre, les autres ouvrages de Thomas à Kempis, sauf un peut-être, les *Méditations,* précisément parce qu'elle est une compilation ; si elle est beaucoup plus concise et plus pleine, parce qu'on est toujours plus difficile dans le choix des pensées

(1) *Psaumes.*

d'autrui, fût-on l'humilité en personne, que dans le choix des siennes ; par la même raison, certaines qualités de l'auteur s'y trouvent atténuées, et l'on y rencontre beaucoup moins qu'ailleurs cette audace dantesque des images que le voisinage de ses maîtres vénérés effraie peut-être : tel est ce souhait des *Méditations*, de *réunir en une cuve vaste et solide toutes les saintes larmes de Jésus, de Marie, de Magdeleine, de Jean, de Pierre, de Paul, de* NOTRE PÈRE SAINT AUGUSTIN *et des autres Saints, de les échauffer par la flamme du Saint-Esprit et d'y baigner son âme.* Il n'a pas l'occasion d'y déployer cette vie descriptive qui ressuscite, par exemple, les scènes de la passion, ni d'y laisser voir l'abandon presque enfantin de son cœur ingénu, qui s'avise un jour de demander pourquoi donc, à la seconde apparition de Jésus ressuscité aux Apôtres, fût-ce caché dans quelque coin, ne remplaçait-il pas saint Thomas, son incrédule patron. Il n'y a encore là que Bossuet à lui comparer pour la naïveté puissante.

Différence ou plutôt opposition complète entre ces deux hommes : Bossuet joint à l'humilité la plus vraie du cœur et de l'esprit la fierté du caractère et du tempérament que l'éducation dut tendre plutôt à réprimer chez Thomas, en supposant qu'il l'eût reçue de la nature. Aussi ce *moine,* ce *dévot* de Windesheim dont l'humilité déborde jusque sur son génie, fond d'instinct sa substance avec celle de ses auteurs, sans pourtant l'y neutraliser, quand Bossuet fond les siens, mille fois plus nombreux et plus variés, dans sa personnalité dominatrice et toujours absorbante. Il laisse sur tout ce qu'il touche l'ongle du lion et, après avoir signé seulement un premier écrit, il eût pu lancer ensuite vingt livres anonymes

sans en voir attribuer un seul à un autre auteur, encore moins, s'il est possible, à plusieurs auteurs, que dis-je? sans pouvoir se cacher sous l'anonyme, fût-ce un instant.

Arrêtons-nous : ceux qui liront jusqu'au bout cet opuscule verront assez si celui qui parle avec cette assurance n'est pas un admirateur ému et convaincu de l'*Imitation*. Mais que servirait d'admirer et de louer les plus beaux ouvrages si ce ne devait être que par les yeux et par la bouche d'autrui ? Le beau, comme Dieu même, ne veut qu'un amour intelligent.

Cependant, si l'*Imitation* n'est pas le chef-d'œuvre absolu des lettres humaines, dont elle professe le dédain, c'est du moins le chef-d'œuvre de la littérature ascétique, de la plus haute ascétique, de celle où par mille fenêtres ouvertes sur le ciel la mystique entre à flots lumineux.

C'est le plus profond et le plus touchant des livres de piété, le plus pratique en même temps, et l'on s'en convainc pleinement quand on réfléchit que, fait pour des religieux, il convient à tous les hommes et à toutes les situations changeantes de la vie.

Dans l'ordre ascétique seulement, c'est-à-dire pour la conduite de l'âme, pour les doutes de la conscience, beaucoup de fidèles ont cru faire l'expérience que ce livre sans méthode répond à tout et, ouvert au hasard, comme un flambeau qu'on allume, éclaire aussitôt les plus sombres retraites, les plus noires perplexités de l'esprit ou du cœur.

Or, cela tient précisément au caractère très général que l'auteur donne à ses observations comme à ses pensées en les rattachant toujours à des principes qui sont sans exception. Aussi bien, les sources où

il puise sont les fontaines de vie, c'est le *Principe même qui lui parle,* il est plein de l'*Esprit de Dieu* et son *cœur pur*, qui *pénètre le ciel et l'enfer*, pénètre aussi la terre.

Il ne parle si bien à l'*individu* que parce qu'il parle à l'*homme*. Car, s'il ne veut pas *discuter des genres et des espèces*, il en connaît les lois. Il s'adresse donc en chacun de nous à la nature humaine et il est sûr d'être aussitôt entendu. Dans nos afflictions, il nous applique les remèdes communs aux communs accidents de notre nature, et il est sûr que, grâce aux lois de notre économie morale, ils pénètreront infailliblement jusqu'à chacune de nos plaies intérieures. Faut-il s'en étonner? Le remède matériel que le médecin nous donne s'en va bien de lui-même, dans tous les recoins de nos organes, chercher la maladie. Ainsi, comme le Verbe qui l'inspire, l'auteur répond d'une réponse générale à chacune de nos anxiétés particulières, et cela suffit pour qu'il ait parlé à chacun de nous.

Quoi qu'il en soit, un auteur est toujours, en dernière analyse, un homme, et il y a en nous un sentiment supérieur à l'envie, qui nous fait partout chercher notre semblable et l'aimer, qui nous fait même l'aimer encore plus quand, tout en étant aimable, nous sentons qu'il nous est supérieur : car alors l'intelligence aide le cœur à l'aimer. C'est le sentiment qu'inspire à plus d'un lecteur, l'auteur encore inconnu de l'*Imitation*. Il désire donc le connaître. Cependant ne le craint-il pas aussi ? Ne craint-il pas de le trouver inférieur à l'idée qu'il s'en est faite d'après son livre ? Ne pense-t-il pas

que peut-être ses autres ouvrages, s'il en a fait, ne seront pas dignes de ce coup de maître? Ce n'est point assez pour éteindre un légitime désir.

Puis faut-il désespérer de la solution? Parce que l'on continue de discuter une question résolue, ce n'est point là une preuve qu'elle est insoluble. Le véritable logicien examine les raisons qu'on attaque et voit si elles sont en effet attaquables. Il ne cède ni à de mauvaises raisons ni à de fausses autorités. Nous avons montré la valeur incontestable des témoignages favorables à Thomas à Kempis, et nous avons porté la hache à la racine des fausses autorités qui les combattent ou les dédaignent. Après avoir lu ce travail, on reconnaîtra que la paresse seule recule devant la tâche d'examiner un point d'histoire facile, dont les Amort, les Malou, les Becker, les Cruise, les Pohl, nous ont donné la solution ; qu'il suffit de lire leurs arguments, que nulle objection n'est capable de les affaiblir; et dès là qu'on a reconnu avec eux les témoins d'A Kempis, on ne regarde plus comme un argument, mais comme un simple prétexte favorable à l'inertie d'esprit, ce fait si humain, si psychologique, dont nous sommes témoins en tout ordre de choses, l'entêtement des amours-propres que la logique ne saurait réduire, car on sait qu'elle n'a de puissance que sur la raison. Voilà ce qui nous a toujours empêché de regarder comme insoluble une question résolue que l'on continue à discuter, et ce qui nous a conduit enfin à en reconnaître, après tant d'autres, la seule véritable solution.

Il en est pourtant qui vont jusqu'à penser et à dire que Dieu lui-même a voulu qu'on ignorât l'auteur de l'*Imitation*, et que c'est un fait providentiel contre

lequel il serait inutile et téméraire de lutter. Ce serait tout au plus une permission divine, et c'est là un cas où il est permis de lutter, comme Jacob, non pas contre Dieu, mais contre une apparence divine, une ombre de Dieu, dût-on sortir boiteux du combat, et même vaincu.

Lamennais croit sincèrement que c'est Dieu qui s'est chargé de *protéger contre les recherches des savants l'humilité d'un moine du treizième siècle :* comme si l'humilité, du moins sous sa forme terrestre, avait encore son être et sa raison d'être après la mort de l'homme! Nous croyons, nous, avec l'Ancien et le Nouveau Testament et avec l'unanimité des pères et des docteurs, qu'il n'y a rien de plus digne de la Providence ni de plus ordinaire dans ses voies que de procurer la gloire de ses saints, et que celui qui combattrait ce grand dessein irait contre une volonté de Dieu, non plus imaginaire ou, pour le moins, ignorée, mais connue et promulguée.

Ceux même qui s'y montrent indifférents n'ont pas *le zèle de la maison de Dieu*, ni de sa cité, puisque celle-ci est bâtie de pierres vivantes et précieuses auxquelles tous les marteaux de la vie présente ont donné la taille pour qu'elles brillent dans le ciel de tout leur éclat en jetant jusque sur cette triste terre un reflet consolateur. Aussi l'Église nous montre et nous prouve de plus en plus par ses actes qu'elle ne demande pas mieux que de connaître tous ses docteurs pour les proclamer, et celui qui l'aide en cela fait une bonne œuvre.

Comme nous venons de le voir clairement : l'auteur de l'*Imitation* n'est point un inconnu. L'histoire nous l'impose : il faut bien l'accepter tel qu'il est,

et l'ayant vu dans l'histoire, on ne l'en reconnaîtra que mieux dans ses ouvrages. On y retrouvera *ce bon conseiller*, *ce consolateur*, humble au milieu des siens qui l'admirent sans qu'il s'en doute et ne lui en disent rien : et d'ailleurs, *les bouches qui le louent ne sauraient élever d'orgueil celui que la vérité s'est soumis*. A l'exemple de son maître, Jean Vos van Huesden, qui disait : *Ama nesciri et ab aliis contemni opta*. « Aime à être ignoré et méprisé des autres », Thomas redit à son tour dans l'*Imitation : Ama nesciri et pro nihilo reputari*. « Aime à être ignoré et compté pour rien. »

Dans cette parole fameuse, dont on a tant abusé pour en tirer ce qui n'y est pas, même à l'état latent, mais que Mgr Puyol traduit lui-même fort bien : « Aime à être *ignoré* », *ignoré* ne veut pas dire *inconnu,* mais *méconnu, incompris*. En effet, on ne saurait *mépriser* ni *compter pour rien* celui qu'on ne *connaît nullement*, mais bien celui qu'on *méconnaît*.

Et c'est aujourd'hui, si ce n'était pas de son temps, le cas de ce pauvre Thomas à Kempis, dont on se plaît à déprécier le talent comme la vertu en l'accusant d'une impuissance littéraire qui n'aurait eu d'égale que sa vanité risible, et il réunit même, par un triste privilège, ces deux infortunes ordinairement inconciliables d'être à la fois *inconnu* et *méconnu*, puisqu'on vilipende souvent sa personne sans avoir vu sa vie, et ses ouvrages sans les avoir lus seulement. Il est bien exaucé, et il s'en réjouirait encore au ciel si l'humilité, qui est toujours la vérité et qui se proportionne à la double connaissance que l'on a de Dieu et de soi, n'avait pris chez Thomas, transfiguré par la vue même du *Dieu vérité,* sa forme éternelle, qui est la gloire.

Mais sa vertu a toujours été vénérée de ceux qu'il édifiait sur la terre et qui ont essayé de nous en conserver le parfum. Et quant à ses écrits, sans égaler ordinairement l'*Imitation,* ils n'en sont point indignes : l'édition latine d'Héser a pu donner pour corollaires à ses chapitres de l'*Imitation* autant de passages extraits de ses opuscules, et Thomas se commente ainsi lui-même.

VII

L'*Imitation* et les *Opuscules* de Thomas à Kempis.

Ses biographies, que Mgr Puyol trouve si plates, sont touchantes de simplicité naïve. Il y manque un peu d'apprêt, c'est vrai, mais ce n'est pas là une lacune pour tout le monde. Il est certain aussi que Thomas n'a point écrit pour *ceux qui ont*, comme dit La Fontaine, *le goût difficile.* Trouvera-t-on *plat* ce petit trait de simplicité raconté simplement, et qui n'est qu'un entre mille ? Risquons-le :

« Deux clercs parlaient ensemble du seigneur Lubert. Il me semble, dit l'un d'eux, que le seigneur Lubert affecte un air trop sévère ; je lui en dirais bien volontiers ma pensée, mais je n'ose pas. L'autre lui répondit : Si vous voulez, je le lui dirai, et peut-être qu'il s'en corrigera. Il alla donc le trouver et lui dit : Seigneur, je voudrais bien vous parler un peu. — A ta volonté, répondit Lubert. — Il y en a qui sont choqués de vous voir marcher si gravement et les regarder d'un air si sévère, ce qui fait qu'ils n'osent venir vous trouver et vous adresser la parole. Soyez donc, s'il vous plaît, plus affable et plus doux

en paroles pour qu'ils osent librement vous approcher. Alors, l'humble Lubert répondit : Je m'amenderai de tout mon pouvoir, par la grâce de Dieu, et je te remercie de m'avoir averti. Dès cette heure-là, le seigneur Lubert fut changé comme en un autre homme, son visage prit un air de gaieté pour ceux qui l'approchaient, tout en gardant la plus parfaite dignité ».

Eh bien, cette naïve anecdote nous émeut. Comme l'humilité rafraîchit les belles âmes en les abaissant au niveau de l'enfance, qui est la mesure des portes du ciel !

Les discours aux novices ont choqué le goût épuré du savant prélat : il trouve que Thomas y peint l'enfer d'une façon grotesque et que cela ne ressemble guère à la description de l'*Imitation*.— Pas plus grotesque que Dante qui, lui, dans le même poème, a des peintures terribles et d'autres bizarres. Pourtant l'une et l'autre peintures sont également, comme on dirait, fantaisistes, puisque l'enfer nous est aussi inconnu que le ciel. Dans l'une, il crée sa fantaisie pour des hommes, dans l'autre pour des enfants, c'est là se faire *tout à tous*, à l'exemple de ce prêcheur, de cet écrivain de génie, de ce logicien puissant et profond du Nouveau Testament, qu'on appelle saint Paul.

Nous lisons et traduisons à cette heure les *Oraisons et Méditations sur la Vie de Jésus-Christ*, qui rappellent à la fois l'*Imitation* et les *Élévations* de Bossuet, et nous ne résistons pas à la tentation d'en transcrire une page prise à l'endroit même où le temps nous a conduit :

« Vivre saintement et dignement en religion, c'est imiter le Crucifié. Tu portes la croix avec joie si tu

fais dans ton ordre des progrès fervents. Si tu la portes malgré toi et en murmurant, tu recevras, non la gloire de Jésus, mais le châtiment de l'impie larron. Mais si tu supportes tout avec joie et douceur, tu as vaincu presque entièrement le démon. Ne crains donc pas l'étroite observance de l'ordre et ne plains pas la longueur des jours. L'amour du Christ et la douceur d'une bonne vie allègeront pour toi le poids des travaux. Car tu as devant toi comme prédécesseur, dans une plus âpre voie, Jésus, fils de Dieu, grand maître de la croix, lui qui a bien expérimenté sur lui-même le poids de la croix.....

» O Jésus bien-aimé, prince des rois de la terre, roi des anges, noble porte-étendard de tous les chrétiens, qui avez porté la croix sur vos propres épaules en face des Juifs qui vous bafouaient, et cela pour le salut et l'exemple de vos serviteurs, accordez à ma lenteur de vous suivre dans cette procession sainte, et ne m'abandonnez pas avant le terme fixé pour ma mort, mais conduisez mon âme errante de ce corps de péché au mont du Calvaire, mont de myrrhe et d'encens où vous avez été, pour moi, crucifié ».

Encore une autre page que nous trouvons un peu plus haut :

« Console-toi, console-toi sous tes ulcères, pauvre Lazare, ou qui que tu sois, qui vit méprisé en ce monde, parce que tu portes dans tes infirmités et dans tes indigences une plus grande ressemblance avec Jésus de Nazareth que le riche, dans ses voies mauvaises, couvert de lin et de pourpre. Et toi, moine honoré de la coule, ne crains pas de te

couvrir d'un habit grossier et rapiécé, parce que c'est pour toi une gloire toute spéciale devant Dieu et devant les anges si ton costume te fait paraître inculte et si tes saintes mœurs révèlent une plus grande culture. C'est une grande confusion pour l'homme du cloître, si celui-là cherche à se couvrir d'un plus fin vêtement qui devrait être mort au monde et, dans tout usage des choses créées, embrasser la pauvreté.

» Oh ! quelle vraie et suave consolation dans son affliction trouve le religieux désolé qui ne néglige pas de méditer souvent dans son cœur le cruel couronnement d'épines de Jésus ! Chaque fois donc que tu seras dans l'angoisse, souviens-toi des cruelles épines que Jésus a portées et tu la supporteras plus doucement..... quand tu serais déchiré par les épines variées des détractions. Car il vaut mieux être affligé avec Jésus et porter avec Jésus une couronne d'épines que, vivant à son gré, supporter ensuite les supplices de l'enfer et, ce qui est le plus grand supplice des damnés, être à jamais rejeté et banni.

» Oh ! combien demeurera joyeux et intrépide devant le roi éternel, au terrible et dernier jugement, celui qui ne craint pas de supporter maintenant son opprobre et la douleur de sa passion corporelle ! Oh ! comme est chère et agréable à Dieu et quel fruit sentira dans sa méditation cette âme que la passion du Christ brise intérieurement, blesse de ses blessures jusqu'au fond du cœur et qui meurt de sa mort par une mort d'amour ! »

Écoutez ce fragment de prière, qui est le tendre baiser de la dévotion :

« O Jésus, doux au-delà de toute douceur, qui pour moi, vil pécheur, fûtes si impitoyablement flagellé, donnez-moi de contempler tour à tour d'un cœur brisé tous les endroits de vos plaies; que mon amour ardent et pieux les parcoure des intimes baisers de mon âme, ces plaies d'où je sens émaner pour moi le parfum de vie et le remède de salut ».

« O Jesu superdulcissime, qui pro me vilissimo peccatore acerrime flagellatus fuisti, da mihi singula plagarum loca afflictivo corde aspicere et ardenti ea dilectione devotissime AB INTUS PEROSCULARI unde midi odorem vitae medicamentumque salutis aeternae sentio emanare. »

Il donne à Jésus ce baiser du fond de l'âme, qui vole de plaie en plaie, comme l'abeille de fleur en fleur. De même, dans l'*Imitation*, il veut nous apprendre à « goûter Jésus de la bouche intérieure du cœur ». INTERIORI CORDIS ORE DEGUSTARE.

AB INTUS PEROSCULARI, INTERIORI CORDIS ORE DEGUSTARE : ces deux merveilles d'expression, composées des mêmes éléments de l'âme, sortent nécessairement du même esprit, du même cœur, de la même imagination, du même tempérament, de la même complexion totale, et surtout de la même tendre piété. Il y a des cachets qu'on ne peut pas contrefaire et il faut forcément croire à leur authenticité. La ressemblance frappante de ces deux images fraternelles dénonce un même auteur.

Tels sont les bons mots, vraiment historiques, des grands hommes : un César, un Henri IV, un Napoléon; bons mots tellement caractéristiques de leurs auteurs qu'un Plutarque n'est pas plus capable qu'un Pierre de l'Estoile de les faire à leur place, et

qui, en marquant l'état d'âme qui vient de les produire, marquent du même coup cette habitude générale de l'être qui fait le caractère individuel. Le bon mot est toujours une réponse à une parole ou à un fait : c'est le puits artésien qui jaillit là précisément où l'on porte la pointe et qui dénonce en même temps la nappe large et profonde d'où il sort.

Lisez cette belle prière à la tête de Jésus crucifié :

O sublime ac reverendissimum caput domini mei Jesu Christi habens acutissimam coronam de spinis vertici impressam ; cujus circumpendentes capilli sanguine defluente intincti sunt et sacrati. Adoro te cum angelis et potestatibus, et super omnia sacra vulnerum loca osculor te carius (1) *ac deprecor instantius ut ab omni peccatorum spinositate me absolvas et in numerum electorum tuorum inter minima saltem membra computare digneris. Amen, Ave Maria.*

Remarquons, en passant, ce mot audacieux : *spinositate.* Il dit dans l'*Imitation : tortuositatem meam :* deux mots qui sortent de la même fabrique. Amort a rempli des pages de ces heureux barbarismes, pleins de la vie de l'expression pittoresque, ou philosophique, ou mystique, forgés par le génie de ce fils de forgerons, Thomas Haemerken, Thomas le Marteau.

« O sublime et très vénérable chef de mon Seigneur Jésus-Christ, que pressent les pointes aiguës de ta couronne d'épines et dont tout à l'entour l'éparse et pendante chevelure est teinte par le sacre de ton sang qui coule, je t'adore avec les anges et les puissances et baise bien chèrement tous les endroits

(1) Comparatif exprimant le superlatif, néerlandisme très ordinaire, fréquent dans l'*Imitation*.

sacrés de tes blessures, te priant très instamment de rompre le cercle épineux de mes péchés et de me compter au nombre de tes élus, fût-ce au rang de tes membres les plus chétifs. *Amen !* »

Nous traduisons de près, et celui qui croirait trouver dans notre version des images qu'il n'aurait pas vues dans le texte, n'a qu'à se reporter au mot qui les a fournies : il verra qu'elles y sont et qu'une expression nue ne les rendrait pas.

Le peintre va nous montrer maintenant JÉSUS *mort sur la Croix*

« Voici le bois de la croix où pend ton salut, rédemption des fidèles, objet de la dérision des perfides. Sa tête couverte d'épines retombe en bas sur sa poitrine sacrée et il n'apparaît plus en lui de mouvement vital.

» Ils ne voient plus rien, les yeux de Celui à la vue de qui rien ne peut être caché. Elles n'entendent rien, les oreilles de Celui qui sait toutes choses avant même qu'elles soient. Il n'odore plus, Celui qui donne aux fleurs la suavité de leur odeur. Il a perdu le sens du goût, Celui qui donne à tous les êtres vivants et la vie et la nourriture.

» Il ne meut plus ses lèvres, Celui qui ouvre la bouche des muets. Il ne profère plus nulle parole, Celui qui enseigne aux hommes la science. Sa langue, qui proclamait toujours toute droiture, est retenue immobile jusqu'au fond de sa bouche.

» Sa face, plus brillante naguère que le soleil, est voilée d'une mortelle pâleur. Ses joues, semblables

à celles de la tourterelle (1), ont perdu toute trace de beauté.

» Ses mains qui tendirent les cieux sont percées de pointes aiguës. Ses genoux, qui ont si souvent fléchi dans la prière, pendent raidis et nus. Ses jambes qui, comme des colonnes de marbre, portaient l'édifice du corps, ont perdu l'âme de leur vigueur. Ses pieds, si souvent fatigués à porter l'Évangile, sont serrés par le fer qui les cloue, comme par une entrave, sur le bois de la croix.

» Tous ses membres apparaissent à bout de douleur, déchirés de plaies et couverts de sang... Et tel a fini de mourir Celui pour qui mille morts violentes par moi-même souffertes ne seraient pas le juste prix de son amour.

» O très doux Jésus, rédempteur de mon âme, qui me donnera de mourir avec vous sur la Croix, de partager avec vous cette heure fortunée en la sortie du corps ?

» Je vous en supplie de tout le fond de mon cœur, donnez-moi de vivre de telle sorte en ce faible et misérable corps, que je puisse consommer ma course en l'état de grâce et parvenir à la palme de la béatitude après les multiples périls des tentations. AMEN. »

Et voilà l'homme que ses autres ouvrages n'empêchent pas, à la rigueur, selon M. Loth, d'avoir pu, dans un âge très mûr, et sous le coup d'une inspiration tout à fait inusitée, un peu plus il diraït *surnaturelle,* écrire l'*Imitation !*

(1) *Cant.* C'est sans doute, dans le cantique original, une comparaison de la barbe naissante, ce duvet de la jeunesse, à la plume légère de l'oiseau. Sans préjudice d'aucun sens spirituel ou mystique.

Il y a pourtant là des traits dignes de Bossuet, c'est-à-dire de celui qu'on peut appeler, après l'Auteur responsable de la Bible, toutefois, le roi des écrivains, comme le lion, est après l'homme le roi des animaux.

Nous citons un peu au hasard, et voici encore un bien gracieux passage des *Oraisons :*

« Oh ! que vous êtes bon, Dieu d'Israël, à ceux qui ont le cœur droit ! qui vous cherchent dans la vérité et l'humilité, avec douleur et avec larmes, comme Marie-Magdeleine vous chercha et vous trouva ! Car tout ce qu'on cherche avec labeur et qu'on trouve avec difficulté, on l'aime mieux quand on le tient, et on le garde avec plus de soin. Après une longue faim, le pain a plus de saveur ; après une coupe amère, l'eau est meilleure à boire. Après la nuit, le jour est plus charmant aux yeux, et après le froid, le feu plaît davantage. Après les tristesses, la harpe résonne plus suavement, et après les pesants travaux, le repas ou le sommeil est plus doux. Après les guerres cruelles, la paix est plus aimable à ceux qui ont souffert. Les étoiles brillent plus claires quand le nuage tombe, les oiseaux chantent plus gaiement au soleil qui se lève. Ainsi l'âme affligée est rajeunie comme l'aigle par l'arrivée du Christ et de sa grâce. On le voit clairement dans la bienheureuse Magdeleine qui, après un long pleur, fut par le Seigneur même largement consolée. Oh ! combien grande, Seigneur, est l'abondance de votre douceur, que vous avez réservée à ceux qui vous craignent ! »

Comme le rappelle Pohl, les *Titres des Livres et Traités de frère Thomas à Kempis*, écrits moins de

dix-sept années après la mort de Thomas, dans les trois manuscrits de Rebdorf et les deux de Munich, comprennent, sous le n° 34, le *Liber Orationum de vita Domini :* « Domine Deus meus, laudare te desidero », et, sous le n° 35 : *De resurrectione orationes, in duas partes secte.* Comme dans l'autographe de Bruxelles, le livre III de l'*Imitation* est mis dans ce catalogue après le livre IV.

Mauburne place aussi dans son catalogue, n° 20 : *Orationes et meditationes super vita, passione et resurrectione D.*

Les trois éditions, dont une incunable, qui donnent également cet ouvrage comme de Thomas à Kempis, diffèrent en tant de points que chaque éditeur a dû complètement ignorer les deux autres éditions.

On remarque encore les rimes de cet ouvrage, rappelant celles de l'*Imitation*, et l'expression que Thomas répète neuf fois dans ses différents écrits : *Notre père Saint Augustin.*

Mgr Puyol reproche à Thomas d'aimer à parler de lui-même, ce que ne fait jamais l'auteur de l'*Imitation.*

— Dans une compilation, c'eût été difficile.

Mais ailleurs, avec quel charme il raconte les plus simples choses de sa jeunesse! Etranger aux grandes secousses, comme l'*Imitation* même le démontre par sa tranquille allure et par le fond des textes choisis, il a une sensibilité toujours fine et délicate, que ni lui ni les autres n'ont défraîchie. Il nous montre une fois, par exemple (et cela n'arrive qu'une fois), le vieux Radewyn, dans les graves fonctions de l'office divin, s'appuyant longtemps sur l'épaule de son jeune élève et lui, tout saisi au contact de cette main vénérée, n'osant faire un seul mouve-

ment, de peur de perdre une aussi rare faveur.

Dans les *Prières et Méditations,* s'il ne parle pas de lui-même, il y a cependant un passage qui ne peut être expliqué que par une anecdote empruntée par Rosweyd à *Franciscus Tolensis,* le dernier des prieurs de la maison de Sainte-Agnès, ravagée et détruite par la fureur protestante.

Voici d'abord ce passage, dont nous sommes loin de garantir le bon goût (1) :

« Que votre grâce, Seigneur, me remplisse d'une telle douceur dans la prière, que beaucoup de longs psaumes aient *pour mon cœur la même saveur que de grands poissons pour ma bouche.* »

Ce livre de Thomas était écrit, comme tous ses autres ouvrages, pour sa communauté, et cette comparaison bizarre, autrement inexplicable, était le souvenir d'une conversation, probablement récente, qu'il avait eue avec plusieurs confrères. Et cette comparaison est tellement inattendue que, si les moines pariaient, nous croirions à une gageure.

« Le culte divin, dit la chronique, lui était fort à cœur ainsi que la dignité des cérémonies. Quelqu'un disait un jour : « Thomas est bien heureux ! rien d'étonnant s'il chante les psaumes avec une telle voix, un tel entrain et une telle piété : les *psaumes* pour lui ont goût de *saumons* ». Il répondit : « C'est vrai, les *psaumes* me sont des *saumons* ». *Psalmi* (on prononçait *salmi*, comme encore aujourd'hui les Anglais et les Italiens), « *psalmi* sunt mihi *salmones* » (2).

Il n'était pas, du moins, l'initiateur de ce jeu de mots qui ne devient pas moins mauvais en passant

(1) Édition du docteur Pohl, p. 317.
(2) *Franciscus Tolensis*, l. I.

dans sa bouche, mais qui est excellent pour prouver l'authenticité des *Oraisons et Méditations* où il ose le rappeler sans oser le reproduire.

C'est bien ainsi que, dans l'*Imitation*, quand il parle des reliques *enveloppées dans l'or et la soie*, et des *vastes édifices*, il se souvient des saintes reliques de Trèves qu'il raconte, ailleurs, avoir été vénérer, avec l'autorisation de ses supérieurs, ajoutant qu'il vit aussi ses amis en chemin.

Il est bon d'insister sur les *Oraisons* et *Méditations* et nous espérons que personne ne s'en plaindra.

Des opprobres des Juifs et de la forte persévérance de Jésus sur la Croix.

Je vous bénis et vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, honneur et joie des citoyens du ciel, pour tous les opprobres et les blasphèmes que les perfides Juifs vous jetèrent brutalement sur votre croix. Car, du plus grand au plus petit, tous vous traitaient en ennemi et, comme des chiens enragés, s'ameutaient pour ronger votre innocence. Leur bouche aboyait comme la gueule des chiens, leurs dents grinçaient comme celles des lions et, de leurs langues, ils sifflaient comme des serpents. Leurs lèvres maudissaient, leurs faces riaient, leurs mains applaudissaient, leurs pieds dansaient, leur cœur se réjouissait! car ils voyaient attaché à la croix celui qu'ils ne voulaient pas laisser mourir sans le tourment des injures. Donc ceux qui passaient, comme des hommes fous et saoûls, remplis du fiel de l'amertume et du venin de l'envie, secouaient leurs têtes démentes en criant : Va, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours! . . . .
. . . .

Semblablement aussi les soldats, exécuteurs de tant de malice, enflés de l'honneur du monde et ignorants de la loi divine, dépravés par la faveur et les conseils des grands, le jouaient et, lui présentant le vinaigre, disaient : « Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi. » O stupides soldats, dégénérés par vos

actes et vos mœurs, qui vous apprit à faire une telle guerre, qui est la guerre contre Dieu ? Ce n'est point l'œuvre de nobles cœurs de persécuter la vertu, de dépouiller la pauvreté, de mettre nu l'homme à peine couvert, de déchirer ses vêtements, de tourner en dérision un crucifié, d'abreuver du vinaigre, odieux à l'homme, un Dieu mourant. Cependant, vous ne pouvez nuire au Christ : car la sagesse triomphe de la malice et la patience de Jésus est infatigable aux injures.

. . . .

Je vous loue et vous glorifie, Seigneur, pour votre insurmontable constance dans l'adoption de la croix, dont nul opprobre ni aucune flatteuse promesse ne vous a fait consentir à descendre, ne fût-ce que pour vous séparer un moment de cette croix où vous êtes monté par votre propre vouloir. Car ce lieu que vous avez choisi, dans votre amour compatissant, vous l'avez gardé jusqu'à la fin, en toute fermeté, pour y demeurer et pour mourir dans les bras de la croix *(commoriendum)* et consommer glorieusement l'œuvre commencée pour notre salut. Vous qui avez enseigné aux autres la persévérance dans l'œuvre bonne, vous avez fait le premier profession d'obéissance sur la croix, et encouragé, par votre exemple, ceux qui vous suivent à la garder avec constance.

De la soif de Jésus sur la Croix.

Je vous bénis et vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, source d'eau vive et ruisseau salutaire de la Sagesse, pour votre soif véhémente sur la Croix, lorsque, votre sacré et précieux sang répandu, et toutes les humeurs naturelles épuisées par l'excès des tourments, cette violente aridité vous causa même la soif du corps ; mais pourtant assoiffé d'un désir encore plus ardent de notre salut, vous avez, comme un pauvre et un mendiant, demandé à boire, disant : J'ai soif. Mais à cette modique demande a manqué un homme charitable qui présentât au moins le verre d'eau froide au Créateur de toutes les eaux. Mais quelques-uns des assistants, entendant cette parole, n'eurent nulle pitié de vous, mais en devinrent encore plus impitoyables. Car, pour assouvir le venin mortel de leur cœur plein de malice, ils remplirent une éponge de vinaigre mêlé de fiel, et approchèrent de votre bouche suave cette si

amère boisson qu'il eût été indigne de donner à boire aux chiens.

Je vous loue et vous bénis pour votre très clémente patience d'accepter et de goûter cet amer breuvage que vous avez goûté comme le châtiment et l'expiation de la délectation coupable de nos premiers parents, pour que, si la manducation du fruit défendu fut une cause de mort, ainsi la saveur amère de votre breuvage devint un remède de salut.

Mais, malheur à toi, impie peuple juif, à la tête dure... D'où te vient cette démence d'offrir du vinaigre à qui te demande à boire? Offre-le donc au prince des prêtres et au chef de ton peuple et vois s'il consent à le boire. Que t'a fait le Christ et en quoi t'a nui Jésus de Nazareth? Réponds-moi, je t'en supplie. Est-ce que Dieu n'a pas fait pleuvoir pour toi la manne du ciel et l'eau de la pierre la plus dure pour que tu pusses manger et boire en abondance? Et voilà que, pour remplacer la manne, tu lui donnes à boire du vin mêlé de myrrhe, et pour tant de courants d'eaux vives, tu n'offres pas même au Christ une seule gorgée d'eau. Certes! si le Christ voulait, il changerait toutes tes eaux en ondes salées et toi, le pain et l'eau manquant, tu périrais par la sécheresse pour avoir refusé la miséricorde. Que s'il eût voulu avoir un breuvage agréable, nul doute que les anges saints ne lui eussent volontiers et bien vite apporté du ciel une rosée salutaire plus suave que toute liqueur, comme ils lui servirent naguère à manger après la triple tentation de l'ennemi. Mais il ne voulut ni se venger ni faire un miracle de sa puissance. Mais il fit éclater un miracle de patience et de longanimité pour édifier tous ceux qui font profession de la pauvreté.

Et toi, disciple de Jésus-Christ, prends de cette coupe le remède contre la gourmandise, car si tu désires participer au festin du Christ dans le royaume de son Dieu, que ton cœur ne désire point les plats recherchés ni les vins précieux, ni les couches molles, ni les vêtements de prix. Car rien n'est plus contraire à la vie si pure de Jésus et à sa passion si amère. Ne te laisse pas amollir par les délices de la chair, mais réprime la concupiscence par la sobriété. Mais si tu dépasses la mesure en mangeant trop abondamment ou trop délicatement, châtie cette faute par les travaux du jour et les veilles de la nuit, rappelant sans cesse et douloureusement à ton esprit l'amer breuvage du Christ.

O Jésus, manne céleste et très suave nectar, qui fûtes abreuvé de vinaigre et de fiel, dans votre soif violente sur la croix, et ne pûtes avoir un peu d'eau pour la soulager, donnez-moi de me rappeler sensiblement, dans ma réfection, votre breuvage si amer, pour que mon cœur ne se répande pas avidement sur les aliments du corps, mais demeure suspendu par l'attention aux paroles de la lecture. Que votre crainte m'apprenne à prendre seulement le nécessaire à ma vie et à vous rendre, des bienfaits que vous m'accordez, de pieuses actions de grâces. Et que la modicité ou la pauvre qualité des aliments ne me trouve point à peine content, mais que je me juge indigne d'être nourri des aumônes de la pauvreté et que je craigne d'être sustenté par les travaux des autres. Donnez-moi d'avoir faim de l'aliment qui ne périt pas, mais demeure en la vie éternelle. Donnez-moi d'avoir soif de la source de la vie éternelle et de recevoir quelquefois du festin de la table céleste une miette de son pain vivant avec un avant-goût de son intime saveur, et de goûter ainsi par ma propre expérience combien est suave, Seigneur, votre esprit, gratuitement répandu dans l'âme des enfants de votre grâce.

Marie au pied de la Croix.

Je vous bénis et vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, consolateur de tous les affligés, pour ce douloureux regard que vous avez tourné miséricordieusement vers votre Mère bien-aimée, debout sous la Croix et accablée de l'excès de son chagrin. La grandeur de sa douleur, vous seul pouviez bien la connaître, vous dont le regard pénétrait au plus secret de son cœur, car vous n'eûtes rien de plus aimé sur la terre que votre mère vierge, et elle n'aima rien autant que vous, son fils Dieu, qu'elle savait être à la fois son fils et le Seigneur et l'auteur de toutes choses, par conséquent le sien. Voyant donc suspendu à la Croix celui qu'elle aimait par dessus tout, elle demeurait moins en elle qu'en vous et, comme entraînée hors d'elle-même, elle était, en esprit, suspendue à votre Croix et concrucifiée, bien que de corps elle restât debout et pleurante au pied de cette Croix.

Je vous loue et vous glorifie pour l'extrême compassion qui vous fit compatir filialement alors à votre mère si triste qui, en effet, tenait pour siennes toutes vos douleurs, pleurait chacune de vos blessures comme sienne et ressentait de nou-

veaux tourments quand ses yeux maternels voyaient le sang couler de votre corps ou quand elle entendait de la Croix votre voix lui parler.

Je vous loue et vous honore pour la très bienveillante parole qu'enfin vous adressâtes, si courte, à votre mère désolée en la recommandant à votre bien-aimé disciple, saint Jean, comme à un très fidèle économe, associant ainsi vierge à vierge par un indissoluble lien de charité, quand vous dites : *Femme, voilà votre fils ;* puis au disciple : *Voilà votre Mère.*

. . . .

Voilà qu'elle est debout devant la Croix, celle qui, jadis, devant la crèche, se remplissait des célestes concerts. Elle est accablée maintenant par les cris des Juifs, celle que fortifiaient les discours des anges..... De tant de tempêtes de maux est enveloppée l'étincelante étoile de la mer; mais les méchancetés humaines ne vainquent pas cet esprit qui demeure fixé en Dieu. Elle est donc debout devant la Croix, conservant sa constance, gardant sa patience, montrant sa fidélité.....

Elle ne s'irrite pas contre les auteurs du crucifiement, mais elle prie pour ces malfaiteurs, elle s'attriste pour ces cruels railleurs, elle gémit pour ces blasphémateurs. Ainsi demeure debout, au pied de la Croix, la Mère de Jésus, fondant en larmes, faisant pénétrer, par son doux exemple, au cœur de tous les affligés la patience qui console.

Thomas a dans sa prose rythmée appelée sur des manuscrits de l'*I. musique ecclésiastique*, des pages tellement lyriques, qu'on devrait les traduire en vers. Tel ce véritable poème qu'on prendrait pour une des hautes digressions dont Dante Alighieri aime à remplir sa *Divine Comédie.*

LES LARMES

(ORAISONS ET MÉDITATIONS)

Priant sur la montagne et veillant dans la nuit,
Jésus pleura souvent, mais jamais sur sa bouche
Jamais le rire inepte et vain n'épanouit :

Le silence y répond à l'insulte farouche,
La vérité modeste à la déloyauté,
La douceur au forfait que nul remords ne touche.

Marie aussi pleura ce Fils persécuté,
Mais elle le suivit sans trembler au Calvaire
Où le traînait sanglant tout un peuple ameuté.

Et Magdeleine aussi pleura : la source amère
De sa contrition lava ses jours pécheurs ;
Elle pleura de joie à ta bonté de père,

Et de compassion, ô Christ, à tes douleurs ;
Plus tard elle connut les larmes de l'extase
Où les flots de l'amour ne débordent qu'en pleurs.

De l'Église de Dieu le sommet et la base,
Pierre, aussi lui, pleura : comme un breuvage amer,
Qui, l'emplissant toujours, use et ronge le vase,

Toujours renouvelé comme l'eau de la mer,
Sortait des profondeurs de sa vieille blessure
Le sang qui bouillonnait dans son cœur entr'ouvert.

Mais quoi ! ton premier pleur effaça ton parjure
Dès l'instant où le coq eût chanté dans Sion,
Et ce péché te tient toujours sous sa morsure !

Jour et nuit retentit son accusation
Et la fragilité d'autrui, comme la tienne,
Accroît jusqu'à la mort ta lamentation.

Saint Paul aussi pleura sur son erreur ancienne
Et sur l'aveuglement de son cher Israël
Et sur le faux éclat de la vertu païenne.

Et l'apôtre saint Jean pleura le jour cruel
Où, debout sous la croix, près de la Vierge Mère,
Il voyait expirer le Fils de l'Éternel.

Il pleura quand il vit de ce monde éphémère
Des chrétiens abusés mendier les douceurs,
Plaignant ses fils perdus, comme ferait un père ;

Il pleura dans sa joie au retour des pécheurs.
Notre père Augustin par ses illustres larmes
D'une ardente jeunesse expia les erreurs.

A se les reprocher il a mis tous ses charmes,
Son humble repentir en rafraîchit l'aveu ;
A l'ennemi commun nous opposons ses armes.

Pleurant avec David en ses hymnes de feu,
Rien ne le touchait plus des choses de ce monde
Depuis qu'au ciel volait et son cœur et son vœu.

Riche envers ceux pour qui la terre est inféconde,
Il prodiguait à tous le miel consolateur
D'un esprit que le ciel de sa lumière inonde.

Larmes, vous éteignez la décevante ardeur
Des voluptés du corps et des querelles sombres,
La superbe des yeux, l'orgueil de la grandeur ;

Vous cherchez le secret, la paix des saintes ombres
Où la prière obscure ouvre un calice d'or,
Vous fuyez le mensonge et ses pièges sans nombres,

Et le réveil impur des sens, où l'âme dort ;
Vous pesez l'heure sainte et la vie éternelle
Et l'éternel enfer, cette seconde mort,

Des rires et des jeux la gaîté criminelle ;
Vous bornez les rigueurs de l'expiation,
Vous donnez à notre âme une fraîcheur nouvelle,

Vous sauvez des périls de la tentation,
Vous resserrez l'enclos de la douce cellule,
Par vous croît le parfum de la componction,

L'enfer déconcerté de toutes parts recule
Et, répandue en nous, la grâce du Seigneur,
Ainsi qu'un sang nouveau, dans les veines circule.

Heureux l'homme qui pleure et gémit dans son cœur,
Heureux au dernier jour ! Les larmes de la vie
Sont le gage assuré du céleste bonheur.

O larmes de Jésus devant Marthe et Marie
Et le tombeau fermé de Lazare endormi !
C'est ainsi que d'un Dieu l'âme s'est attendrie !

Larmes de son regret au trépas d'un ami,
Larmes de tant d'amour, largement répandues,
Ressuscitez mon cœur qu'a blessé l'ennemi.

Seigneur, jusqu'à la mort mes larmes vous sont dues :
Ouvrez-moi les trésors de la componction :
Puissé-je y retrouver tant de grâces perdues !

O larmes de Jésus sur l'ingrate Sion,
Vous laissez sec et froid le cœur du Juif rebelle
Et vous avez perdu tant de compassion !

Mais vous avez gagné plus d'un peuple infidèle.
Tombez, larmes, tombez sur mon âme et lavez
La tache qui s'étend sur sa face immortelle.

Purifiez ses yeux, puisqu'ils sont réservés
A contempler la face invisible du Père,
Désirable aux élus, terrible aux réprouvés.

O Jésus, sauvez-moi du jugement sévère,
Et fût-ce au dernier jour, après tous les humains,
Que j'arrive à mon tour à ce ciel que j'espère !

Les larmes de Marie ont brûlé ses yeux saints,
Inondé son visage et son voile pudique,
Humecté, sur vos pas, la poudre des chemins.

Oh ! que n'ai-je, effleurant les bords de sa tunique,
Recueilli dans ma main ce nectar précieux
Pour en remplir mon cœur, comme un vase mystique,

Pour en baigner mes pieds, mes mains, mon front, mes [yeux,
Mes pensers, mes vouloirs, mes actes, ma parole,
Et rendre tout mon être aussi pur que les cieux !

Par vos pleurs sur ce Dieu que tant de rage immole,
Vierge, priez pour nous, Vierge, secourez-moi
A l'heure où tout nous quitte, à l'heure où tout s'envole,

Où l'enfer nous assiège et d'horreur et d'effroi :
O Vierge, par les pleurs de votre vie humaine,
Montrez-moi ce Jésus, votre Fils et mon Roi.

Aux pieds du doux Sauveur, ainsi que Magdeleine,
Je ne sais pas pleurer, insensible pécheur.
Le coq chante en sa cour ou l'oiseau dans la plaine

Et je l'entends, ô Pierre, et je n'ai pas un pleur.
O Paul et Jean, vos pleurs tombaient sur nos ulcères
Et je vois sans gémir la lèpre de mon cœur.

Par ce sang de vos cœurs que blessaient nos misères,
Oh ! soyez près de moi contre mes agresseurs,
Ne m'abandonnez pas, mes maitres et mes pères !

Je voudrais réunir, ô Jésus, à vos pleurs
Et les pleurs de Marie et ceux de Magdeleine
Et les larmes des saints, nos grands intercesseurs,

Les verser dans une urne immense et, l'urne pleine,
Que votre feu d'amour, que votre esprit divin
Y soufflât la chaleur de sa sublime haleine,

Et je voudrais jeter mon âme dans ce bain,
L'y voir purifier et transformer son être
Comme en l'eau du baptême ou dans l'eau du Jourdain,

Et morte à son péché, par la grâce renaître.

La parenté de l'*Imitation* avec le *Soliloque* est indéniable :

« Combien je voudrais être chez vous, mon Dieu, vous le savez, et combien profondément je le désire, je ne le puis dire assez. Non seulement c'est ma prière quand je suis malheureux, mais encore même, si heureux que je sois ici-bas, je désire qu'il me soit permis d'aller avec vous. Mais comment sera satisfait mon désir ? L'ennui me tient d'être ici, pourtant il le faut. Je voudrais être avec vous et ne le puis encore. Je n'y vois nul remède sinon la patience dans cette attente et l'abandon de mon choix entre vos mains. Car enfin, pourquoi murmurer puisqu'il faut qu'il en soit ainsi ? Je n'ai garde, et beaucoup de saints ont supporté de vivre en ce monde, dont les cœurs étaient pourtant dans le ciel.

» Oh ! si ce jour avait lui enfin, où m'emporteraient les joies du ciel ?... Comme je serais alors enfin dans une joie inébranlable ! Je n'aurais plus besoin

d'interroger les choses dès là qu'il n'y aurait plus de secret pour moi. Mais ma vie se passe dans la nuit : quoi d'étonnant si mon œil est aveuglé devant les nuées lumineuses de la gloire ? Pourtant, je lèverai les yeux de loin, contemplant et saluant cette sainte cité de Jérusalem qui se construit dans le ciel de ces pierres vivantes : les anges et les hommes saints ; cité toujours pleine de louanges et de mélodieuse jubilation, pleine de la louange incessante de Dieu.

» Courage donc, courage, ô mon âme ! Prends les ailes du désir, envole-toi des sens corporels, émigre des choses visibles de ce monde à l'habitacle saint de Dieu, à la Jérusalem nouvelle, affermie dans une paix perpétuelle, couronnée de gloire et d'honneur et parfaite par la réunion de tous les biens. »

VIII

Une variante du manuscrit de M. Arthur Loth.

Une variante du manuscrit de M. Arthur Loth nous a donné l'occasion d'étudier plus profondément l'admirable chapitre II du livre I et de le comparer à un passage du *Soliloque* qui en commente les plus beaux versets.

Disons d'abord qu'il faut se défier grandement des variantes. Le manuscrit qu'on découvre est l'enfant adoptif qu'on préfère aux enfants des autres, et qu'on trouvera toujours le plus beau, fût-il estropié.

Mais pour les étrangers, même les mieux disposés et les plus bienveillants, les erreurs paternelles ne manqueront pas de leur sauter aux yeux. C'est ainsi que le père jésuite Schneemann se vit un jour,

contre sa propre attente, converti à Thomas à Kempis par les raisons de dom Wolfsgrüber en faveur de Gersen et par l'examen le plus bienveillant de ses manuscrits, et depuis il ne cessa d'être l'apôtre zélé de sa nouvelle croyance.

Dès le dix-septième siècle, le dernier en date et le premier peut-être en érudition des grands savants de la Renaissance, sceptique désespérant et non désespéré, rappelant de loin Bayle et de près Rabelais, Gabriel Naudé, qui passa douze ans de sa vie en Italie, sous l'égide de plusieurs cardinaux, était indifférent, croyons-nous, à la question de l'auteur de l'*Imitation*, quand on lui fit voir, probablement pour l'attirer à Gersen, les manuscrits italiens de Cajétan, sur lesquels on demandait son avis ; or dès qu'il les eût impartialement examinés, il se trouva aussitôt gagné à Thomas à Kempis, d'autant qu'ils lui parurent falsifiés. De là cette querelle avec Cajétan qui, petit et mal bâti, fut sans nulles façons traité par le joyeux Français d'*homme rabougri ;* c'était alors de bonne guerre parmi les savants ; pourtant le mot de Naudé fut si mal pris qu'à son retour d'Italie, un procès lui fut intenté par les Bénédictins de France, lequel, avec plainte reconventionnelle de sa part, faillit ne jamais finir.

Le recueil factice de 1406 n'a pas été plus heureux que le *Paulanus*. Sa date conjecturale valait pratiquement les dates fausses de l'autre ; puis il était agrémenté d'un genre de gravure qui fut adopté seulement à la fin du XV[e] siècle, comme l'a fait remarquer le chanoine Delvigne en s'appuyant sur Passavant (1).

Inutile de parler après cela, de l'autre manuscrit

(1) *Dernières recherches*, Bruxelles, Vromant, 1883.

de M. Loth, celui de 1416, vrai document subsidiaire qu'il nous présente comme un pis-aller, en désespoir de cause. Si ce n'était pas visiblement un *recueil factice*, comme l'ont démontré Becker, Delvigne, Cruise, il ne ferait que fortifier les conjectures anciennes et vraisemblables de Spitzen, Schulze, Funk, adoptées et corroborées par Pohl, et datant la naissance de l'*Imitation* de 1416 à 1420.

Naturellement M. Arthur Loth préfère aux leçons les plus communes, qui sont le plus souvent celles de l'autographe de Bruxelles, les variantes de son manuscrit. Nous n'en voulons rapporter ici qu'une seule qui est, d'ailleurs, selon lui et selon nous, la plus importante.

Livre I, c. III, n. 2. Leçon commune :

Ex uno verbo omnia et unum loquntur omnia et hoc est principium quod et loquitur nobis.

« D'un seul Verbe tout est venu, et tout ne prononce qu'un Verbe, et ce Verbe est le principe qui nous parle aussi. »

M. Loth affirmait que cette leçon ne se pourrait traduire sans périphrase, et nous disons, tout au rebours, qu'une périphrase ne la traduirait pas.

Pensée sublime et profonde renfermant ce triple point de vue :

Premièrement : création du monde : tout est issu d'une seule parole qui est la Parole par essence.

Ensuite : monde symbole du Créateur : toutes les créatures ne parlent que de Dieu, dont cette Parole, ce Verbe, est l'image essentielle, et c'est son nom qu'elles prononcent à leur manière.

Enfin : discours intérieur du Verbe à l'homme, au dehors de nous par la Création et la Révélation positive, en nous par ses inspirations.

Pensée rappelant bien le magnifique psaume où « les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains : langue universelle que tous les peuples entendent, voix qui remplit toute la terre. »

A cette triple formule si nette le critique substituerait volontiers la variante de son manuscrit :

Ex uno verbo in unum loquuntur omnia,

qu'il déclare avec raison intraduisible et qu'il cherche pourtant à rendre en français, fût-ce à demi. Ni lui, ni moi, ni personne n'y réussira. Elle n'est intraduisible que parce qu'elle est inintelligible.

— Mais elle est plus en harmonie avec le contexte.

— Il suffira de la mettre en place pour s'en rendre compte :

« Et que doit-il nous soucier des genres et des espèces ?

» Celui à qui parle le Verbe éternel se débarrasse de bien des opinions.

» *D'une seule parole tout parle en un* et elle est le principe qui nous parle aussi. »

Impossible d'aller plus loin et de suivre le fil du discours : il est rompu par cet incompréhensible *Tout parle en un*.

Appliquons le même procédé à la leçon commune :

« Et que doit-il nous soucier des genres et des espèces ?

» Celui à qui parle le Verbe éternel est débarrassé de bien des opinions.

» D'un seul Verbe tout est venu et tout ne prononce

qu'un Verbe et ce Verbe est le Principe qui nous parle aussi.

» Personne sans lui ne saurait entendre ni juger droitement.

» Celui pour qui *tout* n'est qu'*un,* qui à *un* ramène *tout* et voit *tout* en *un* peut avoir la stabilité du cœur et demeurer plein de paix en Dieu. » (1)

Il est clair que dans toute la teneur de ce texte et sans jamais changer, ce qu'on appelle *Verbe* et *Un*, c'est toujours Dieu : Dieu dans son œuvre qui est l'expression de son être, expression parfaite dans le Verbe divin, imparfaite dans les œuvres divines. C'est encore Dieu dans son inspiration. C'est enfin toute la diversité de nos pensées réduite à la seule pensée de Dieu, pensée qui réunit tous les objets intelligibles et naît des considérations les plus diverses, parce que toutes sont ramenées à la dépendance de cette unité créatrice et inspiratrice. Tout cela s'entend et s'harmonise.

C'est à bon droit que l'harmonie entre les humains est appelée *bonne intelligence.* Le désordre se met entre eux dès qu'ils ne s'*entendent* pas, ou plutôt, dès qu'ils *s'entendent mal,* ce qui est bien pis que de ne pas s'entendre du tout. *Mésintelligence*, *malentendu* sont synonymes de *discorde.*

Et les mots, qui sont œuvre humaine, insinuait Horace (à tort ou à raison) et qui sont, du moins, faits à notre image, suivent le sort des hommes. Aussi n'est-il pas indifférent *qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment.*

(1) *Cui omnia unum sunt et omnia ad unum trahit et omnia in uno videt...*

Si cela est vrai des mots, il faut le dire des phrases.

Un seul mot *mal entendu* détruit l'accord de la phrase et une seule phrase *mal entendue* détruit l'accord du discours. Donc, aussi bien dans le discours, qui est la société des mots, que dans la société des humains, pas de *bonne intelligence*, pas d'harmonie.

Et cela est si vrai que l'harmonie parfaite de la pensée, née de l'excellence même de l'intellection qui la saisit, éclate ici dans le texte vrai par le parallélisme exact des formules dans les deux stances principales. Ce mot de stances m'est échappé, je ne l'efface pas.

Celui pour qui tout n'est qu'un, c'est celui pour qui le Verbe est tout, comme étant le modèle de l'univers dont il est le créateur : *D'un seul Verbe tout est venu.*

Voilà le premier terme de chaque verset.

Qui à cet Un ramène tout : c'est celui qui entend le Verbe unique, cette Parole par excellence, proférée par toutes choses, et il lui est ainsi aisé de tout ramener à ce Verbe que tout prononce : *Et tout ne prononce qu'un Verbe.*

Second terme des deux versets.

Et voici le troisième :

Enfin *celui qui voit tout en un*, c'est celui qui voit tous les êtres dans l'Être qui est leur fin parce qu'il est leur principe, c'est-à-dire dans le Verbe, dont les êtres limités ne sont une expression variée que parce qu'il est lui-même l'expression absolue de l'Être illimité. *Celui* donc *qui voit tout en un*, c'est-à-dire en Dieu, Principe créateur et Parole essentielle, sent bien qu'en toutes choses créées, c'est

Dieu qui s'exprime lui-même : *Et ce Verbe est le Principe qui nous parle aussi.*

Le hasard est l'incognito de la Providence, a dit Joseph de Maistre, et c'est par un pur hasard que nous tombons sur un passage de Thomas à Kempis (*Soliloque*, c. VIII, n. 3) qui nous aurait dispensé d'écrire ce commentaire, puisqu'il le fait lui-même :

Tunc incipit anhelare (1) *ac vehementer amare hoc bonum in quo est omne bonum : hoc gaudium in quo est omne gaudium :* HOC UNUM IN QUO OMNIA, *parvum et magnum, summum et imum, non tamen aliquid ipsorum conditorum, sed sine forma conceptuum humanorum, principium et finis omnium bonorum ab eo formatorum.*

« L'âme alors se met à palpiter vers lui, à désirer, à aimer ce bien où est compris tout bien, cette joie où vit toute joie, cet un en qui est tout, grand ou petit, sublime ou infime, sans qu'il soit rien en lui-même des choses créées, mais, sous une forme qui dépasse nos conceptions humaines, le principe et la fin de tous les biens qu'il a formés. »

Et Thomas répète encore au chapitre XII, n. 1 du *Soliloque : Propter unum omnia et ex uno omnia.* « Tout est pour Un et tout est d'Un. »

On croirait lire l'autre Thomas, l'oracle de la théologie. Aurait-il dit autrement ou mieux, et l'humble moine de Windesheim ne mérite-t-il pas aussi que le Seigneur lui dise, dans un de ces dialogues intimes dont l'étroite cellule est si souvent témoin : TU AS BIEN ÉCRIT DE MOI, THOMAS.

(1) C'est ce qu'une mystique raffinée appelle *anhélation ;* reste à savoir si la science y gagne beaucoup.

IX

La prévention aveugle même les yeux.

Du moins, Mgr Puyol ne tombe pas dans la faute de ceux qui ont voulu donner plusieurs auteurs ou seulement plusieurs compilateurs à l'*Imitation*, œuvre harmonieuse au plan lyrique, c'est-à-dire sans aucun plan, résultat naturel et heureux d'une même vie et d'une même sève personnelles courant d'un bout à l'autre des quatre traités que nous savons historiquement avoir été réunis après la mort de l'auteur sous le titre du premier d'entre eux ou plutôt de son premier chapitre (1) : *De Imitatione Christi :* (c'est la véritable *unité organique* qu'Ernest Hello oppose à l'*unité mécanique);* psaume de David ou d'Asaph, chant de prière et d'enseignement à la fois, qui commence où l'on veut et finit de même, parce qu'elle a partout toute sa vie et donne

(1) L'index suivant a été mis en tête de l'autographe de 1441 par une main nouvelle, évidemment avant que les nombreuses éditions du quinzième siècle, dont 32 au nom de Thomas, aient généralisé le titre d'*Imitation*.

In hoc volumine hi libelli continentur
Qui sequitur me non ambulat in tenebris
Regnum Dei intra vos est dicit Dominus
De sacramento. Venite ad me omnes qui laboratis
Audiam quid loquatur in me Dominus Deus
De disciplina claustralium Apprehendite disciplinam
Epistula devota ad quendam regularem Ista sunt præcipue [necessaria.
Renovamini autem spiritu mentis vestrae.
Cognovi Domine quia aequitas judicia tua
Recommandatio humilitatis. Discite a me
De mortificata vita
De bona pacifica vita. Si vis Deo digne
De elevatione mentis. Vacate et videte *cum ceteris*
Brevis admonitio. Ab exterioribus, *etc*,

ainsi toujours à qui la lit le sentiment d'un tout. Comme la plupart des lecteurs, nous avons toujours vu dans l'*Imitation* un livre *ascétique* illuminé de mystique, écrit au pieux hasard de l'inspiration naturelle animée par la grâce surnaturelle. Mgr Puyol l'appelle aussi, dans l'*Auteur de l'I.* un livre *ascétique*, mais dans les commentaires de sa traduction, il y voit surtout la plus savante *mystique*. Sachant, d'ailleurs, que le style, même surélevé par un souffle divin, c'est encore l'homme, il n'a garde d'être aussi fin que Leclerc qui a vu trois styles dans l'*Imitation*, par conséquent trois hommes.

L'œil et l'esprit peuvent avoir la vue perçante et cependant voir double. Ce fut le cas du docte universitaire et aussi celui des éditeurs modernes de l'*Internelle Consolacion* (1). Leclerc voyait triple avec quelque éblouissement, et eux multiple avec beaucoup de brouillard : le premier discernait clairement dans ce petit livre trois auteurs d'époques différentes ; les autres y confondaient, dans l'ombre intense des âges, toute une congrégation. Toutes les maladies de la vue ont leurs variétés.

Moland et d'Héricault n'étaient pourtant point de ces *myopes* qui, selon Joseph de Maistre, *ne doivent pas lire l'histoire,* encore moins, sans doute, l'écrire ; mais ils s'étaient placés à une telle distance de la véritable époque et du véritable pays qu'ils ne pouvaient distinguer Thomas à Kempis entouré de ses témoins ; aussi n'ont-ils eu garde de les contester,

(1) Le ms. d'Amiens donnant l'*Internelle Consolacion* pour une traduction est daté de 1447 (six ans après le premier autographe de Thomas) et non de 1467 comme on l'a dit plus haut par erreur typographique, et celui de Valenciennes, 1462, qui n'a pas cette mention, est probablement copié sur lui, étant parfaitement identique pour tout le reste.

ils les ont totalement ignorés. Ses compétiteurs n'en ayant pas, ils ont conclu *a priori* que lui non plus n'en pouvait avoir. On aime à dire d'un critique d'histoire qu'il a serré de près son sujet, et l'on ne saurait le louer ni mieux, ni même autrement : or eux n'ont serré la question que de loin. La fausse position qu'ils avaient prise la faussait à leurs yeux.

Ils ont oublié ce principe rigoureux qu'on oublie tous les jours : *Quand on n'a pas fait par soi-même tout le nécessaire pour résoudre une question de fait, en envisageant tous les témoignages qui la concernent, on n'a pas le droit de la déclarer insoluble.* On ne peut que parler pour soi et dire : *Je ne sais pas.* Si des auteurs procèdent avec ce sans-façon, comment n'excuserait-on pas les simples lecteurs qui en font autant? Qui d'entre ces derniers, après avoir effleuré seulement du bout des yeux deux ou trois volumes relatifs à une question, et trop souvent, comme celui de Moland et d'Héricault, savants à côté du sujet, a le simple bon sens de dire qu'il ne la connaît pas, au lieu de la prétendre inconnue de tous et même inconnaissable? Et c'est pourtant sur le dire de gens aussi mal informés, répété par de plus ignorants encore, que se formera l'opinion ; telle est la naissance illégitime de cette *reine du monde* (1).

Un admirable et consciencieux érudit, mais assez naïf en logique pour conclure que l'*amour des Français pour l'Imitation est une preuve de l'origine française du livre,* Tamisey de Larroque avait, paraît-il, un œil excellent et l'autre moins bon. Or, voulant faire la comparaison de l'*Imitation* avec les

(1) PASCAL, *Pensées.*

Opuscules, il avait placé sur sa table de travail, l'*Imitation* du bon côté et les *Opuscules* de l'autre ; si bien que, voyant fort clair dans l'*Imitation*, il ne distinguait presque rien dans les *Opuscules*. Cependant, le jour où il se mit à étudier la question du rythme, il intervertit, par distraction peut-être, l'ordre des deux volumes ; il en advint que, seul entre les critiques, bien qu'il reconnût le rythme et la rime dans les *Opuscules*, il n'en vit pas trace dans l'*Imitation,* ce qui lui parut la marque indéniable de deux auteurs différents. Resterait alors à expliquer pourquoi l'on appelait l'I. « musique d'église ».

Du moins, les esprits faux sont aussi rares que les aveugles-nés. Mais il n'y a pas que les aveugles qui choppent : il y a encore, il y a surtout ceux qui ont ou ceux qui *se mettent*, comme parle Pascal, *quelque chose sur les yeux*. Ce *quelque chose*, c'est quelquefois la prévention toute seule, cette taie des meilleurs esprits qui passe jusqu'aux yeux et peut vicier l'examen même matériel d'un manuscrit. Le vieil Héser en raconte un exemple à la fois amusant et humiliant pour la nature humaine.

Il y avait dans le monastère de Rottenbuch un manuscrit de l'*Imitation* qu'on disait du quatorzième siècle, par conséquent fort antérieur à Thomas à Kempis, et l'on ne pouvait s'y tromper, car il portait, mais à la fin seulement, la date de 1402, et Thomas n'était alors que novice. « Ce manuscrit, dit Héser, appartenait aux chanoines réguliers de Rottenbuch, dans la Haute-Bavière. Avec une extrême bienveillance, le prieur dom Michel voulut bien m'envoyer ce manuscrit plein d'une vénérable antiquité pour en faire l'examen ; fut-ce pressentiment qu'il n'aurait

pas médiocrement servi la cause de Thomas à Kempis? Fut-ce impatience d'entendre les railleries des uns et les craintes sans motif des autres? Pour moi, je l'examinai et je vis que, loin de nuire aux intérêts de Thomas, il combattait pour lui au premier rang. Car à la fin du livre IV, on lit ces paroles :

» Viri egregii Thomae Montis sanctae Agnetis in Trajecto regularis canonici libri de *Imitatione numero* 4[or] (1).

» Les livres de l'*Imitation* de l'illustre Thomas, chanoine régulier du Mont-Sainte-Agnès, en Utrecht, au nombre de quatre.

» Des hommes peu instruits ont pu lire 402. Mais ce qui prouve, ajoute Héser, que ma lecture est la bonne, c'est que, de la même main et de la même façon, est écrit :

» *De 4[or] magnam importantibus pacem.*

» De quatre choses qui procurent une grande paix. »

Donc, ou il faut lire comme moi à la fin du manuscrit : « Au nombre de quatre », ou il faut lire ici comme on l'a fait là : « *De mille quatre cent deux choses qui procurent une grande paix.* »

Qu'a pu voir Mgr Puyol dans le manuscrit de Gérardmont qui lui ait fait tant de plaisir qu'il n'a que son nom à la bouche, c'est-à-dire sous la plume?

(1) Singulière abréviation de *quatuor.* — Le 4 a l'ancienne forme, ce qui ne fait rien, mais l'*r* a la forme gothique, ce qui le rapproche un peu plus de l'apparence d'un 2. On supprimait souvent le terme *mille,* comme on le fait parfois encore aujourd'hui, dans le millésime.

Ce manuscrit ne proclame plus sa date, ou plutôt celle de la mort de son copiste que son inscription plaçait vaguement avant 1400.

Dès le temps d'Amort, ce n'était plus déjà qu'une date par ouï-dire, inconciliable avec l'état actuel du manuscrit. En effet, la trace de cette date, devenue illisible, n'est point à un endroit d'où elle ait jamais pu rayonner sur tout le manuscrit, ni sur l'*Imitation*. Elle est à la dernière page. Et l'*Imitation* est suivie du traité *de disciplina claustralium*, que Mgr Puyol lui-même veut bien laisser au *médiocre génie* de Thomas à Kempis, et qui est de la même encre et de la même écriture que l'*Imitation*. Or, ce traité pouvait braver le voisinage du feu : il était incombustible. En effet, on l'aurait antidaté de trois siècles sans pouvoir faire qu'il eût été copié trois siècles avant d'avoir été composé. Et lui-même servait d'écran à l'*Imitation* contre le rayonnement de la date incendiaire.

Comme on ne connaît plus l'inscription du manuscrit que par le témoignage d'Almaert, qui dit l'avoir lue, le champ reste ouvert aux suppositions : soit un traité retiré de la reliure auquel se rapportait la date disparue, soit une date inachevée, soit 1400 pour 1488 (le 8 et le 0 se ressemblaient au XVe siècle plus qu'aujourd'hui), soit simplement une erreur de copiste ; mais rien absolument qui pût servir à Gersen ou seulement contre Thomas à Kempis, rien qui justifie l'estime de Mgr Puyol pour ce témoin muet.

Que si le savant qui énumère ces suppositions se tait sur l'écriture, c'est par ce principe, non d'épigraphie, mais de bon sens, tout à fait utile à rappeler ici, qu'une écriture ne peut être plus

vieille que le texte même qu'elle représente et que son *summum* de puissance est d'être aussi vieille. Cet examen, s'il eût été nécessaire, n'était pas pour embarrasser un homme qui avait étudié à fond plusieurs milliers de manuscrits, et qui pouvait sans orgueil opposer sa science pratique à celle de tous ses contemporains, sans parler des nôtres : polémiste parfait, calme, gai, chevaleresque dans le tournoi, soucieux des arguments d'autrui comme des siens, mais impitoyable de logique et d'esprit : Eusèbe Amort, *puisqu'il faut l'appeler par son nom*, et ce nom n'a rien de funeste, étant celui d'un intrépide et fidèle ami de la vérité.

Il est vrai que ce nom d'Amort a sonné comme le clairon ou comme un cri de guerre dont l'écho n'est pas encore éteint. Sans doute, il avait fait contre le gersénisme le serment d'Annibal, et mourant en pleine bataille, il tombait en appelant les vengeurs qui devaient naître après lui de sa dépouille féconde :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! (1)

Ils ont répondu à son appel, ils sont venus, ils ont continué le combat, et voici enfin la victoire, il ne reste plus qu'à la proclamer pour qu'on n'en doute nulle part, et nous arrivons nous-même trop tard sur le théâtre de la guerre, n'ayant plus, comme *l'heureux Pompée* après Lucullus, qu'à recueillir une victoire que d'autres ont remportée.

Reste à savoir si la bataille a été fatale à la vie imaginaire d'un être qui ne peut mourir, par la raison qu'il n'est jamais né : *Qui nunquam in rerum natura exstitit.*

(1) Virg. Æn.
Que de mes ossements germe et naisse un vengeur !

De pareils défunts ne demandent point un Bossuet pour *verser sur leur tombeau des larmes avec des prières*. C'est déjà trop qu'un cardinal italien, présidant à Verceil l'inauguration de la statue réelle consacrée à un être fictif, se soit hasardé à faire, devant un public enthousiaste de Gersen, le panégyrique d'un saint si peu canonisé et même si peu canonisable, pour lequel toutes les instances de Grégory n'avaient rien pu obtenir de Rome.

Le chanoine Delvigne, de Bruxelles, en dit franchement sa pensée devant le public européen : « Ce savant écrivain, dit Cruise, avec une dignité, une modération et une perspicacité dignes de lui, expose d'une manière respectueuse, quoique mordante, l'imprudence d'une telle déclaration venant d'un dignitaire si haut placé et faite dans un endroit aussi vénérable que la chaire d'un cathédrale. »

Le P. Becker avait aussi remarqué, à cette occasion, qu'une statue ne prouve rien : « L'Italie, disait-il, est pleine de statues de Minerve, ce n'est cependant pas une preuve que Minerve ait jamais existé. »

Telle vie, telle mort. Montesquieu nous parle de l'ambassadeur à qui l'on donne ses passeports et dit qu'*on le prive* par là *de son être représentatif*. De même on peut priver Gersen *de son être fictif;* mais ce n'est point si facile que pour l'ambassadeur : car il peut toujours se réfugier, sous cette forme invisible, en mille cerveaux qui lui resteront fidèles en dépit de toute logique et de toute raison.

Il y a de ces choses des exemples dans toutes les sciences historiques.

Voici un fait reconnu aujourd'hui de tous les archéologues. Schliemann, aidé de l'ingénieur

Dœrpfeld, a mis à découvert les différentes Troies superposées et reconnu dans la seconde une ville déjà quelque peu importante où tout ce qui n'était pas pierre ou brique a été consumé, laissant partout des traces évidentes de l'incendie. Tout ce qui désigne ailleurs, et particulièrement à Mycènes, l'architecture primitive, s'y rencontre, et les preuves de l'habitation humaine ne manquent pas, par exemple, les coquillages, les os d'animaux domestiques et les vases de deux mètres de hauteur à conserver les grains, quelques-uns non encore vides, enfin des bijoux d'or d'une élégance barbare, comme les deux diadèmes serrés dans une urne d'argent. Or un amateur, M. Bœtticher, n'a voulu voir là qu'une nécropole remplie d'urnes cinéraires et, dans les rues, que des passages entre les tombeaux. M. Schliemann lui proposa un examen où devaient participer tous les hommes compétents de l'Europe et lui se chargeait des frais. Le rendez-vous fut accepté. Beaucoup y vinrent dès 1889; à une seconde réunion, en 1890, toutes les grandes sociétés savantes furent dignement représentées. Après les Niemann, les Von Steffen, on entendit MM. Babin, Humann, Hamdi-Bey, Frank-Calvert, Von Duhn, Virchow, et tous, après l'enquête la plus minutieuse, partagèrent l'opinion de Schliemann et de Dœrpfeld. Or en écartant même l'identité de la ville avec Troie, justifiée par toute la géographie de l'*Iliade,* on n'eût pu nier du moins une cité de vivants, d'autant que nulles ruines assez importantes dans le voisinage n'annonçaient la ville qui aurait eu pour annexe cette nécropole. Eh bien, M. Bœtticher se retrancha dans sa première opinion. Évidemment il y était embourbé.

Et puisque nous parlons de l'*Iliade*, qu'on nous permette ici, dans l'intérêt de deux vérités, un nouveau rapprochement entre le poète célèbre qui fut un homme très réel, qu'on appelle bien ou mal Homère, et l'auteur beaucoup moins célèbre, mais beaucoup mieux connu, qui s'appelle Thomas à Kempis.

En parlant plus haut de l'unité de l'*Iliade*, nous n'avons point voulu dire que rien n'a été ajouté au poème primitif, soit par l'auteur même, soit par plusieurs *homérides*. La partie principale, au contraire, se distingue avec éclat de la plupart des additions, et sur ce point nous sommes bien près de nous entendre avec la critique moderne, hors en quelques détails trop difficiles à déterminer, tant pour elle que pour nous. Quant à l'*Odyssée* qui, de l'aveu de cette critique, est exactement et partout de la même langue que l'*Iliade*, et d'un génie égal dans les meilleurs endroits, et ne peut être, à son avis, que d'un temps peu postérieur, nous n'admettons pas qu'on s'appuie sur l'adaptation du style à un sujet nouveau et encore moins sur deux ou trois mots dont la terminaison seule est changée (comme seraient en français *retard* et *retardement*), et sur treize noms abstraits de plus dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, pris d'ailleurs indifféremment dans toutes leurs parties, pour conclure et pour exiger, de l'*Iliade* à l'*Odyssée*, le changement de l'auteur principal. De ses premières œuvres à l'Oraison funèbre de Condé, les modifications du vocabulaire de Bossuet sont plus considérables : les variations de sa langue et de son langage ne résisteraient pas à une telle analyse et feraient naître de lui au moins trois ou quatre *bossuétides* prêts à dévorer leur père.

Et c'est ainsi que l'école gerséniste moderne, après une analyse incomparablement moins savante, prétend faire du nom de Thomas à Kempis une *raison sociale* exprimant toute une collection d'auteurs.

X

Thomas à Kempis disqualifié pour la haute littérature et la haute spiritualité.

Revenons à Mgr Puyol et à ses arguments.

S'il ne veut qu'un auteur, il le veut bon, et Thomas à Kempis ne répond point à ses visées. Il trouve que ni le *Jardin des Roses*, ni la *Vallée des Lys* n'ont le coup d'aile de l'*Imitation*. Passe encore pour les *Trois Tabernacles !* mais ils sont trop beaux pour être de lui.

Qu'on les donne donc à Gersen, puisqu'il a déjà l'*Imitation ;* qu'on y ajoute les *Oraisons et Méditations* et toutes les autres œuvres qui pourront paraître dignes de lui. Par ce moyen, Gersen, qui n'était encore qu'un dédoublement de Gerson, deviendra le pseudonyme ordinaire de Thomas à Kempis.

Corneille, conclut Mgr Puyol, est partout Corneille.

— Certes, il y a pourtant plus près du *Jardin des Roses* à l'*Imitation* que d'*Attila* aux *Horaces*.

Et voici encore deux images sœurs. Thomas, qui compare, dans l'*Imitation*, les larmes saintes de la contrition et de la piété tendre aux pleurs dont

Magdeleine arrosa les pieds du Sauveur, dit avec la même onction dans le *Jardin des Roses*, au chapitre où il développe la parole de Jésus (Matth. XXI) : *tout ce que vous avez fait à un de vos frères, c'est à moi que vous l'avez fait :*

Celui qui pleure les fautes de son frère et demande sa grâce lave les pieds de Jésus et les essuie.

Et encore :

Qui écoute les peines d'autrui, s'en afflige de cœur et en gémit, touche d'une douce onction les sacrées blessures de Jésus.

Qui cache la honte d'autrui et le scandale du prochain couvre de ses propres vêtements les membres nus de Jésus.

C'est dans le même chapitre qu'il dit avec tant de grâce et d'esprit, oui, d'esprit :

Celui qui empêche de dire des paroles oiseuses chasse les mouches de la table de Jésus.

Quel homme doublement *spirituel* que ce Thomas ! car il est plein de ces traits charmants après lesquels on ne court pas, que les coureurs d'esprit dédaignent, parce qu'ils sont placés trop haut et qu'*ils sont trop verts.*

C'est surtout, sans doute, « le Jardin des Roses, » *Hortulus rosarum*, avec « la Vallée des Lys, » *Vallis liliorum*, les deux moins inconnus de ses ouvrages, (car on en connaît généralement les titres), qui ont mérité à Thomas à Kempis les dédains des beaux esprits, sans lui valoir toujours, M. Loth en est la preuve, la faveur des esprits les plus sérieux. Le Moyen Age et la Renaissance, ces deux grands ennemis que l'on voit au quinzième siècle tantôt lutter et tantôt s'embrasser comme deux enfants, et qui ont grandi ensemble jusqu'à nos jours plus

mûrs où ils se sont réconciliés pour recommencer à se combattre encore avec plus de force profonde et moins de violence, avaient alors également l'amour des titres singuliers et fleuris qui donnent à rire à bon marché, quand on veut rire absolument : mais c'est, comme dit Montaigne, *se chatouiller pour se faire rire.*

Pour nous, les *Trois Tabernacles,* ne sont supérieurs ni au *Jardin des Roses*, ni à la *Vallée des Lys.* Ils n'ont de plus qu'un rudiment de méthode, bien élémentaire.

C'est dans la *Vallée des Lys,* et non dans Bossuet, qu'on trouve cette belle page :

On lit dans l'histoire, au sujet des patriarches qui ont vécu fort longtemps : *Qui fut, qui fut, qui fut,* et ainsi de suite pour tous ceux qui viennent après, et la conclusion pour chacun d'eux est : *Et il mourut.* Car nous mourons tous et nous nous écoulons comme les eaux sur la terre dont nous sommes faits. Qu'est tout le temps de notre vie qu'un court instant qui passe à présent même, un vent qui vole, et l'aurore qui cède au matin et l'hôte qui ne revient pas ? Comme l'éclair passe en un clin d'œil, ainsi périssent tous les royaumes et toutes les époques du monde. Compte les jours, les heures, les mois et les années de ta vie et dis où ils sont désormais. Ils ont passé comme l'ombre que fait le soleil, ils ont péri comme la toile que tisse l'araignée : les vents ont soufflé et son œuvre a disparu. Rien donc de stable ni de durable sur la terre dont a été fait Adam ainsi que ses enfants.

Quant aux *Sermons*, nous ne faisons que commencer à les lire. Le premier Sermon aux novices est simple et touchant. Le second s'élève sensiblement. Le voici d'un bout à l'autre puisqu'aussi bien on reproche aux kempistes de ne citer que des fragments de leur auteur :

Frater qui adjuvatur à fratre civitas firma.
« Le frère aidé par le frère est comme une ville forte. »

Mes bien-aimés frères, remarquez ces paroles si sages et si profitables de Salomon et conservez toujours vos lieux réguliers dans une bonne harmonie. Supportez-vous les uns les autres avec humilité et mansuétude et portez mutuellement vos fardeaux pour éviter beaucoup de périls et mériter de Dieu pour votre âme les plus grandes récompenses. Car l'assemblée des bons est comme une forteresse en face de l'ennemi. Car on vit avec plus de sécurité là où l'on est aidé de plusieurs, et si parfois l'un vous afflige, un autre vous console. Celui qui a bonne volonté et cherche Dieu profite davantage et se tient plus ferme avec ceux qui cherchent Dieu. Là on est plus éprouvé, plus exercé dans la vertu. Là on est fréquemment repris de sa négligence. Là on (1) est entraîné vers le plus parfait par la parole et par l'exemple. Là on est forcé de considérer son imperfection et d'en gémir. Là on est excité par la ferveur de l'un, instruit par l'humilité de l'autre, entraîné par l'obéissance, édifié par la patience de ses frères. Là on est honteux d'être plus bas, confus d'être plus lent. Là on a qui craindre, on a qui aimer, et de tous on tire un profit. Là dans la correction faite à un autre on trouve son admonition. Là le péril des autres devient notre propre miroir. Là l'un est la garde de l'autre ou son épreuve de patience. Là on porte et l'on est porté. Là ce qu'on entend et voit est une instruction. Là la règle et la formation sainte conservent dans le bien. Là la confession et la discipline corrigent les écarts. Là les bons sont encouragés à devenir meilleurs. Là les négligents sont repris pour qu'ils recouvrent la ferveur. Là on ne laisse personne croupir ni agir à son caprice. Là on est forcé de servir l'esprit et de résister aux désirs de la chair. Là les emplois sont divers et les services de la charité mutuelle abondent. Là chaque chose

(1) *Homo*, « on » comme en allemand *man*. Tournure employée dans l'*Imitation* : *Hodie homo est et cras non comparet* ; « on est aujourd'hui, demain l'on a disparu ». *Et cum ablatus fuerit ab oculis, etiam cito transit a mente*. « Et lorsqu'on a été soustrait à la vue, on passe aussi bien vite de l'esprit. » Encore une des variantes qui ont charmé M. Arthur Loth dans son ms. de 1406 : *Hodie homo ES et cras non COMPARET*. « Aujourd'hui tu es un homme et demain il a disparu. » Inutile d'aller plus loin : cette phrase discordante se juge elle-même, et le reste de la variante, et le manuscrit, et le copiste, non le commentateur qui a ses autres ouvrages.

a son temps et chacun se met à son œuvre par obéissance.

Là personne n'a le droit d'être oisif, mais on enjoint à chacun la mesure de son travail. Là le faible est soutenu par le plus fort ; là celui qui est en santé, visitant le malade, se réjouit de servir le Christ. Si l'un manque, l'autre le remplace ; là les membres sains s'inquiètent pour les membres souffrants. L'actif travaille pour celui qui repose ; celui qui vaque à Dieu prie pour le travailleur. Un seul fait la lecture et tous sont édifiés. Se partageant par semaine, ils se soulagent les uns les autres pour s'éviter la fatigue. Là chacun en a beaucoup qui prient pour lui et le protègent (1) à la dernière heure contre le démon. Là il trouve autant d'aides qu'il a de compagnons qui l'assistent dans ses besoins. Là il s'endort heureusement dans le Seigneur, et par de nombreuses intercessions il est plutôt délivré du purgatoire. Après sa mort il laisse pour héritiers des serviteurs de Dieu qui penseront du moins quelquefois à lui (2) et dont le zèle pieux sera sa joie dans le ciel. Là son labeur et sa bonne vie ne seront pas mis en oubli, mais serviront pour l'exemple de plusieurs. Là les successeurs sont tenus de prier pour leurs prédécesseurs et de remercier Dieu pour les dons de leurs bienfaiteurs. Là tout ce qu'on fait de bon profite par une heureuse participation à tous ceux qui y reposent. Là ceux qui demeurent prient pour le décédé et ceux qui sont au ciel prient pour les pèlerins de ce monde afin qu'ils persévèrent dans le bien. Là le bien particulier devient commun, le temporel passe en éternel, et ceux qui vivent ensemble dans le temps se réjouiront ensemble éternellement.

C'est donc un grand et doux bien que la cohabitation de plusieurs dévots dans une même maison. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans la Sainte Congrégation, quand il serait imparfait, par les prières de tous et par les mérites des

(1) *Se protegentes :* « le protégeant ». Ce solécisme énorme abonde dans l'*Imitation* comme dans tous les *Opuscules*. Exemple : *Imputa sibi*, « impute-lui ». Il abonde aussi dans les *Oraisons* : ex. : *Exhibe sibi coenaculum*, « montre-lui un cénacle ». *Vehementer sibi condoluisti*. « Tu lui as vivement compati ». Il est vrai que Thomas avait pris modèle sur les *psaumes ;* ex. : *escam dedit timentibus se*. « Il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. »

(2) *Imit. :* « Qui se souviendra de toi après ta mort ? »

parfaits, parviendra, grâce à Dieu, à la bienheureuse fin. Mais celui qui abandonne la Sainte Congrégation, sortant du port de la stabilité et du salut, s'expose aux tempêtes marines. Car celui qui se sépare de la Congrégation, on ne sait en quel autre lieu il pourra persévérer dans le bien. Sa fin démontrera bientôt si c'est pour obéir à Dieu ou à sa passion qu'il est sorti. Demeure donc dans la Sainte Congrégation, et le Seigneur demeurera avec toi. Car il a dit : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Et à ses disciples : « Vous êtes ceux qui sont demeurés avec moi dans mes épreuves ». Si tu es bon, demeure et édifie les autres ; si tu es faible, demeure pour que les autres t'édifient. Mais où que tu ailles, sache que le diable te traversera toujours et que ta passion te suivra, fusses-tu seul et enfermé. Souvent quelques paroles légères et quelque recherche dans la tenue extérieure suffisent à montrer l'état de l'esprit et ce qu'on porte au dedans.

Voilà ce sermon tout entier hors les exemples qui l'accompagnent. Notre lecture en est là. Mais si tous les sermons qui suivent ne sont pas à cette hauteur, ils en ont bien le droit.

Mais dites si ce sermon ne ressemble pas par le fond même à un chapitre de l'*Imitation*. Pas plus de méthode, d'ailleurs, et le discours finit par une observation pleine de finesse qui arrive sans transition et sans autre rapport avec le reste que le courant naturel de la pensée. Il nous semble donc que c'est ici moins que nulle part le cas

De montrer un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace

dont son naïf amphitryon ne pouvait aiguiser par la rustique variété des mets la dent superbe et dégoûtée :

Cupiens varia fastidia coena,
Vincere tangentis male singula dente superbo (1)

(1) Horat. *Sermones.*

Mais comment peut-on à la fois goûter l'*Imitation* et dédaigner les *Opuscules?* En voici la raison.

D'après Thomas à Kempis, dans l'*Imitation* (1), et encore ailleurs, le *savant* est celui qui perçoit la *saveur* des choses : *sapor, sapere, sapiens*, « saveur, savoir, savant », ou sage, c'est tout un.

Avoir la science d'un ouvrage, c'est donc en goûter la saveur ; or l'*Imitation* et les *Opuscules* ont souvent même saveur ; mais celle de l'*Imitation* est tellement connue qu'on peut la savoir, non seulement par soi-même, mais encore par autrui ; il n'en est pas ainsi de celle des *Opuscules*, il faut la sentir et la savourer par soi-même ou pas du tout. Et cela fait qu'ils ont peu d'amateurs.

Notez que l'*Imitation* est bien, comme on l'a vérifié, une compilation, quelque peu ébauchée par les maîtres de Groenendal et de Windesheim, mais véritablement écrite par Thomas, avec sa plume ordinaire, bien reconnaissable.

Si c'est lui et ses maîtres qui s'inspirent dans leurs écrits, comme on nous l'assure, du livre déjà connu, et non le livre nouveau qui naît de leur pieux savoir et du talent de leur principal écrivain, comment sont-ils seuls à posséder ce trésor ? Comment les écrivains de tout le reste de l'Europe ne s'inspiraient-ils pas comme eux et en même temps du même livre ? ou plutôt comment ne l'avaient-ils pas déjà fait ?

Mais cette compilation hors ligne, c'est un puis-

(1) L. III, c. XXXIV.

sant écrivain, c'est un véritable génie qui l'a fondue en un seul tout, et fait de plusieurs métaux précieux son airain de Corinthe. Pour composer, comme dit La Fontaine,

Son miel de toutes choses,

il faut être abeille.

La poétique abeille de Virgile, l'insecte à la grande âme,

Ingentesque animos angusto in pectore versant (1).

et la symbolique *avette* de saint François de Sales, que font-elles donc que *compiler* leur miel ?

Mais le vrai génie de notre *avette* mystique c'est sa piété qui, comme une brise divine, l'élève, déjà chargée de son terrestre butin, jusqu'aux fleurs mêmes du ciel, au-dessus de sa sphère ordinaire, mais sur ses propres ailes.

Mgr Puyol dit que c'est impossible. L'histoire lui répond que c'est certain. Qui des deux aura enfin raison, du fait ou de la théorie ? Le plus fort, le fait. C'est encore La Fontaine qui nous l'apprend :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

XI

La métrique de l'Imitation et celle des Opuscules.

Mais il ne sera pas dit que ce théoricien n'ait pas raffiné sur tout, même sur les finesses. Le savant allemand Carl Hirsche a découvert, en 1872, la métrique de l'*Imitation* et des autres écrits de

(1) Et dans leur petit cœur une grande âme habite.

Thomas. Il n'y a vu, d'ailleurs, nulle différence. Naturellement tout le monde s'en aperçut après lui. Cependant on n'avait pas compris, jusque-là, ce chroniqueur qui raconte que Thomas composa l'*Imitation* en mètres, *metrice*.

Ces *mètres* n'étaient pas des vers, mais un compromis entre le vers et la prose ; une mesure large avec des rimes ou des assonnances parfois interrompues.

Ajoutons que l'*Imitation* et la plupart des opuscules sont, comme beaucoup d'ouvrages plus anciens, remplis de fragments et surtout de chutes de vers latins, et de vers quelquefois entiers, et cela ne contribue pas peu à la mesure.

Il y en a qui sont pris tout uniment dans les poètes profanes. Ainsi les premiers chrétiens ont fait leurs églises avec les colonnes des temples renversés.

IMITATION, chapitre VIII du livre II :

Quem tunc quaeres amicum.
Alicujus occuperis amore.
Prae omnibus invenitur amicis.
Ad flagella relictum.

PASSIM :

Morientem te oportet ducere vitam.
Non sit tibi curae de magni nominis umbra (1).
Qui proprio pondere semper ad ima feror.

Deux mots intervertis empêchent le vers : saint Bernard avait moins de scrupule, et Thomas aussi dans le *Jardin des Roses* et la *Vallée des Lys*.

(1) *Stat magni nominis umbra.*
LUCAIN.

MÉDITATIONS.

Caritatem viventi exhibuistis amico.
Flammis exurenda relinquis.
Sub grandi lapide firmissime clausus.
Cecidit flos juventutis tuae in discrimine mortis
Vitam praestat et escam.
Inter fauces immobilis haeret.
Letifero pallore velatur.
Cupienti dilecto loqui occurrit laetior ipse.

Or, Mgr Puyol affirme en toute assurance que les lois du rythme et de l'assonnance, finement observées dans l'*Imitation,* sont grossièrement travesties dans les autres écrits. Il ne nous dit pas en quoi et garde pour lui sa technique qu'il eut été bien à propos de mettre dehors en pareil cas. Aujourd'hui donc, s'il est un savant qui ait partagé ce secret avec Mgr Puyol ou qui l'ait hérité de lui, nous l'adjurons au nom de la science de ne le point retenir et céler plus longtemps.

En attendant, voici qui va prouver que si Carl Hirsche n'avait pas dans Mgr Puyol un perfecteur insoupçonné, il avait du moins dans Eusèbe Amort un précurseur évident. Voici ce qu'il dit à la fin du *Scutum kempense* (Bouclier d'A Kempis), édition de Cologne, 1759 :

« J'ai réduit les nombres du discours à certains mètres, dont je distingue les longues et les brèves, non selon la rigueur de la prosodie, mais au jugé de l'oreille, je distingue l'espèce de mètre d'après les syllabes initiales et finales des propositions, et je vois à quelle distance de la syllabe initiale ou finale le dactyle tombe ; je vois enfin quel genre de mètre prédomine et revient le plus fréquemment dans l'auteur; et tout considéré, j'ai trouvé dans tous

les livres de l'*Imitation* un parfait accord avec les *Opuscules* de Thomas à Kempis. »

Qu'a trouvé de plus Carl Hirsche ? Encore croyons-nous qu'Amort n'a peut-être pas connu la *Chronique* d'Adrien de But. Mais voilà une autorité qui vaut bien celle de Mgr Puyol, pour ne rien dire de plus.

Tout au rebours de Mgr Puyol et par un aveuglement contraire, Tamisey de Larroque voit clairement les mètres des *Opuscules* et ne se doute pas de ceux de l'*Imitation*. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait d'éliminer Thomas à Kempis : *Delenda Carthago :* qu'importe que la ville soit détruite par l'eau ou par le feu ? Pour Mgr Puyol, celui qui a fait les mètres grossiers des *Opuscules* n'a pu faire les mètres parfaits de l'*Imitation*. Pour Tamisey de Larroque, celui qui a fait les mètres soignés des *Opuscules* n'a pu écrire la prose sévère et sans mètre de l'*Imitation*. D'une manière ou de l'autre, le but est atteint : Thomas est éliminé. *Tous chemins vont à Rome*.

XII

Thomas est-il vraiment incapable et indigne ?

L'indignité et l'incapacité d'A Kempis, c'est pourtant le fort de la thèse qui anime la fin du gros volume et que la passion qui va toujours croissant porte jusqu'à l'éloquence quand il s'agit de montrer l'*inéloquence* (1) de Thomas. Sans égard à l'histoire

(1) Expression peut-être *inélégante* de Mgr Blampignon, *Annales de Philosophie chrétienne*, 1899.

de Windesheim, si curieusement et si consciencieusement étudiée durant des vies entières par les Cruise, les Becker, les Pohl, et d'autres encore; sans vouloir convenir de l'influence qu'exercèrent principalement sur Thomas des maîtres tels que Gérard Groot et Radewyn; sans tenir compte de ce qu'il dut sans doute aux écrits souvent relus de Ruysbroek que le savant prélat cite souvent lui-même au bas des pages de sa traduction, comme s'il lui reconnaissait quelques relations avec les doctrines du livre; sans se rappeler que tous les écrits de Thomas sont pleins de passages de l'Écriture, qu'il les unifie avec son propre style comme dans l'*Imitation*, qu'il n'a pu copier sa grande Bible impunément, qu'il a, comme ses maîtres immédiats, Jean Vos van Huesden et Jean à Kempis, fait de larges extraits de saint Bernard, si rempli des Pères de l'Église dont il est lui-même le dernier; sans comprendre qu'il devait avoir tout cela, en partie sous les yeux, en plus grande partie peut-être dans la mémoire, en traçant les mètres de l'*Imitation*, propres à en mieux introduire et graver dans l'esprit les hautes et profondes sentences; qu'il a trouvé nécessairement dans tout cet acquis le fond matériel du livre qui lui doit sa forme; sans admettre qu'il a pu faire de bonnes études à Deventer pendant sept ans et non cinq ans; qu'il a pu travailler encore au Mont-Sainte-Agnès depuis l'âge de vingt ans, jusqu'à l'extrême vieillesse; sans vouloir lire seulement le court article que la *Chronique* de son monastère (p. 132) lui consacre à son décès, et où il est dit qu'*éprouvé lui-même par les peines intérieures, il excellait à les consoler;* sans tenir compte de la tradition recueillie par le dernier prieur du Mont

Sainte-Agnès, Franciscus Tolensis (François de Toul), qui nous montre Thomas, lorsqu'on parle de choses profanes, « muet et sans langue », *mutus et elinguis,* mais dès qu'on le met à même de parler de Dieu, « jaillissant comme une source et se répandant comme un fleuve en flots d'éloquence », récits bien antérieurs à la guerre de l'*Imitation,* que nul ne pouvait prévoir ; sans égard, surtout aux témoins irrécusables que nous avons cités et à la foule des traducteurs et des éditeurs du XVe siècle affirmant dans leurs préfaces la qualité d'auteur de Thomas à Kempis ; il ne veut voir dans le principal écrivain de l'école de Windesheim, écrivain déjà célèbre, et dont, honneur bien rare à cette époque, on faisait faire le portrait, qu'un *bonhomme* de plus dans cette communauté de rustres, sans distinction comme sans naissance, et qui n'étaient que six en tout pour faire leur gros ouvrage. Sans doute, il se retient de lui crier avec la comtesse des *Plaideurs :*

Bonhomme, allez garder vos foins !

C'est vrai qu'ils étaient six en commençant, à Windesheim, en 1386, quatorze ans avant l'arrivée de Thomas ; mais trois d'entre eux étaient des plus riches citoyens de Zwolle et de Kempen. Combien étaient-ils à Sainte-Agnès ? Ce qui est certain, c'est qu'ils allèrent toujours croissant, si Thomas à Kempis n'a pas prononcé ses sermons aux novices devant des escabeaux vides.

Le très érudit prélat trouve, d'ailleurs, ridicule de supposer que Thomas à Kempis ait jamais pu avoir le moindre rapport avec les grands ! *cum magnatibus* ou, si l'on veut, *cum magnatis ;* comme s'il n'y avait pas au moins quelques hobereaux dans la Basse-

Allemagne, et comme si le moindre noblillon ne devait pas être un grand pour ces pauvres moines !

Mgr Puyol retire donc arbitrairement à Thomas son talent, son savoir, ses occupations intellectuelles, et il en fait, quoi ? Un homme de peine, un frère lai du sacerdoce, à qui l'on a dû faire grâce de la théologie qu'il n'avait eu ni le temps ni les moyens d'étudier ; un pieux marmiton comme ce *Johannes Cacabus*, Jean Pot-au-feu (1), dont il a écrit la sainte et simple vie ; un manœuvre en froc, abruti par un travail matériel *incompatible avec la haute spiritualité* (2). Est-ce qu'une telle doctrine se trouve aussi dans l'*Imitation ?*

Or celui qui ferme si cruellement la basse-cour, la bergerie, la buanderie, la cuisine de Windesheim à la *haute spiritualité* ne s'aperçoit-il pas que de proche en proche il lui ferme aussi les cloîtres, les cellules et jusqu'à l'église ? Celui qui déclare que la haute spiritualité est plus accessible aux religieux sortis des châteaux, même des châteaux aériens, qu'aux moines en chair et en os sortis des étables ou des ateliers, que pense-t-il donc au fond, de l'atelier de Nazareth et de l'étable de Bethléem ? Sans doute, l'auguste Vierge et son virginal époux étaient de fort bonne famille, mais si pauvres et si

(1) En allemand *Kettel.* Jeune marchand déjà riche qui, songeant d'abord à étudier pour devenir prêtre, trouva plus humble et meilleur de se faire cuisinier de Florent Radewyn, dont Thomas était alors l'élève, et qui avait renoncé lui-même dès sa jeunesse à la plus haute situation et au plus bel avenir pour être vicaire d'une paroisse et fondateur des *Frères de la vie commune*, qu'il rattacha aux chanoines réguliers de Groenendal, avant de fonder Windesheim, dont le Mont Saint-Agnès fut le premier essaimage.

(2) Voyez toute la fin du volume de Mgr Puyol, l'*Auteur de l'I. C.*, consacrée à Thomas à Kempis.

adonnés aux travaux des mains ! Quelle *haute spiritualité* pouvait s'arranger d'une vie aussi terre à terre ? Cependant l'oraison qui s'élevait de ces humbles demeures vers le ciel, comme l'encens des plus belles âmes de l'univers, n'était-elle pas plus *haute* mille fois que ne le pourrait rêver un théoricien du mysticisme parmi ses livres et dans son propice loisir ? Et que pense-t-il aussi de ce mendiant qui, par la *hauteur de sa spiritualité*, stupéfia d'admiration le saint prédicateur Tauler, un des premiers d'entre ces *dévots* dont il est tant parlé dans l'*Imitation* et dans les *Opuscules* d'A-Kempis ? Le mendiant et Tauler étaient humbles et profonds tous les deux, et le mendiant était peut-être l'un et l'autre encore plus que Tauler.

Être humble, c'est là le premier des secrets pour obtenir les lumières et les flammes d'en haut. L'humilité et la sagesse se donnent la main et marchent ensemble comme deux sœurs dans tous les sentiers de la vie ; mais les sentiers obscurs qu'elles choisissent quand le choix leur est permis sont ceux qui conduisent le plus sûrement au ciel et ceux où on le trouve le plus souvent sur la terre. C'est dans la basse-cour, il nous en fait la confidence, que Thomas entendait le coq lui reprocher ses fautes.

Les effusions de l'Esprit Saint glissent sur les âmes hautaines comme les pluies sur les rochers et ne séjournent que dans les âmes humbles et profondes, ces vallées du monde moral ; c'est encore là une image de l'*Imitation :* « dans la vallée de mon néant. » *In valle nihileitatis meae.*

Pour être humble il faut être profond, et pour être profond il faut être humble : *cercle* non pas *vicieux*,

mais *vertueux,* cercle si bien fermé que Dieu seul sait où il a commencé, lui qui seul en a pu poser le point initial.

Quand sa grâce vient remplir les âmes vides d'elles-mêmes, elle les prend ou elle les rend intelligentes : c'est Lacordaire ou c'est le curé d'Ars, et je les vois tous deux, dans cette chaire de village qu'ils occupent tour à tour durant quelques minutes, lutter ensemble d'humilité et de profondeur, la palme restant encore à l'humble curé, puisqu'après l'avoir entendu parler du Saint Esprit, Lacordaire qui avait toujours redouté d'ouvrir la bouche sur ce grand sujet se sentit enrichi de doctrine par ce pauvre du bon Dieu pour tout le reste de sa vie.

Le cœur humble, c'est aussi le cœur pur qui, selon l'humble Thomas « pénètre le ciel et l'enfer » *Cor mundum penetrat coelum et infernum.*

Thomas à Kempis était plus près de Lacordaire que du curé d'Ars. Dieu avait commencé par lui faire présent d'une belle intelligence, et comme la volonté du pieux et studieux cénobite s'était tournée vers lui en disant : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute,* il lui répondait par toutes les rosées dont il nourrit et fertilise le champ des saintes âmes.

XIII

La Théorie de Mgr Puyol enfin jugée. Grands et petits esprits.

Mais nous parlons presque mysticisme et l'on nous parle littérature. Revenons donc à la théorie

de Mgr Puyol. Car voilà bien, comme le dit Cruise, *un théoricien.*

Que les ouvrages authentiques d'un auteur soient les uns faibles et les autres forts ou que le même ouvrage ait des parties élevées et d'autres terre à terre, ne sont-ce pas là deux faits assez semblables et n'est-ce pas précisément, dans les deux cas, ce *génie* attribué à Corneille par Molière, *lui faisant ses beaux vers et le laissant faire les autres ?* Chez Corneille, c'est le génie humain. Chez Thomas à Kempis, en supposant le fait sans l'admettre, ce serait le génie divin, comme chez ce bon Père d'Argentan qui, dans les *Grandeurs de Dieu, de Jésus-Christ et de Marie*, a beaucoup de pages sublimes et beaucoup d'autres, si plates, que si ce n'était pas dans le même livre, on ne pourrait pas les attribuer au même auteur.

Hélas ! et que vient-on nous parler après cela de grands et de petits esprits ? Qu'y a-t-il de plus élastique et quel homme a la mesure de l'esprit d'un autre ou du sien ? L'homme a la mesure du soleil, il n'a pas celle de l'esprit, et de tout ce qu'il connaît, l'intelligence humaine est peut-être ce qu'il connaît le moins. Nous *entendons* l'esprit d'un autre homme ou le nôtre, mais nous ne le *comprenons* pas : son ensemble nous est inaccessible. Il se révèle idée par idée, et il est tour à tour clair ou obscur, juste ou faux, profond ou léger. Le même génie produit tour à tour des chefs-d'œuvre ou des œuvres manquées sans que ni lui ni personne sache le pourquoi ni le comment, sans qu'on puisse préjuger l'avenir ou juger la valeur intime, une et absolue de l'auteur, soit d'après le chef-d'œuvre, soit d'après l'œuvre manquée.

Tout ce qu'on peut affirmer de la grandeur ou de la petitesse d'un esprit, c'est simplement une ***habitude***, c'est-à-dire une disposition ordinaire à tel ou tel acte, provenant d'actes semblables souvent répétés. L'esprit, comme le caractère, a aussi ses habitudes. La mesure d'un homme ne saurait arriver à plus de précision que cela.

Beaucoup de génies ont eu leur enfance prolongée, comme Racine dans la *Muse de la Seine*, ou leur précoce vieillesse, comme Corneille dans *Pertharite*. D'autres, comme Victor Hugo, ont mêlé dans presque toutes leurs saisons les fruits du génie et ceux de la démence.

Rien n'est donc plus chimérique, rien n'est plus vain que de contester l'œuvre attribuée à un auteur par des témoignages suffisants, sous prétexte que ses autres œuvres n'en approchent pas. Si elles s'élèvent ou s'abaissent avec le sujet et l'auditoire, c'est tout ce que Cicéron lui-même exige et c'est tout ce qu'on peut demander à la littérature. Le reste regarde l'histoire.

Et qui ne sait, d'entre ceux qui écrivent, quelle que soit d'ailleurs sa force ou sa faiblesse, avec quel imprévu, parfois plein de charme, l'idée ou le mot arrive? Qui peut savoir ou deviner ce qu'il va penser dans un instant? L'instant accourt et il apporte ce que l'instant qui fuit ne soupçonnait pas. Le ruisseau ou le fleuve de lumière passe dans l'être humain et la source lui en est inaccessible. Pour lui, dans un tel et si doux moment, saisi d'autant d'effroi que de gratitude en sentant toutes les puissances de son âme réduites à l'impuissance dans l'acte même qui va les révéler aux autres, il

ne peut que balbutier la profonde parole de Saint Paul : « Oui, nous sommes insuffisants à rien penser par nous-mêmes et comme de nous-mêmes (1) », c'est-à-dire par notre force et de notre fonds.

On sent alors avec une grande force qu'il n'y a rien, rien, rien, ni en nous, ni hors de nous qui puisse contrepeser le *poids immense* (2) qui nous entraîne, ni borner la *mer sans rivage* (3) qui nous absorbe, rien qui puisse assurer les bornes de la nature personnelle chez tel ou tel homme contre les dons de Dieu, parce que la création, qui dure autant que la créature, la recrée à chaque instant. Aussi, je m'étonne qu'on puisse s'étonner d'une chose si facile à Dieu et surtout refuser d'y croire, et qu'on ne se contente pas de constater par le témoignage humain s'il l'a faite ou s'il ne l'a pas faite.

Si l'on nous demande donc maintenant comment Thomas à Kempis a pu écrire l'*Imitation*, nous répondrons ce qu'il eût répondu lui-même : par la grâce de Celui qui l'avait *préordonné*.

L'insondable Providence a voulu que ce petit traité, *si grand par la pensée et par l'efficace*, comme parle la Chronique (4), naquît tout justement pour être aussitôt célèbre, en dépit de l'humilité de son auteur, et sortît tout d'abord et des premiers du berceau de l'imprimerie (incunable : *in cunabulis*) avec d'autres livres vénérables, vieux comme la parole humaine enrichie de la révélation divine, avec

(1) Non quod sufficientes sumus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis.

(2) *Imit.*, t. III, c. XIV. *O pondus immensum !*

(3) *Ibid. O pelagus intransnatabile !* Cette belle traduction par équivalence du mot *instransnatabile* est de Lamennais.

(4) *Chronique du Mont-Sainte-Agnès*, p. 137.

ces beaux vieux livres de la Sainte Écriture que Thomas avait copiés si amoureusement sur le parchemin, et qu'il avait en même temps si bien écrits dans son âme que sa personne en était devenue un vivant exemplaire. Il était dans les desseins de l'Éternel que cette jeune *Imitation*, si pleine de l'antique Bible et lui ressemblant comme à une aïeule, sortît dans sa fraîche enfance de ce berceau des lettres où la Renaissance, comme une jeune mère éperdûment éprise de tous ses enfants, quels qu'ils fussent ou dussent être un jour, berçait ensemble et les bienfaiteurs et les fléaux des âges futurs.

Hier encore, on vendait à prix d'or un incunable attribué à l'an 1471, année de la mort de Thomas à Kempis : c'était son *Imitation,* comprise aussi dans les œuvres complètes, *Opera omnia,* qui paraissaient en même temps et où elle demeura toujours, dans toutes les éditions qui parurent par la suite : à Paris, en 1493, 1520, 1521, 1523, 1549 ; à Nurenberg, en 1494 ; à Venise, en 1535, 1568, 1576 ; à Anvers, en 1574, 1600, 1607, 1615 ; à Cologne, en 1660, 1728, 1754, etc., etc. Nous n'avons pas la prétention de les donner toutes.

XIV

Les dialectismes de l'Imitation et des Opuscules

Que n'a-t-on pas contesté, pourtant, à ce pauvre Thomas à Kempis ? On a voulu lui enlever jusqu'à ses idiotismes néerlandais, du moins ceux de l'*Imitation*, si semblables aux autres : autant valait lui enlever sa patrie.

Cependant, qu'on lise l'*Imitation,* puis n'importe quel autre ouvrage de Thomas. De part ou d'autre, on aura de la peine à parcourir vingt ou trente pages sans y trouver le mot *gravitas* ou *gravamen*, dans le sens de peine morale, de chagrin, de malheur : fardeau du cœur, pesanteur de l'âme. Qu'on essaie donc alors de dire en français ou en italien : « Il vient de m'arriver *une gravité* ou *une pesanteur* » : on ne sera pas compris, tandis qu'en néerlandais moderne, c'est encore le mot usuel.

Qu'on explique si l'on peut ces conditionnels conjugués avec *debere*, comme en allemand avec le verbe *sollen* ou en anglais avec le prétérit *should.* Il y en a au moins deux exemples dans l'*Imitation.*

Si posset a me (sermo tuus) fideliter custodiri, non DEBERET *in me tam facilis turbatio* ORIRI.

« Si je pouvais fidèlement garder votre parole, le trouble ne s'*élèverait* pas en moi si aisément. »

Si scires te perfecte annihilare... tunc DEBEREM *in te cum magna gratia* EMANARE.

« Si tu savais t'annihiler parfaitement, alors je m'*écoulerais* en toi par une grâce abondante. »

Le très savant chanoine Delvigne cite l'emploi de *debere* pour former l'imparfait du subjonctif comme exclusivement flamand ou néerlandais :

Turpe esset ut tu deberes in tam sancto opere pigritari.

« Il serait honteux que tu fusses paresseux en une si sainte œuvre. »

Il est pourtant certain que le néerlandais Rosweyd et l'allemand Leibniz ne distinguent pas entre les germanismes et les néerlandismes de Thomas.

Ne vaut-il pas mieux dire que les Flamands font tout simplement comme nos paysans français qui

emploient le conditionnel pour l'imparfait du subjonctif? Simplification populaire et enfantine de la grammaire. Le peuple et l'enfant disent dans la province où nous sommes, ou plutôt dans toutes les provinces de France et souvent à Paris : « Il serait honteux que tu *paresserais* », comme ils disent à toute occasion : « Je voudrais bien que vous *feriez* telle chose », et non pas « que vous *fissiez* », ni même *fassiez*.

Mais c'est trop insister peut-être sur un seul idiotisme.

On trouve, à chaque page de l'*Imitation* et des *Opuscules*, *leviter*, légèrement, pour *facilement*. Et Lamennais dit sans cesse *pécher légèrement, s'irriter légèrement*, pour *pécher facilement*, *s'irriter facilement :* on voit la différence ! Et voilà peut-être le seul idiotisme que Mgr Puyol traduise constamment bien, parce qu'il le prétend italien, et il peut l'être en même temps que germanique.

Mais le *scire exterius* de la première page : *savoir dehors* pour *savoir par cœur*, qu'il appelle plaisamment un *schibbolet*, lui semble inadmissible.

Il est à croire que le copiste d'Arona, qui ne l'entendait pas, l'aura passé exprès, pensant peut-être dans sa simplicité, comme Voltaire dans son orgueil, que tout ce qu'il n'entendait pas était nécessairement inintelligible.

Mais le savant prélat aime mieux croire que les cinq manuscrits italiens qui passent *exterius* sont les copies *ingénues* et que 415 copistes se sont concertés, de toutes les parties de l'Europe : Allemagne, Pays-Bas, Angleterre, France et même Italie, pour interpoler un même barbarisme : *exterius*. En vérité, s'il y ici quelque chose d'ingénu, ce n'est pas la copie.

— Dans tous les cas, et fût-il du texte, ce mot *exterius* ne peut pas vouloir dire *par cœur*. C'est simplement l'opposé d'*interius : interius*, *exterius*, dedans, dehors : qui ne comprend cela ? Et il donne aussitôt maint exemple de cette acception d'*exterius*. Il est vrai qu'ils ne manquent pas.

— Puis si cela voulait dire décidément *par cœur*, il y a des exemples de ce dialectisme ailleurs qu'en Hollande. L'illustre érudit a découvert, dans le midi de la France l'ordonnance d'un chapitre, écrite, naturellement, en latin, et arrêtant que les chantres doivent être instruits avec soin à chanter en dehors, *exterius*. Ce qui ne veut pas dire, croyons-nous, « chanter par cœur », (à quoi servirait le lutrin ?) mais ouvrir loyalement la bouche pour laisser sortir le chant, le mettre dehors, et ne pas imiter ces sournois qui chantent dans leur barbe. La netteté, en effet, est toujours désirable, et même indispensable, dans le chant comme en toutes choses.

— Mais non : ce sens de *par cœur* ne vaut absolument rien : c'est une puérilité d'être fier de sa mémoire et l'*Imitation* ne peut faire allusion à une puérilité. Il y a tant d'autres vanités plus graves à flétrir ! et le livre les énumère un peu plus loin.

— Mais c'est une puérilité aussi d'être fier de son écriture, et l'auteur de l'*Imitation* y fait un peu plus loin une allusion très évidente.

Quand toutes ces raisons seraient aussi fortes qu'elles sont légères, elles seraient toujours faibles contre tant de manuscrits. Pour qu'une pareille habileté puisse servir, il ne faut pas qu'une analyse sérieuse y porte la lampe, car alors, semblable à l'Amour dans Psyché, elle ne peut plus se cacher qu'en s'envolant.

XV

Fautes du manuscrit d'Arona

Ce copiste d'Arona lui porte malheur. Il l'oblige à traduire, par exemple, dès le début du second chapitre : *Qu'est-ce que la science sans crainte ?* Ce copiste écrit : *sine timore*. Il n'a oublié que Dieu. Thomas qui s'accuse pourtant d'être fort distrait, même à l'église, n'a pas eu cette absence d'esprit ; car il dit : « Qu'est-ce que la science sans la crainte de Dieu ? »

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Donc si plus d'une fois Mgr Puyol, en croyant traduire, ne fait que trahir, c'est qu'il est trahi le premier par son guide italien.

Encore si le copiste d'Arona ne faisait que passer des mots ! Mais parfois il les remplace. Après avoir été fidèle au texte de 1441 et de 1459 dans presque toute la teneur du livre second, le voilà qui s'émancipe au livre III, chapitre XIV, ou plutôt qui perd un instant le fil conducteur et s'égare et nécessairement égare avec lui tous ses fidèles traducteurs.

Ce livre III qui a été fait le dernier de tous et qui est le plus long est aussi le plus remarquable par la richesse et la profondeur des observations comme par la puissance des expressions, et le chapitre XIV est peut-être le plus beau du livre par son mouvement de psaume. Il se développe avec autant de lyrisme que de logique : le chant de la pensée et du sentiment s'y font entendre à la fois et leurs deux mélodies ne font qu'une harmonie.

C'est là qu'après avoir considéré en tremblant les chutes des plus saints, l'auteur se demande :

« Où donc est le refuge de la gloire? Où est la confiance qu'on a conçue en sa propre vertu ? »

Ubi confidentia de virtute concepta?

Rien de plus naturel, c'est le courant même de la pensée, et l'on ne comprend guère la variante d'Arona :

Ubi confidentia de gloria contempta?

« Où est la confiance au sujet de la gloire méprisée ? »

Cela ne rime à rien, n'a pas de sens dans cet endroit : c'est une grosse pierre jetée dans le courant.

Mgr Puyol traduit : « Où peut-on *même* faire reposer le mépris de la gloire ? » Et ce petit mot *même*, il semble qu'il l'a traîné de bien loin jusque là, comme un fardeau, à la sueur de son front.

C'est qu'il a senti la note fausse, n'étant pas sourd d'oreille ; il a voulu y remédier en l'atténuant, n'osant pas la changer. Et c'est ainsi qu'il a trouvé le mot de la situation. Mais y a-t-il nulle part dans toute l'*Imitation* un seul exemple d'un pareil désordre d'idées? Or, c'est cette note fausse qui a perdu tout le morceau.

En réalité, ce n'est point là une *pensée fausse*, non, c'est une *fausse pensée ;* moins encore, une goutte d'encre que le copiste a perdue sous sa plume en pensant à autre chose, qui est tombée sous forme de mots et que la foi du traducteur a trouvée limpide ; un non sens, enfin, qu'il a traduit fidèlement.

XVI

Une intention littéraire.

Mais voici une intention littéraire qui n'appartient qu'à lui. La division en versets ne date, comme on sait, que du dix-septième siècle et ne peut être imputée au manuscrit. Or, le chapitre XXI du livre III nous donne dans la traduction de Mgr Puyol, comme dans son texte d'Arona, dont il a fait les versets :

19. Je ne me tairai pas et ne cesserai de supplier jusqu'à ce que votre grâce revienne et que vous me disiez intérieurement :

20. Me voici.

21. *Eh bien,* me voici auprès de toi, parce que tu m'as invoqué.

Cette division lui appartient à lui seul.

Nous demandons qu'on nous montre un manuscrit où, par le fait de la ponctuation, ces deux membres de phrase : *ecce adsum*, *ecce ego,* soient détachés l'un de l'autre, un seul. Or voici les versets classiques avec la ponctuation rythmique du manuscrit de 1441 :

Non reticebo nec deprecari cessabo ; donec gratia tua revertatur : mihique tu intus loqueris.

Ecce assum; ecce ego ad te : quoniam invocasti me. (Et le verset ne finit pas encore là.)

Pourquoi donc, en voulant couper le verset traditionnel, changer par là même la ponctuation qui marque le rythme et un rythme que l'on croit connaître assez bien pour pouvoir accuser Thomas de n'avoir pas su l'imiter?

Mais c'est tout simplement que le traducteur a voulu dramatiser le passage qui a converti Laharpe dont il raconte dans une longue note l'histoire touchante, mais rebattue. C'est ainsi que Latouche changeait de place les derniers vers d'André Chénier pour les faire mieux cadrer avec son échafaud.

Cela ne convenait point à la poésie d'André Chénier, cela convient moins encore à l'*Imitation*. Le sublime dialogue du texte devient une scène puérile. Ce n'est plus le Consolateur intime et mystérieux, aux paroles toujours imprévues ; c'est comme un vieux grand-père à qui un enfant gâté dicte sa réponse et qui n'a plus qu'à la répéter.

Il y avait péril à vouloir faire parler Dieu lui-même, mieux que ne le fait parler l'auteur du livre inimitable, et ce n'était point à Mgr Puyol à s'y exposer. C'est un attentat à la simplicité de l'*Imitation*.

XVII

Mgr Puyol traducteur.

Parlerons-nous ici de son système de traduction ? Oui, car tout se tient dans la conception gerséniste, et le mysticisme savant qu'on prête à Gersen doit se traduire en des expressions bizarres sans lesquelles il ressemblerait trop à Thomas à Kempis. Tels sont les *jugements abyssaux* (1), qui rappellent si bien l'*escolier limosin : « Nous déambulons par les compites et quadrivies...* » etc.

(1) *Sub abyssalibus judiciis tuis.* « Sous l'abîme de vos jugements. » l. III, c. XIV.

Mgr Puyol avait admiré la langue abstraite de Darboy, et de l'admiration à l'imitation, il a fait le pas.

Darboy saccage dans sa traduction barbare le beau français de Lamennais, qu'il a toujours sous les yeux, pour renverser brutalement sa phrase directe et la rogner au moins de la moitié de ses articles et autres mots déterminants, qui la précisent, la soutiennent, l'enlèvent :

Il lui brisait les pieds, il lui froissait les ailes (1).

Lamennais savait bien, et Darboy semble l'ignorer, que lorsqu'on veut traduire du latin en français, il faut suivre, si l'on peut, sans dévier, tous les ambages de la phrase inverse du latin, mais avec la phrase droite que le génie de notre langue exige.

Darboy garde dans la phrase ainsi mutilée les noms nus, comme des arbres sans feuille ou des oiseaux sans plume, et il fait bien : car chaque fois qu'il les change, c'est par des mots impropres qu'il les remplace. Cela peut arriver à un homme qui sait écrire : car il n'y a souvent qu'un mot pour dire une chose. Il avait donc largement acquis le droit de décrier la traduction de Lamennais dans sa préface : *on égorge toujours ceux qu'on pille* (2).

Il est vrai que Mgr Puyol semble à peu près convaincu que Lamennais n'a jamais traduit l'*Imitation*, mais endossé la traduction de Genoude. Mais le P. Laveille, dans ce chef-d'œuvre si justement couronné par l'Académie, plein de la double éloquence des choses et des paroles, livre d'un rare talent et d'une bonne foi plus rare encore, du moins à ce

(1) Victor Hugo. *Voix intérieures*.
(2) Rivarol ou Pascal, et non pas Fontenelle ou d'Olivet.

degré, l'***Histoire de Jean de Lamennais,*** a prouvé sans réplique, à l'aide de documents nouveaux, l'authenticité de la traduction de Lamennais et de ses réflexions.

Il y démontre qu'il ne faut nullement ni les confondre ni les assimiler avec la misérable traduction de Genoude, à laquelle les deux frères avaient fait, comme plusieurs autres amis généreux, l'aumône de quelques réflexions. Mgr Puyol et la plupart de ses contemporains n'étaient sur ce point qu'à moitié chemin de la vérité : le P. Laveille, muni de meilleurs viatiques, est allé jusqu'au bout.

Mais pour savoir d'emblée ce qu'il a si bien prouvé, il suffisait d'abord de croire et de lire : si l'on s'était trompé en croyant, on eût bientôt été détrompé par la lecture. Mais non, il n'y avait pas à s'y méprendre, et la lecture ne pouvait que récompenser la confiance. La même prévention, qui avait guidé Mgr Puyol dans l'étude d'A Kempis, lui a fait méconnaître le style de Lamennais.

Lamennais, bien que sa version ne soit pas aussi paraphrasée qu'on le dit, ne serre pas assez son texte ; mais il a pour lui son beau langage. Darboy est sec et dur : Mgr Puyol enchérit sur son modèle qui, lui, ne parle pas sans cesse de *choses transitoires* et ne sait pas ce que *clame* l'amour.

Mais tous les deux suppriment sans cesse l'article. *Ce sont paroles du Christ*, *c'est grande chose que l'amour*, dit Mgr Puyol, et dès le second chapitre du livre I, il traduit cette expression si claire et si simple : *Aperte peccare*, « pécher évidemment », par « tomber en manquement ouvert. » Il faut recourir au texte pour entendre la traduction. En croyant passer du latin au français, la phrase

est tombée entre le latin et le français. Nous n'insisterons pas sur les défauts de cette traduction, la meilleure de toutes, selon Mgr Blampignon. L'auteur, en dépit des exhortations d'un si chaleureux ami, refusa toujours de la tirer du grand format où elle repose, et il eut raison : tant qu'on n'aura pas commencé à la lire, elle gardera sa réputation.

Mgr Puyol a pourtant, comme traducteur, une qualité qui manque à tous les autres, y compris Lamennais : la louable hardiesse de vouloir rendre toujours chaque image sous sa forme d'image.

Et s'il lui faut traduire :

Satis suaviter equitat quem gratia Dei portat,

il ne craindra pas d'écrire :

« Il *chevauche* fort agréablement, celui que porte la grâce de Dieu. »

Sans connaître sa traduction, nous avions eu plus timidement la même audace et, tendant en quelque sorte l'étrier à la métaphore pour qu'elle pût sauter en selle, nous disions :

« *Il ne chemine pas, il chevauche fort à son aise*, celui que porte la grâce de Dieu. »

Il a aussi la sincérité de rendre, comme eût fait un bon Néerlandais, *satis* par *beaucoup* : il est bien vrai qu'il n'aurait garde de le faire si *beaucoup* ne se rendait en italien par *assai*, qui vient de *ad* et de *satis*, comme *assez*, *(ad satis)* et qui veut dire *à satiété*. La *satiété* variant selon les appétits, *assez* n'est pas toujours *beaucoup* pour tout le monde, mais seulement pour les sages. En vérité, toute langue est une philosophie complète.

XVIII

Suite des idiotismes de l'« Imitation ».

Cruise avoue après tous les vieux Kempistes que la langue de l'*Imitation* a des mots italiens, comme *regratiari, pensare, bassus, bassari,* mais en ajoutant aussi, avec eux, que ces mots se retrouvent tous dans les autres œuvres de Thomas à Kempis et ne sauraient pourtant l'italianiser lui-même : par exemple, *bassus* et *bassari*, « bas et baisser, » cinq fois ; *regratiari*, « rendre grâce, » douze fois ; *pensare*, « penser, » plus de quarante fois, etc., etc.

Ce qui empêchera toujours A Kempis de devenir Italien comme Gersen, c'est qu'il a des germanismes exclusifs et, comme dit Leibniz, indubitables, *indubitatos*.

Les tournures suivantes ne sont sorties que de l'allemand pour entrer dans *le latin d'A Kempis*.

C'est d'abord le fameux *scire exterius :* « auswendig wissen », ou en flamand : « wissen van buiten ». Les cinq manuscrits italiens de Mgr Puyol (cinq contre quatre cent quinze), ne l'ont pas délogé de l'*Imitation*. Par contre, elle est peut-être la seule des expressions néerlandaises de ce petit livre qui ne se retrouve qu'une fois dans les autres œuvres de Thomas à Kempis, et c'est providentiel : car qu'eût-on dit si elle ne s'y était pas retrouvée du tout ? Les autres y reviennent sans cesse, quelques-unes deux cents fois.

Le terme *devotus,* qui n'est pas un dialectisme, mais une désignation de la famille religieuse à laquelle appartient l'auteur de l'*Imitation*, se rencontre plus de quatre cents fois dans les *Opuscules*.

De se ipso nihil tenere (nichts alten) : s'estimer pour rien.

Legere libros altos (höhe Bucher) : Lire de beaux livres.

O negligentiae et teporis ! (génitif allemand) : O négligence et tiédeur !

In moriendo totum jacet (en sterben ligt alles) : Tout consiste à mourir.

Ad cor transeunt (Zu herzen gehen) : Tu les prends à cœur.

Nihil dignus sum (Ich bin nicht werth) : Je ne suis pas digne.

Si recte tibi esset (*Wans dir recht wäre*) : Si tu étais en bon état.

Voilà quelques-uns des nombreux germanismes cités par Amort. Héser a fait tout un dictionnaire des dialèctismes communs à l'*Imitation* et aux *Opuscules*.

Un seul Allemand non bénédictin fait des difficultés à Thomas sur la question du dialecte, mais le simple exposé de sa thèse montrera que c'est là, si on peut le dire, *une querelle d'Allemand.*

Tandis que M. Arthur Loth rejette la thèse kempiste parce que Thomas ne lui semble ni assez vieux, ni assez fort pour la justifier, le très savant P. Denifle, dont toutes les constatations vont à prouver cette même thèse, décline presque au bout et au but de la route et finit par trouver les germanismes de l'*Imitation* trop purs et trop peu néerlandais pour pouvoir attribuer ce livre à tout autre qu'à un chanoine pur Allemand. Dès 1882, il se déclarait tout prêt à le faire connaître : mais un délai de plus de vingt ans donnerait à penser qu'il n'est point parvenu à le découvrir.

Comme les germanismes des *Opuscules* sont assez souvent les mêmes que ceux de l'*Imitation*, qui pourrait empêcher de les trouver trop purs pour un Néerlandais ?

Mais si les Allemands trouvent des germanismes dans l'*Imitation*, les Hollandais et les Belges y trouvent des néerlandismes et des flandricismes, tant modernes qu'anciens et oubliés du peuple ; or nous croyons également les uns et les autres sur ce qu'ils savent si bien. Germanismes et néerlandismes appartiennent donc également à Thomas, allemand et néerlandais. Il ne faut point abuser du *distinguo :* trop de finesse peut dégénérer en subtilité : un fil trop délié se rompt sous la main, même la plus légère.

XIX

Rappel des témoins d'A Kempis.

Mgr Puyol a posé pour base à toute discussion cette idée singulière que, pour avoir le droit de combattre son opinion, il faut commencer par lire tout ce qu'il a lu pour l'établir. Mais c'est tout simplement une muraille de Chine qu'il élève, en juxtaposant et en superposant les livres qu'il a lus pour en faire un rempart à la contradiction future.

On peut être plus érudit que lui sur la question sans l'être comme lui, à côté, et même tout autour.

En réalité, pour connaître et résoudre le problème si simple de l'Auteur de l'*Imitation,* le bon sens n'a besoin que des documents historiques du XVe siècle, et il les opposera toujours victorieusement à toutes les bibliothèques du monde.

Le bon sens populaire dit qu'*il ne faut pas aller par quatre chemins*. Et que sert, en effet, de parcourir et d'user tant de voies, si c'est pour s'égarer? Contentons-nous du grand chemin de l'histoire. Trop de voyageurs attardés l'ont perdu, et Gersen a été pour eux comme *le moine sans tête* qui égarait parfois nos aïeux, la nuit, dans les landes bretonnes.

Puisque du choc répété des opinions durant près de trois siècles est sortie, non la lumière, mais l'obscurité, le seul moyen de retrouver la vérité serait de rétablir simplement le premier état des choses, comme on nettoierait, sans l'altérer, un vieux tableau de Rembrandt, tout souillé de poussière.

Il ne s'agit donc pour nous que de renouveler ici l'histoire, afin qu'elle ait le dernier mot, comme elle a eu le premier.

On se rappelle les témoignages explicites de Jean Busch et d'Herman Ryd. Mais nous avons à peine mentionné Mauburne, chanoine régulier, qui fit son noviciat au Mont-Sainte-Agnès peu d'années après la mort de Thomas (1), sous la direction de Regnier, qui vécut dans ce monastère six ans avec ce saint religieux. On l'appelait Jean de Bruxelles, du nom de son pays. Après avoir exercé les principales charges dans la congrégation de Windesheim, il fut appelé en France pour y réformer plusieurs abbayes. Jeune, il avait composé pour son propre usage des exercices spirituels qu'il communiqua plus tard à ses disciples et qui furent publiés à Bâle en 1491, sous le titre : *Rosetum spiritualium exercitiorum*, et réimprimés ensuite à Paris en 1510, à Milan en 1603

(1) Et non *avant*, comme il a été dit plus haut par erreur.

et à Douai en 1620. Dans cet ouvrage, Mauburne cite plusieurs fois Thomas à Kempis comme auteur de l'*Imitation*. Au troisième paragraphe du *Dietarium exercitiorum*, on lit : « Notre dévot Thomas à Kempis nous avertit en ces termes : « Lorsque vous célébrerez, ne soyez ni trop lent, ni trop pressé, mais gardez la bonne mesure commune de ceux avec qui vous vivez. »

Outre diverses autres citations de Thomas à Kempis, on trouve dans le *Venatorium* de Mauburne, ou *Catalogue des hommes illustres de la Congrégation de Windesheim*, ce renseignement précieux : « Frère Thomas à Kempis, chanoine régulier du Mont-Sainte-Agnès, a écrit les ouvrages suivants : ..... 2° *Qui sequitur me* (C'est le premier livre de l'*Imitation*). 3° *Regnum Dei intra vos est* (C'est le second. .... 5° *De Sacramento* (C'est le quatrième). » Le troisième livre n'est pas mentionné dans ce catalogue de 25 opuscules. Le livre qui manque est celui qui fut écrit le dernier, et le catalogue se tait sur beaucoup d'autres traités, puisque le biographe anonyme en compte 38, où les livres de l'*Imitation* comptent pour quatre. Mais, comme on l'a vu plus haut, Mauburne mentionne les *Méditations sur la vie, la mort, et la résurrection du Christ*.

Il est vrai qu'on accuse Mauburne d'avoir copié Trithème. D'autres disent, au contraire, que Trithème n'attribue pas l'*Imitation* à Thomas à Kempis.

Mauburne n'a pas copié Trithème, puisque le *Rosetum* est de 1491 et le *De scriptoribus ecclesiasticis*, de cet abbé des bénédictins de Spanzheim, n'a paru qu'en 1495. Mais celui-ci affirme, en effet, que « sous le pontificat de Grégoire XII florissait Thomas à Kempis, Allemand, de l'ordre des Chanoines

réguliers de Saint-Augustin, au Mont-Sainte-Agnès, près Zwolle, dans le diocèse d'Utrecht, homme très studieux des divines Écritures et très érudit, dévot de vie et de mœurs, tendrement et constamment dévoué au culte de la bienheureuse Vierge Marie, et qu'il écrivit pour l'instruction des simples frères des opuscules de grande valeur, et entre autres *De Contemptu mundi*, quatre livres : *Qui sequitur me.* »

Si Trithème attribue ailleurs, comme le dit Fronteau et après lui Malou, l'*Imitation* à un frère aîné de Thomas, du même nom que lui, ici c'est bien le véritable Thomas, l'auteur déjà connu des autres opuscules, qui est nommé pour l'*Imitation* par l'abbé bénédictin que Cruise a compté parmi les témoins d'A Kempis.

Mais écoutons le biographe anonyme qui dans les 38 numéros de son Catalogue a compris les quatre livres de l'*Imitation :*

« *Heureux l'homme*, dit-il, *qui a porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse !* » Ces mots ont été entièrement vérifiés dans les traités qu'il a écrits et surtout dans son *Soliloque de l'âme,* dans lequel Jésus-Christ s'entretient avec son âme comme avec une épouse..... Ce bon père avait coutume de dire, quand il se promenait dans la communauté ou avec d'autres, dès qu'il sentait une inspiration divine : « Quelqu'un m'attend dans ma cellule. » Les pères, très édifiés de sa demande, y consentaient aussitôt. Ainsi fut accompli en lui ce passage de l'Écriture : « *Je le conduirai dans la solitude, et là, je m'entretiendrai avec lui.* » Et Thomas lui-même disait au Seigneur : « *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.* » Nous avons, d'ailleurs, ce qu'il disait alors au Seigneur et ce qu'ils disaient ensemble, dans le *Traité de la*

locution du Christ à l'âme fidèle (le troisième livre de l'*Imitation*), dont le premier chapitre commence par ce texte : « *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.* »

Voici en quels termes, Adrien de But, contemporain de Thomas à Kempis, dans sa *Chronique*, allant de 1431 à 1480, publiée en 1870 par la Commission royale de l'Histoire de Belgique, s'exprime au sujet du second autographe de Thomas, à l'année 1459 : « *Hoc anno, frater Thomas de Kempis de Monte Sanctae Agnetis professor ordinis regularium canonicorum multos Scriptis suis divulgatis aedificat : hic vitam Sanctae Lidwigis descripsit et quoddam volumen metrice super illud :* qui sequitur me. »

Albert Hardenberg, disciple de Wessel Gansford, affirme dans deux ouvrages, et presque dans les mêmes termes, que son maître préférait le séjour de Sainte-Agnès à tout autre, à cause de Thomas à Kempis dont l'*Imitation* lui avait donné le goût de la véritable théologie et dont la réputation attirait beaucoup de monde auprès de lui.

La première édition de l'*Imitation* est publiée par Ginther Zainer, à Augsbourg (1471 à 1472) sous le nom de Thomas à Kempis.

Matthias Farinator, Carme d'Augsbourg, publiant l'*Imitation* (1472-1475), affirme que Thomas en est l'auteur.

Nous avons vu que Pierre Schott, dans son éloge de Gerson, en tête de la première édition de ses œuvres (1488), attribue l'*Imitation* à Thomas. C'est Martin Simus qui, dans l'édition de 1494, reproduit la même assertion.

L'éditeur de l'*Imitation*, en 1489, dit dans la préface : « L'auteur de l'*Imitation* s'appelle Thomas, prélat et prévôt des chanoines réguliers. »

Jean Lambert, qui la traduit en 1490, répète l'assertion de Schott et de Simus.

Ainsi fait, dans l'édition donnée en 1494 par Danhauser et éditée à Nuremberg, le savant Pirkhamer, de l'ordre des Chartreux, prieur de Nuremberg et visiteur d'Allemagne.

L'année précédente, un traducteur français attribuait l'ouvrage « à Thomas à Kempis, des chanoines réguliers, prieur en ung prieuré d'iceluy ordre, nommé Windesem, au diocèse du Traict ». Cette légère inexactitude au sujet du titre et de la résidence de Thomas a peu d'importance.

Jean Geiler, dit de Kaisperger, célèbre prédicateur de Strasbourg, né à Schaffouse en 1445, cite deux fois le troisième livre de l'*Imitation*, sous le nom de Thomas, dans sa *Navicula fatuorum*, publiée en 1498.

Jacques-Philippe Forestus, de Bergame, né en 1434, trente-sept ans avant la mort de Thomas, écrit dans son *Supplément au Supplément des Chroniques*, qu'il rédigea jusqu'à l'année 1503, que « Thomas, auteur illustre et pieux, fit plusieurs opuscules, particulièrement les quatre livres du *Mépris du Monde,* commençant : *Qui sequitur me.* »

Enfin, Jodocus Badius Ascensius, de Bruxelles, libraire à Paris, publia en 1521, pour complaire aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, aux Chartreux de Paris et aux Célestins de Soissons, les œuvres complètes de Thomas, y compris l'*Imitation*. C'est ce que Badius affirme dans sa préface. Et à quoi tint le revirement des mêmes Bénédictins contre Thomas à Kempis ? A la découverte illusoire de Gersen par un Jésuite.

Terminons par une remarque du P. Becker sur le

manuscrit de 1441, ce témoin irrécusable : « Thomas n'a réservé aucun espace libre dans les sommaires des chapitres placés avant le premier et le second livre de l'*Imitation :* il serait impossible d'y insérer une seule ligne. De même, il n'a laissé aucune page libre à la fin de ces livres, où il a aussi écrit : *Expliciunt*, etc. Il a agi d'une autre manière pour le quatrième et le troisième livre. Dans le sommaire placé en tête du quatrième livre, il a ménagé un intervalle pour l'indication de deux ou trois chapitres ; et, dans le sommaire du troisième, pour l'indication d'un plus grand nombre. A ces espaces réservés pour l'insertion de nouveaux titres correspondent cinq pages demeurées en blanc après le quatrième livre et dix après le troisième. En outre, il n'a pas écrit *Expliciunt* à la fin de ces deux livres. Ceci prouve évidemment que le copiste, étant en même temps l'auteur, avait résolu de ne rien ajouter aux deux premiers livres, mais qu'il avait quelque dessein d'ajouter *l'un ou l'autre chapitre* (c'est-à-dire *un ou deux chapitres)* au quatrième livre et un plus grand nombre au troisième. Un simple copiste aurait transcrit tout ce qu'il avait devant lui sans laisser ces quatre espaces libres, qui présentent entre eux une proportion si remarquable. Tout le monde peut vérifier ces détails dans le fac-simile de l'autographe publié par M. Ch. Ruelens. »

XX

Un écho grossissant.

En 1899, Mgr Puyol publiait des parties nouvelles de sa grande œuvre alors inachevée où il fait pres-

sentir plutôt qu'il ne nomme Gersen comme le véritable auteur de l'*Imitation*.

Aujourd'hui, en règle très générale, et Mgr Puyol n'est point une exception, tous ceux qui sont pour Thomas à Kempis disent clairement ce qu'ils pensent ; tous ceux qui sont contre lui insinuent plus ou moins obscurément ce qu'ils soupçonnent. Ainsi l'étude comparée des styles est déjà un commencement de preuve pour le véritable auteur qu'on peut bien nier avec mépris, mais qu'on ne peut jamais remplacer avec assurance.

Mais si la voix était contenue, par malheur, elle alla frapper dans un de ces échos tellement retentissants, qu'à force d'amplifier et de répéter les paroles, ils ont l'air de les railler. C'est pour cela qu'Horace les appelle *joyeux* ou *badins :*

Recinet jocosa
Montis imago (1).

L'*image* outrée devient la *caricature*.

A peine les volumes nouveaux venaient de paraître, aussitôt les *Annales de Philosophie chrétienne* (2) publiaient un grand article signé Blampignon où Mgr Puyol est présenté comme le vainqueur définitif de Thomas à Kempis, anéanti par ses arguments.

« C'est un récif qui ne fera plus échouer personne. »

Cependant, les Cruise, les Pohl, et d'autres encore, continuent d'y trouver leur port. Ce ne fut jamais un écueil que pour ceux qui le prennent du mauvais côté : ils y brisent en grand leur coque avec leurs agrès.

(1) Que va nous rechanter l'écho de la montagne
joyeuse image de la voix ?

(2) Fin de 1899.

Encore s'il se contentait d'acquiescer à Gersen ! Mais toujours prêt à enchérir sur l'auteur qu'il loue, si Thomas est chez Mgr Puyol un simple copiste de Gersen, Gersen à son tour deviendra chez lui un copiste probable de l'auteur inconnu caché jusques au fond du moyen âge. Pas assez loin, cependant, pour que le savant critique, gardant à peine un reste de son agréable scepticisme, ne le puisse contempler au milieu des Guelfes et des Gibelins, qui sont bien loin de le savoir si près d'eux, tandis qu'il goûte au sein de leurs passions criminelles et de leurs guerres impies la paix toujours croissante et toujours plus chère de sa douce cellule : *cella continuata dulcescit*, et surtout la paix plus douce encore de cette solitude profonde qu'il a su se faire au dedans de lui. Et pendant qu'il recueille et réchauffe son âme dans cette cellule intérieure, Dante gravit, lourd de fatigue, les marches du palais étranger où le pain de l'exil n'a plus pour lui qu'une amère saveur :

Tu proverai si come sa di sale
Il pane altrui e com' é duro calle
Lo scendere e' l salir per l'altrui scale (1).

On sait, par les *Actes des Apôtres*, que les Athéniens avaient dressé un autel AU DIEU INCONNU. Immolaient-ils à ce Dieu inconnu des victimes ? Je ne sais : mais je vois très bien que Mgr Blampignon sacrifie à l'*Auteur inconnu*, non seulement l'auteur depuis trop longtemps connu, mais encore avec lui l'auteur qu'au bout de trois siècles de recherches

(1) Paradiso, XVII : C'est l'aïeul de Dante, Cacciaguida, qui lui fait cette sombre prophétie :
Le pain de l'exilé du sel a l'amertume
Et tu sauras bientôt quel chemin c'est pour lui
De descendre et monter les escaliers d'autrui.

obstinées les plus savants commençaient encore à peine à connaître. C'est peut-être aller un peu loin dans les cultes nouveaux, et cela par dévotion pour le culte ancien de l'amitié.

Puis Thomas à Kempis, n'eût-il pas fait l'*Imitation,* ne devait pas recevoir en pleine face *fleurs manquées* et *bouquets fanés qui sentent le moisi,* ni surtout ce soufflet à son humilité : *l'admiration pour son propre talent.* Un bon archer, avant de tirer, doit bien visiter ses flèches : il en est qui se retournent.

XXI

Conclusions et jugements.

Nous tenons à ce que l'on sache bien que la plupart des pages où nous combattons avec une certaine âpreté les opinions de Mgr Puyol, et surtout ses raisons, étaient écrites depuis longtemps lors du décès imprévu pour nous du savant prélat. Ajoutons qu'en dehors de la question de l'auteur de l'*Imitation*, l'exactitude de ses descriptions et de ses reproductions de plus de trois cents manuscrits, et la valeur de sa science mystique sont bien au-dessus de nos appréciations.

De même nous n'avons envisagé dans Mgr Darboy que le sec traducteur du français de Lamennais, son injuste dépréciateur et le partisan trop patriotique de Gerson. Toute notre vénération est acquise à son martyre où il a suivi saint Denys, son prédécesseur et son héros.

Reprenons le fil de nos critiques.

Trop flatté par ses amis, Mgr Puyol s'est cru

dispensé de répondre à ses adversaires, à des hommes pourtant qui habitent les plus hauts sommets de l'érudition,

Edita doctrina sapientum templa serena (1).

Quelques-uns s'en sont à bon droit formalisés. C'est particulièrement au sujet des *Oraisons et Méditations* mentionnées par un catalogue contemporain de Thomas, que Pohl lui adresse ce reproche :

« Puyol a été assez léger dans sa critique des témoignages dont j'avais, non seulement soutenu, ce me semble, mais prouvé la valeur, et cela, par des documents nombreux qui portent l'évidence, pour se contenter de dire simplement, sans argument aucun, que ces témoignages avaient peu d'autorité ».

Restat unus Puyol qui nuper tam levi brachio rem egit, ut, quae testimonia ego gravissima esse non solum contendisse sed etiam multis eisque luculentis documentis demonstrasse mihi videor, ea multum auctoritatis habere sine ullis argumentis simpliciter negavit (2).

Quoi d'étonnant, alors, qu'un critique français des plus compétents et qui est, d'ailleurs, la bienveillance en personne, n'ait pu s'empêcher de constater qu'après avoir tout remué pour prouver l'origine bénédictine de l'*Imitation*, le docte prélat *laisse voir qu'il n'est pas lui-même convaincu par ses propres arguments ?* (3)

(1) Lucr. *De Rer. nat. :*
Ces grands sommets de calme et de sérénité
D'où le sage contemple au loin la vérité.

(2) *Orationes et meditationes*, p. 395, Proleg. Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1902.

(3) Le P. J. Brucker, *Etudes relig.*, 1899. Voir le numéro du 5 novembre où le P. Brucker démontre par les arguments les

Et le docteur Cruise, de Dublin, vient de publier chez le propre éditeur de Mgr Puyol un petit volume bien rempli, intitulé : *Qui est l'Auteur de l'Imitation de Jésus-Christ ?* (1) Ce petit livre est l'abrégé d'une étude complète sur la question. Et l'auteur de ces deux ouvrages est un puits de science dont les eaux, des plus abondantes, ne manquent d'aucun sel. C'est un semeur et c'est un athlète, dont les deux mains, pleines de savoir et d'esprit, comme d'un riche froment trempé dans l'antiseptique, s'ouvrent pour répandre largement la doctrine et se ferment au besoin pour la défendre. Comblé d'honneurs mérités dans son pays, ce vieux savant pouvait bien faire entendre jusqu'ici, à travers le canal Saint-Georges et la Manche, sa voix autorisée ; mais en faisant traduire en français son petit livre et en le déposant à Paris, il a pris un porte-voix ou plutôt un téléphone.

Voici le résumé de son jugement sur l'œuvre de Mgr Puyol :

« Cet auteur érudit traite son sujet avec plus de science que ses prédécesseurs, en discute les points avec habileté ; mais ses raisonnements sont superficiels et ses conclusions insoutenables. Persuadé que ce savant ecclésiastique, dans son traité sur l'*Imitation de Jésus-Christ,* a su profiter de toutes les ressources qui peuvent servir la cause de Gersen,

plus décisifs que les Bénédictins n'ont pas connu l'*Imitation* dès le commencement du quinzième siècle et qu'il n'y a pas l'ombre d'un argument en faveur de l'origine bénédictine de l'*Imitation ;* tout au contraire la grande majorité des manuscrits est prouvée venir des religieux de Windesheim qui les donnaient à leurs amis : les chartreux, les jésuites, et les bénédictins, entre autres.

(1) Retaux, rue Bonaparte, 1902.

j'ai lu et relu avec grande attention son lourd in-octavo de 530 pages (car Puyol est *volumineux, sinon lumineux),* et je dois avouer que je n'y trouve pas la moindre raison pour accepter ses théories.

» En premier lieu, il cherche à donner à l'*Imitatian* une origine bénédictine et il *y échoue totalement.*

» Puis il essaie de déprécier Thomas à Kempis en le représentant comme incapable d'avoir écrit ce livre ; ici il oublie ou il ignore la démonstration opposée de Rosweyd, d'Amort, de Coustou et de plusieurs autres dont les connaissances sur ce point dépassent de beaucoup les siennes ; et ici encore *il échoue pitoyablement.*

» En dernier lieu, il cherche à représenter l'*Imitation* comme le résultat des enseignements de l'école italienne du treizième siècle. Plus nous examinons cette thèse, plus elle nous semble chimérique et finit par disparaître. Nous rencontrons toujours ce fai évident que la phraséologie du livre et ses idiotismes ne se trouvent qu'à l'école de Windesheim. *A ceux qui ont de nombreux loisirs à leur disposition, je recommande fortement l'ouvrage de Mgr Puyol comme exercice de patience.* »

Voilà ce qu'un Français n'aurait jamais osé dire et ce que beaucoup oseront à peine penser.

En constatant malgré eux l'impuissance logique de tant de science, de tant d'études, de tant de voyages et de tant de volumes, ils se refuseront à l'attribuer à toute autre raison qu'à l'obscurité des choses et concluront que si Mgr Puyol avec de pareils moyens n'a pu trouver l'auteur de l'*Imitation*, personne ne le trouvera, parce qu'il est introuvable.

En prenant un levier pour soulever un caillou qu'on finirait par laisser à terre, on le ferait prendre a des enfants pour un rocher.

Cette logique n'est pas rare : juger de la difficulté du but par la dépense des moyens ; et tel est l'état d'esprit ou plutôt l'état d'âme que nous avons toujours rencontré autour de nous : paresse des questions difficiles ou qui semblent telles. Il nous a donc semblé que c'est, pour qui le peut, un devoir absolu de réagir énergiquement contre ce scepticisme.

On voit bien qu'à un homme aussi sérieusement occupé que le docteur Cruise, l'*exercice de patience* qu'il recommande fortement aux hommes de loisir n'a réussi qu'à moitié. Néanmoins, son jugement est irréformable : *volumineux, non lumineux*. Le *fiat lux* manque dans les écrits de Mgr Puyol. Pour éclairer les questions qu'il traite, ce n'est pas un flambeau qu'il apporte, c'est un bûcher qu'il entasse, et la flamme n'en peut sortir, parce que sa propre matière l'étouffe. Bossuet l'a dit et il faut l'en croire : *Ce n'est que les idées nettes qui produisent la brièveté.*

Et voilà que, parvenu au bout et au but de ma route, j'y retrouvais ces illustres voyageurs : les Becker, les Cruise et les Pohl, partis longtemps avant moi et que j'avais suivis, mais non dans tous leurs chemins.

Le P. Becker (1) établissait ou plutôt rétablissait cette vérité qui frappa les premiers défenseurs de Thomas à Kempis : que la terminologie de l'*Imitation* désigne un chanoine régulier de Windesheim et que les mœurs du temps et l'entourage de Thomas à Kempis expliquent les faits supposés dans l'*Imitation*.

L'auteur avait puisé dans les écrits du cercle de Grœnendal, où vécut Ruysbroek l'Admirable, dont la

(1) L'auteur de l'*Imitation* et les documents néerlandais.

parenté spirituelle et littéraire avec Thomas à Kempis est si sensible et qui fut un des enthousiasmes de notre regretté ami et maître Ernest Hello. Il est certain que, dès 1413, Grœnendal s'était agrégé à Windesheim.

Voici comment le docteur Pohl (1) burinait ses conclusions :

« Beaucoup plus de cinquante manuscrits nomment Thomas à Kempis comme auteur de l'*Imitation* et ce qui manque à ses compétiteurs en fait de preuves internes et externes se trouve pour lui en abondance : l'étroite affinité de ses idées avec celles du milieu de Windesheim, la concordance de l'*Imitation* au point de vue du fond et de la forme avec les ouvrages de Thomas dont l'authenticité n'est pas contestée, les fréquents germanismes de son latin, les témoignages de nombre de ses contemporains, entre autres d'hommes qui l'ont connu personnellement. »

Auprès de ces graves paroles, que pèse la téméraire assertion des modernes éditeurs de l'*Internelle Consolacion* (2), MM. Moland et d'Héricault : qu'après avoir détruit de fond en comble toutes les prétentions de leurs adversaires, les prétendants n'ont plus rien à dire pour eux-mêmes ? Rien n'est plus tristement facile en toute matière que ce scepticisme systématique. A toutes les déconvenues de ces candidats à la paternité de l'*Imitation*, il y a une exception, une seule, une grande exception, et

(1) *Thomas von Kempen ist der Verfasser der Bücher* DE IMITATIONE CHRISTI. Tel est le titre du livre, déjà vieux de quelques années.

(2) Paris, 1856, chez Janet.

rien n'est plus aisé que de la connaître. Pourquoi donc s'enfoncer si loin dans cette forêt du moyen âge où tant d'autres se sont perdus, sans prendre seulement le temps de regarder à la lisière ? C'est là que celui qu'on cherche si loin s'est assis sans se cacher.

XXII

Solution d'une objection.

Il est bien vrai que les témoins de Thomas à Kempis, ignorés ou dédaignés de quelques-uns, ont été contestés ou récusés par d'autres. Mgr Puyol ne fait que répéter faiblement du premier d'entre eux, Jean Busch, ce que, d'après Malou, nous avons réfuté dès le début de ce travail. Il faut cependant un parti-pris qu'on oserait dire insensé pour repousser plus de trente attestations contenues dans des manuscrits contemporains de ce qu'ils affirment et tracées par la plume de témoins certains et souvent directs, et cela sans autre raison sinon qu'on les trouve contraires à des hypothèses en l'air dont la première-née est postérieure de près de deux siècles aux faits si tardivement contestés.

Le plus clair est que la critique moderne s'acharne à déposséder l'auteur du plus profond des livres pieux comme celui du plus sublime des livres sacrés : Thomas à Kempis peut être fier, il est traité comme saint Jean.

C'est encore une nouvelle ressemblance, extérieure cette fois, de l'*Imitation* avec la Sainte Écri-

ture. Mais ici, nous ne suivons plus l'Allemagne : nous, le peuple impatient, nous sommes les grands retardataires : il n'y a plus que chez nous qu'on en soit encore à citer l'*Auteur inconnu de l'Imitation.*

A la différence des autres défenseurs de Thomas à Kempis, nous n'avons pas voulu compter comme raison probante, mais seulement comme préjugé favorable à ses droits, la prédominance de son nom sur tous les autres dans les vieux manuscrits de l'*Imitation.* Cette réserve, excessive peut-être, nous dispenserait bien légitimement de réfuter l'accusation lancée jadis contre le Père jésuite Sommalius (Henry du Sommal) d'avoir ajouté le nom de Thomas à Kempis sur plusieurs manuscrits.

Sommalius, octogénaire en 1615, donnait à cette époque sa dernière édition des œuvres de Thomas, dont il ne put même, occupé gravement ailleurs, surveiller l'impression, ce qui la rend très inférieure aux deux précédentes. Aussi quand Cajétan partit en guerre, en 1616, contre l'*ancien* auteur de l'*Imitation* en faveur du *nouveau*, ce fut le P. Rosweyd qui lui répondit, en même temps qu'à son propre confrère, Rosignoli.

Sur une question aussi intéressante pour un traducteur de l'*Imitation* que celle de l'auteur, Darboy semble peu curieux. Nous ne pouvons croire qu'un esprit aussi grave ait lu posément Malou, quand il nous dit négligemment dans sa préface, sans plus d'explication, que *les raisons de l'auteur belge ne l'ont pas convaincu.* Heureux le biographe de saint Denys s'il eût été aussi richement documenté sur l'aréopagitisme de son *futur prédécesseur* que Malou sur les droits de Thomas ! Ceux que *les raisons de*

l'auteur belge ont convaincus sont égaux en nombre à leurs nombreux lecteurs; il y en a même en France, mais encore faut-il les lire. Car il y a toujours, Dieu merci, des auteurs qui ne perdent rien à être lus.

Cependant, puisqu'on fait tant que de récuser les témoins cités par Malou, voyons un peu quels témoins on leur oppose.

L'auteur de l'*Imitation* nous en avertit : *Noli credere omni vento verborum.* « Garde-toi d'ouvrir l'oreille à tout vent de parole. »

Et quel motif aurait porté Sommalius à fabriquer des engins de combat déloyaux quand la guerre de l'*Imitation* n'était encore ni commencée ni prévue?

Voici pourtant la flèche accusatrice que Placide Pietkin lui décoche de bien loin, *telum imbelle sine ictu* (1) :

De notre monastère de Saint-Jacques de Liége, 1669.

. . . .

. . . .

C'est une chose claire comme le jour que c'est un homme par force introduit tout partout, parce que dans tous nos manuscrits et aussi à Saint-Laurent *on* a de nouveau *par malice* ajouté le nom de Kempis.

. . . .

L'an 1589, notre prieur Streax confiait tous nos livres à P. Fleury Sommalius, de la Compagnie de Jésus, pour en faire une recherche, et dès lors, *par le conseil de ce bon père, on* a ajouté le nom de Kempis à nos vieux manuscrits, et le même père jésuite a fait imprimer deux mois après la même œuvre sous le nom de Kempis, à Douay.

Signé : Placide Pietkin.

Voilà un témoin bien informé! Il a vraiment tout l'air de raconter ce qu'il a vu. Cependant Pietkin

(1) Virg. *Enéide* :
Trait sans force guerrière, et qui ne porte pas.

témoigne en 1669 d'un fait advenu en 1589, il y a quatre-vingts ans !

Comment l'aurait-il vu puisqu'il n'était pas né ?

Nous voulons bien encore qu'il en soit témoin auriculaire, quoi qu'il ne puisse l'être que par les yeux : car il a fait une erreur qu'il ne pouvait commettre qu'en lisant, c'est-à-dire en lisant mal.

Un papier quelconque, peut-être une feuille volante restée dans un manuscrit, a pu conserver le conseil donné par le savant jésuite et que dom Pietkin supposait fort gratuitement avoir été suivi. Or l'auteur des prétendues falsifications s'appelait, selon lui, P. Fleury Sommalius, et l'éditeur de Thomas à Kempis avait nom Henry Sommalius. Il semble qu'à cette difficulté la réponse de l'accusateur doive être toute prête :

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

La vérité, c'est que Pietkin, ne connaissant pas plus Sommalius que le grand Turc, aura pris pour l'initiale de *Pierre* ou de *Paul* l'initiale de *Père* et pour F lié avec L (𝔉𝔩) l'H majuscule de notre écriture cursive (ℋ). Il ne lui restait plus qu'à prendre N (*n*) pour U (*u*), d'autant plus aisément que ces deux lettres se confondent dans l'écriture allemande, et il trouvait tout naturellement, au lieu de *Henry*, *Fleury*.

Puis ce simple P. sans article précédant le nom du jésuite donnerait fort à penser que le rédacteur de la note l'avait carrément signée : *P. Henry Sommalius*. Et quel autre que lui aurait, en la datant de 1589, renseigné dom Pietkin sur l'époque de ce prétendu crime ? Ce n'est pourtant point là le procédé d'un faussaire.

Voilà comment nous avions jugé en elle-même et au simple examen la lettre de ce pauvre diable de gerséniste, où la précision hardie des accusations les plus anciennes contrastait avec le vague des griefs les plus récents imputés toujours par Pietkin, mais imputés cette fois sans dénonciation de complice, à ce criminel mystérieux qu'il appelle ON et qui n'est pas beaucoup plus saisissable que PERSONNE.

Et voilà que nos conjectures se sont trouvées d'accord avec les constatations du P. Becker dans un article dont une lettre d'un savant ami nous apporte l'analyse :

« Le P. Becker, nous écrit-il, a répondu à M. Loth au sujet de la lettre de Pietkin dans la revue belge *Précis historique* (1). Il a fait remarquer l'ignorance de ce dom Pietkin, gerséniste exalté, appelant le P. Sommalius Fleury et disant que ses éditions de Thomas à Kempis ont été publiées à Douay (au lieu d'Anvers).

. . . .

» Il ajoute, du reste, que M. Loth fait dire à Pietkin beaucoup plus qu'il ne dit contre Sommalius, car Pietkin n'affirme pas que Sommalius ait altéré lui-même les manuscrits de Liège en y ajoutant ou en y substituant le nom de Thomas à Kempis : il dit seulement que ce père a donné le conseil aux bénédictins de Saint-Jacques de Liège d'ajouter le nom aux manuscrits.

» Et dans la seconde lettre mentionnée par M. Loth comme une confirmation de la première, il semble même rétracter ou du moins atténuer sa première affirmation comme le montre le P. Becker.

(1) Bruxelles, Vromant, année 1889, p. 261 à 265.

En effet, Pietkin y dit en général, sans nommer Sommalius : « Et quelque ***Jésuithe peut-et y ont mis*** le nom de Kempis d'un ***character*** nouveau. » M. Loth ne cite pas cette phrase qui, certes, ne confirme pas son accusation.

» Au surplus, le gros mot de falsification employé par M. Loth pourrait être fort inexact, même si le P. Sommalius lui-même avait ajouté ou fait ajouter le nom de Thomas à Kempis. Ce n'est peut-être pas chose à louer, mais enfin, ce n'est pas un crime, pas un faux d'ajouter sur un manuscrit ou sur un volume le nom de l'auteur présumé, et quantité de bibliothécaires le font. Il n'y aurait faux ou intention de faux que si on cherchait à imiter l'écriture du manuscrit de manière à tromper les lecteurs. Rien ne prouve et il n'est nullement vraisemblable que le P. Sommalius ait jamais fait pareille chose.

» Enfin, le manuscrit de Gaësdonck, à propos duquel M. Loth a lancé cette accusation si mal fondée, ne porte aucun nom d'auteur. Le P. Becker a aussi vu à Harlem un de ces manuscrits de Saint-Jacques que le P. Sommalius aurait falsifiés : il est encore anonyme ».

Ceci prouve d'abord que tous les manuscrits de Saint-Jacques n'avaient pas été atteints par cette tache du nom d'A Kempis et permet même de croire, jusqu'à preuve du contraire, qu'ils en étaient tous indemnes. Et ensuite, qu'en 1589, les bénédictins de Liége n'avaient pas encore accepté Gersen et ses conséquences logiques, puisqu'ils prenaient conseil des jésuites et introduisaient dans leur bergerie ces loups du gersénisme comme du jansénisme.

C'est grand dommage pourtant que Placide Pietkin ne fût pas un savant : car il en eut toute la

force d'inertie. Il a dans la bibliothéque de son couvent des livres anonymes, qu'il accuse de porter un nom faux, et il ne prendra même pas la peine de tourner, non le feuillet du livre (il n'en était pas besoin), mais la clef de l'armoire, pour s'assurer par un simple coup d'œil si on lui a dit vrai ou s'il a deviné juste.

Par malheur dom Pietkin, qui avait beaucoup de mémoire, n'aimait pas la lecture, et c'est tout ce qui lui a manqué pour devenir un savant, Cela sert toujours, en effet, sinon peut-être à former une opinion, du moins à la défendre. L'amour de son opinion, c'est l'amour de soi-même, et cet amour sauvage, pareil au chiendent de nos jardins qui se cramponne à la terre par mille tentacules avides, aime aussi à pousser et à s'étendre dans les plus riches fonds, en dépit, et parfois en raison de la culture.

XXIII

Ce que vaut un nom

La tâche que nous avions assumée nous paraît à peu près remplie. N'ayant jamais partagé l'indifférence de ceux qui, même en goûtant l'*Imitation* de tout leur esprit comme de tout leur cœur, ne tiennent pas à connaître seulement le nom du plus suave des maîtres de la vie spirituelle, nous concevons bien moins encore ceux qui jouissent de l'ignorer. L'ignorance est une souffrance pour les natures saines, comme la soif et la faim.

Nous nous disions toujours que les saints qui ont écrit sur les matières de sainteté doivent être à

la fois, comme les anges gardiens, nos conseillers et nos intercesseurs. Ce sont là deux fonctions sacrées qui s'appellent mutuellement, comme l'homélie et la prière du prêtre au divin sacrifice. Il y a donc tout avantage à les bien connaître. Le proverbe vulgaire ne dit-il pas avec une véritable profondeur : *Comme on connaît les saints on les honore.*

Aussi dès que nous avons vu jour à sortir du doute, nous avons couru aux sources afin d'y puiser largement pour nous et pour les autres, et nous revenons aujourd'hui de cette course laborieuse, apportant dans ce petit livre, comme dans une coupe d'un verre simple, mais transparent, cette eau qui désaltère l'âme et qui, loin de s'épuiser, abonde quand on la partage : la vérité. Et voici, croyons-nous, de quoi désaltérer même le scepticisme ou rendre sa soif inexcusable.

Et maintenant ce nous est une joie intime de pouvoir rendre à l'auteur de l'*Imitation* ce qui n'est pas refusé à l'auteur de l'œuvre la plus médiocre : un nom.

L'anonymat ne peut satisfaire ceux qui ont accoutumé de chercher la cause sous le fait et qui se croient toujours malheureux à moins d'y parvenir :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! (1)

Et si l'on a trouvé enfin son auteur, si l'on voit que sa vie a répondu de tous points à sa doctrine, alors on prend plaisir à répéter son nom, symbole de génie et de vertu, on est tenté enfin de l'invoquer en le lisant, et c'est une tentation à laquelle on ne

(1) Virg. *Georg.*
Heureux qui peut connaître et les faits et les causes !

doit pas résister, d'autant qu'elle ne vient pas de l'*ennemi malin* (1), mais d'un instinct de notre nature primitive, non de *cette nature déchue dont le nom se prend pour exprimer la corruption de la nature* (2).

Invoquer, c'est appeler par son nom : *invocare.* C'est un besoin pour le cœur de nommer ceux qu'il aime, et le plus naïf des poëtes, quel que soit, à lui, son nom de naissance que la postérité a peut-être remplacé par un surnom de gloire, Homère, quand il veut exprimer la suprême tendresse de l'homme, ne trouve pas autre chose que ces simples paroles sans cesse répétées dans l'*Iliade :* « Il lui parla *en l'appelant par son nom.* »

C'est dans ce même sentiment que Thomas à Kempis, voyant Magdeleine dans l'Évangile se désoler et pleurer quand elle ne trouve pas Jesus ressuscité, s'écrie : « O Jésus, *appelle-la par son nom* et aussitôt elle cessera de pleurer. » (3).

Il a compris la profondeur de l'Évangile et la tendresse de Jésus quand il la tire de sa tristesse par ce seul mot qui est son nom : Marie !

Dans les *Oraisons et Méditations sur la Passion du Christ*, monument simple et sévère dans ses lignes principales, et dont la symétrie extérieure, sans le moindre art voulu ni conçu, rappelle un ordre d'architecture dorique, mais dont l'intérieur éblouit par ses brillantes peintures, chacun des chapitres commence par une adoration où toujours prend place, à la suite du doux nom de Jésus sans cesse répété, un nouveau titre de gloire et d'amour

(1) *Imit.* l. III.
(2) *Ibidem.*
(3) *Orationes et Meditationes,* édition Pohl, p. 237.

qu'avec une justesse puissante il oppose, comme la lumière à l'ombre dans un tableau de son compatriote Rembrandt, à chaque souffrance et à chaque opprobre enduré par le Christ, comme pour panser chacune de ses plaies sacrées du baume spécial qui lui convient.

Il appelle Jésus vagissant dans l'étable : *Joie des anges, Consolation des malheureux;* Jésus nourri par sa sainte Mère : *Source inaltérable de vie;* Jésus en agonie : *Fermeté des anges, Courage des désolés;* Jésus traîné prisonnier par une lie infernale : *Espérance des saints et leur Citadelle en toute tribulation;* Jésus abandonné des siens dans la souffrance : *Bon Pasteur et Maître compatissant;* Jésus humilié et souffleté devant le grand prêtre : *Souverain Prêtre et Pontife éternel;* Jésus comparaissant devant Pilate : *Souverain Juge des vivants et des morts;* Jésus traité en fou par Hérode : *Sagesse éternelle du Père, Vérité souveraine et Vertu infinie de Dieu;* Jésus maudit par un peuple immonde et réclamé pour la croix : *Joie perpétuelle des saints;* Jésus livré lâchement par Pilate : *Protecteur très généreux de ceux qui espèrent en vous;* Jésus couronné d'épines : *Illustre Joie des saints et brillante Couronne de la gloire éternelle;* Jésus condamné à une mort injuste : *Auteur de la vie et Forme de la justice;* Jésus portant sa croix sur la voie douloureuse : *Vigne véritable, Voie de la vie, notre Salut;* Jésus cloué sur la croix : *Très généreux Formateur de l'homme et Réparateur de sa nature viciée;* Jésus répandant son sang par toutes ses plaies : *Auteur de notre salut, Donateur de notre pardon;* Jésus priant pour ses ennemis : *Source de la pitié et de la douceur;* Jésus voyant partager ses vêtements :

Créateur de toutes choses, *Distributeur de tous les biens ;* Jésus expirant : *Vie des vivants*, *Espérance des mourants*, etc., etc., etc.

Oh ! qu'il y a de cœur dans tout ce choix des appellations de l'amour reconnaissant ! Quelle délicate finesse et quelle force, quelle élévation et quelle profondeur, en même temps, et comme c'est bien là aussi l'homme de l'*Imitation !* On peut dire que, comme Denys l'Aréopagite a trouvé *les noms divins*, Thomas à Kempis nous donne *les noms humains* de Dieu, ceux que l'éternelle divinité de Jésus partage avec son humanité divine, noms de gloire et d'amour qu'il a gagnés, comme les guerriers célèbres de Rome, dans la plus grande des victoires dont parleront jamais les annales du monde et les annales mêmes du ciel.

« Beaucoup de fidèles, Seigneur, dit-il encore, vous ont appelé de différents noms également saints, en raison de leur foi et de leur dévotion et aussi de votre dignité ineffable qui dépasse de bien loin tout terme de dignité et tout pouvoir de louange qu'ait reçu la créature au ciel et sur la terre.

» Quelques-uns ont dit dans leur prière : *Ayez pitié de moi*, *Jésus de Nazareth ;* d'autres : *Fils de David ;* d'autres : *Bon Maître et Seigneur ;* d'autres : *Rabbi* ou *Rabboni ;* d'autres : *Précepteur et Sauveur du monde;* d'autres : *Grand Prophète et Roi d'Israël;* d'autres, comme saint Jean-Baptiste : *Voici l'Agneau de Dieu ;* d'autres, comme Nathaniel : *Tu es le Fils de Dieu ;* d'autres, comme André : *Nous avons trouvé le Messie ;* d'autres, comme Simon Pierre et les Apôtres, par la révélation du Père céleste : *Tu es le Christ*, *Fils du Dieu vivant.*

» Et pour que tous les vocables de la divine nomi-

nation et toutes les paroles de la sainte prédication fussent renfermées brièvement et fidèlement en un mot et crues fermement, saint Thomas, illuminé de l'Esprit Saint et confirmé dans la foi par vous-même présent, vous dit en toute franchise et en toute confiance, et à haute voix, à vous, notre Seigneur : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Et, dans ces paroles, il abrège et renferme tout ce qui peut être dit et cru en toute vérité, selon la nature divine et la nature humaine, à votre louange et pour le salut de tous les chrétiens qui croient en vous, dans tout l'univers. »

Et celui qui a glorifié ainsi le nom de Jésus ne serait pas même nommé !

On nous dit que l'auteur de l'*Imitation* ne veut pas être connu, qu'il ne faut pas aller contre son désir. L'humilité des saints est leur affaire, elle ne nous regarde pas. Assez s'en font les auxiliaires en ce monde ; nous n'avons point à l'aider dans les cieux où, confondue, dans l'éternelle vérité comme dans l'éternel amour, avec la gloire de Dieu même, elle a remplacé l'abjection où elle rampait ici-bas par une dignité toute royale, et la tristesse de cette vie, comme dit l'*Imitation*, par *le manteau de louange*, manteau fait de la lumière éternelle dont la vérité de Dieu enveloppe ses saints. Et tandis qu'ils ont été appelés souvent sur la terre d'un nom qui n'était pas le leur, c'est encore la Vérité qui de sa propre bouche *les nomme* éternellement *par leur propre nom.*

Jésus, apparaissant à sainte Thérèse sous sa forme d'enfant, lui dit : « Quel est ton nom ? » Et la grande Carmélite répondit : « Thérèse de Jésus ». — Et le mien, dit l'Enfant-Dieu, est « Jésus de Thérèse ».

Or l'Église, qui est divine comme le Christ, mais qui est aussi comme lui, humaine de tout ce que l'humanité a de beau, a de grand, a de tendre et de profondément charitable, puisque ce qui est charitable est ce qu'il y a de plus divinement humain dans les sentiments et dans les actions de l'homme, et que si l'humanité n'est pas toujours charité, la charité est toujours humanité, l'Église nous apprend à chanter dans ses litanies presque interminables les noms des saints qu'elle a promus à la gloire sur la terre parce qu'elle les a vus dans la gloire du ciel. Et c'est avec l'assurance de l'infaillibilité qu'en allongeant toujours de quelques anneaux la chaîne d'or de ses bienheureux et de ses docteurs, elle ne craint pas de livrer à la risée des fous les noms glorifiés qu'elle présente aux hommages des fidèles.

Y joindra-t-elle un jour, et comme saint et comme docteur, l'humble cénobite du Mont-Sainte-Agnès, contemporain de Jeanne d'Arc, l'héroïne du champ de bataille et du bûcher, lui, le héros du cloître, le martyr de chaque jour, nous donnant à la fois et le précepte et l'exemple d'une vie faite de mille morts : *morientem vitam ?* C'est là le secret de Dieu. Pour nous, en l'*appelant* encore ici *par son nom*, nous demandons à Thomas à Kempis, le serviteur de Jésus et de Marie, de nous aider dans la voie où il nous guide, l'étendard de la croix à la main.

Mais entendons-le encore une fois, avant de prendre congé de lui, et nous le saluerons comme un des précurseurs de cette grande *dévotion moderne* (1) : le culte du Sacré-Cœur.

(1) *Dévotion moderne* était le titre qu'on donnait souvent à l'école de Windesheim.

O grande et précieuse plaie de mon Seigneur, digne d'amour par dessus toutes ses plaies, si profonde et si largement ouverte à tous les fidèles pour qu'ils y entrent! La plus miraculeuse dans son écoulement, la plus richement bénie, la dernière formée, mais la première en honneur! A la source de cette très sacrée et divine blessure, quiconque aura bu, quiconque y aura puisé l'amour oubliera tous ses maux, sera guéri de la fièvre des désirs temporels et charnels, enflammé de l'amour des éternels, rempli de l'inexprimable douceur du Saint-Esprit et elle deviendra en lui une source d'eau vive jaillissante jusqu'à la vie éternelle.

Entre, mon âme, entre dans le côté droit de ton Seigneur crucifié. Entre par l'insigne blessure dans le cœur très aimant de Jésus transpercé par son amour pour toi *(translanceatum)* afin de te reposer dans le creux de cette pierre, à l'abri des tempêtes du monde. Entre, ô homme, au cœur profond, au cœur caché, au cœur secret, au cœur de Dieu qui t'ouvre sa porte. Entre, ô béni de Dieu; que restes-tu dehors? Elle s'est ouverte à toi, la veine de la vie (1), la vie du salut, l'arche céleste d'où émanent mille parfums. Voilà le lieu de refuge devant l'ennemi tentateur, le lieu de propitiation contre la colère du jugement final. C'est ici la fontaine d'onction et de grâce coulant incessamment, qui ne cesse jamais d'abreuver de miséricorde les pécheurs si, contrits de tout leur cœur, il veulent en approcher. C'est ici la source du fleuve divin sortant du milieu du paradis pour arroser la surface de la terre, pour étancher la soif de l'esprit aride, pour laver les crimes, pour éteindre les mouvements de la volupté et apaiser les rixes de la colère. Et toi aussi prends donc ton breuvage à cette fontaine du Sauveur. Tire du côté de Jésus les douces consolations de ta vie pour ne plus vivre en toi, mais en celui qui a été blessé pour toi. Donne ton cœur à qui pour toi a ouvert le sien. Entre par la porte de la divine blessure en l'être intime du Rédempteur.

. . . .

Rien n'enflamme, n'entraine et ne pénètre le cœur de l'homme comme l'amour du Rédempteur crucifié. C'est pour cela qu'un saint disait : *Mon amour est crucifié.* Et je lui

(1) *Vena vitae.* Im. l. III, c. I. *Venas divini susurri.* « Les ondes du divin murmure. »

réponds : *Mon amour est blessé et transpercé, pour qu'une libre entrée me soit donnée jusqu'à son aimable cœur.*

Hâte-toi au gré d'une pieuse avidité, presse-toi contre le sacré côté de Jésus pour être arrosé du sang et de l'eau qui en sort. Et s'il se peut, arrache ton cœur et pose-le contre le cœur de Jésus, pour qu'il le garde, le gouverne et le possède, qu'il ne soit plus entraîné en sens contraire, et souillé. Révèle-lui ton cœur, commets-toi à lui en toute confiance, livre-lui tout ton vouloir avec ton non vouloir ; n'aie qu'une âme et un cœur avec Dieu, le même goût et le même sentiment que lui en toutes choses, à jamais, selon son bon plaisir souverain. Alors tu seras en grande joie et tu ne pourras facilement subir de tristesse désordonnée lorsque tu auras remis à Jésus ton cœur pour qu'à jamais il le conserve et l'habite.

O très chaste Jésus, créateur de tous les mystères et habitant de tous les cœurs aimants ! ô spectacle cruciforme de tous les contemplatifs ! ô divin trésor de toutes les grâces et de tous les dons, Christ roi, rédempteur des fidèles, qui as fait ouvrir ton divin côté par le fer d'une lance cruelle, ouvre-moi, je t'en prie, la porte de ta miséricorde, laisse-moi entrer par la porte large et visible de ton côté jusque dans le secret de ton cœur si aimant, pour que mon cœur te soit uni par l'indissoluble lien de la charité et s'allume d'une vive flamme, et que tu habites en moi et moi en toi dans une alliance éternelle. Blesse mon cœur de la flèche de ta charité, que la lance du soldat traverse mes entrailles et transperce tout mon intérieur, pour que, par cette sainte blessure, mon âme recouvre la santé ; que je n'admette nul autre à m'aimer que toi, que je ne recherche nulle consolation hors de toi. Qu'à toi seul mon cœur offre le passage et l'entrée, étranger au monde, clos au démon et, contre toutes les tentations, prémuni du signe de la croix (1).

Par cette belle méditation, Thomas prend place au rang des saints personnages qui ont été les précurseurs de sainte Marguerite-Marie, la grande révélatrice du Sacré Cœur.

Humble Thomas à Kempis, puisque la gloire des

(1) *Orationes et meditationes.*

saints fait partie de la gloire de Dieu, j'ai la confiance d'avoir servi sa cause en servant la vôtre. Obtenez-moi donc, comme à tous ceux qui honorent en vous l'auteur de l'*Imitation*, un surcroît de grâce et de miséricorde et une heureuse fin.

Et vous qu'il chérit si tendrement, Marie, Vierge Immaculée, protégez cet humble écrit que je dépose à vos pieds : que nul, après l'avoir lu, ne puisse relire la divine *Imitation* sans se recommander à Thomas à Kempis. Enfin, ô Reine de France, ô Notre-Dame de Lourdes, que le nom de votre Serviteur, si célèbre dans les pays voisins, soit de plus en plus connu et vénéré dans votre royaume.

ÉPILOGUE

Non te offendat auctoritas scribentis.
IMITATION.

Il ne se faut point aheurter à l'autorité
d'un écrivain, comme à une pierre d'achoppement.

Comment naissent parfois les préventions et comment parfois aussi, mais plus rarement, elles finissent, on va le voir, par un exemple que la stricte nécessité du sujet nous oblige à choisir, parce que notre cause n'a peut-être pas de meilleur argument. Cet exemple, c'est nous.

« Le *moi*, dit pourtant Pascal, est toujours haïssable. » — Et comment le serait-il alors qu'il est sincère? On dit même qu'il finit par se faire aimer pour peu qu'il soit modeste. Mais le moyen d'être à la fois modeste et sincère? La modestie, c'est la décence de l'amour-propre, le manteau de l'orgueil, et il a des trous comme celui de Diogène.

N'est pas modeste qui veut. Pour être humble, il suffit d'être sincère envers soi-même ; pour être modeste, il faut être habile. Essayons toutefois : tant d'autres ont réussi !

Donc je commençais, moi aussi, à traduire l'*Imitation*, sans doute pour me démontrer, par les efforts instructifs d'une lutte impuissante contre chaque mot et chaque expression, l'invincible beauté de cet ouvrage, faite de pensées élevées et profondes, de fines observations, de sentiments sublimes ou exquis et d'un style où l'onction, la grâce, la puissance résultent de la plus parfaite simplicité.

Et je prétendais bien commencer et poursuivre ma traduction à moi, sans l'aide dangereuse des traductions précédentes dont la plupart m'étaient encore inconnues et les autres disparaissaient dans ma mémoire, cachées sous l'amas des réminiscences latines.

En abordant ce travail, doux et ardu comme l'ascension des montagnes, rafraîchissant aussi pour le cœur, je n'avais nulle prévention pour Thomas à Kempis. Tout au rebours j'étais, comme on l'est généralement aujourd'hui dans le public français de l'*Imitation,* gerséniste par contagion et par ignorance.

Car je ne m'arrêtais pas aux trois auteurs probables de M. Victor Leclerc, dont les trois latinités respectives, toutes françaises d'ailleurs, apparaissaient à son cœur français, plutôt qu'à sa philologie, claires comme l'évidence. Trop peu latiniste pour les contester, je l'étais encore bien moins pour les constater.

J'allais pourtant jusqu'à douter un peu de Gersen dont le nom ressemblait trop à Gerson. C'était là une tentation qu'il fallait écarter.

A vrai dire, je n'ai jamais bien compris Montaigne qui voulait que, ballotté sur le flot mouvant du doute, on y couchât la tête comme sur *un doux*

oreiller pour s'y assoupir jusqu'au rivage ou jusqu'à l'écueil. Alfred de Musset eut un regard plus profond quand il s'écria :

Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.

Tel est le doute, en effet, sur les questions de vie ou de mort : on ne s'y endort qu'une fois, et c'est dans la tombe. Le mien était de ceux sur lesquels on peut dormir en cette vie. On m'avait dit et redit cent fois que la question était difficile, que deux ou trois savants dans le monde, à force de voyages dans les bibliothèques, de manuscrits comparés et de doctes hypothèses, en avaient tiré tout ce qu'elle pouvait donner, qu'il ne restait plus qu'à les suivre, que non contents de puiser à toutes les sources, ils les avaient emportées chez eux.

L'idée ne me venait donc pas qu'en comparant simplement les notions matérielles acquises par les auteurs et les arguments qu'ils en prétendaient tirer, je pouvais trouver du moins assez de lumière pour moi-même sans chercher à en éclairer les autres. Ainsi j'avais omis d'aborder, même à part moi, cette question dont la difficulté qui m'était inconnue ne me semblait pas contestable.

Mais un travail en amène un autre. La traduction terminée, l'idée me vint d'étudier enfin, moi aussi, la question de l'auteur, sans autre pensée que la douteuse espérance de rendre mon gersénisme, de provisoire qu'il était, définitif. Car je n'avais pas même le soupçon que Jean Gersen dût disparaître à mes yeux devant Thomas Haemerken ni qu'on pût ressusciter jamais comme auteur de l'*Imitation* l'incapable et prétentieux copiste que les savants avaient enterré.

Tout cela date de bien peu d'années. Déjà presque vieillard, mais capable encore de jeunesse, toute la poésie vague dont une érudition factice avait entouré Gersen me remontait au cerveau comme une quintessence d'opium ou de haschisch, et bientôt je me sentais flotter dans les nuages d'un rêve.

J'entrevoyais vaguement comme terme de mon voyage à plein vol l'heureuse rencontre de l'auteur si longtemps ignoré que la science accumulée de trois siècles avait enfin remis en honneur, auteur sans précédent, sans père ni mère, un Melchisédech bénédictin, que l'on trouve tout à coup à Verceil, comme l'autre à Salem, pour offrir à Dieu et aux hommes, à l'issue de ses pieux entretiens, le pain et le vin sacrés.

Son front, ou chauve ou rasé, s'esquissant à peine dans un soupçon de lumière, estompé par la double nuit d'un froc et d'un cloître problématiques, son livre en plein rayon de soleil et la main qui le tient tout effacée d'ombres, le moine mystérieux et presque invisible m'apparaissait, non comme un écrivain qui fait courir la plume, fût-ce l'agile roseau du scribe inspiré, *calamus scribae velociter scribentis*, mais comme une âme qui écrirait toute seule. Et je me le figurais d'autant plus aisément que la physique moderne a reconnu pour normale cette façon d'écrire.

Sans me fier pourtant outre mesure à cette vision de légende dorée, je me mis à épousseter en conscience les antiques bouquins de notre bibliothèque nantaise, enrichie en 1793, par la *sécularisation* des séminaires et des couvents, d'un petit lot d'écrits sur l'auteur de l'*Imitation*. Mais, dès le premier ouvrage, quelle déconvenue ! C'était l'édition prin-

ceps et anonyme de la *Défense kempiste*, par le chanoine régulier Fronteau, ce Français dont l'esprit caustique assaisonne le jugement sûr et qui prouvait aussi bien par le témoignage que par la comparaison détaillée de l'*Imitation* aux *Opuscules* le droit exclusif de Thomas à la paternité de l'*Imitation.*

Quant aux idiotismes germaniques, il s'en rapportait aux Allemands et raillait avec une verve toute gauloise l'Anglais Valgrave qui voyait partout des italianismes et avait la prétention d'opposer sur ce point sa propre autorité à celle des docteurs d'Outre-Rhin.

Et les témoins se multipliaient autour de moi, sortant de tous les feuillets des livres interrogés tour à tour, et venaient m'affirmer qu'ils avaient connu l'auteur de l'*Imitation*, qu'ils l'avaient souvent admiré sans qu'il s'en doutât compilant, mais comme un compilateur de génie, *les maîtres de la dévotion moderne*, dont il écrivait les vies édifiantes.

En voyant quelques-uns de nos compatriotes abandonner l'Italien Gersen pour le Français Gerson, la pensée m'avait bien traversé l'esprit, mais un instant presque indivisible, que le patriotisme allemand ou néerlandais aurait bien pu influencer aussi les nombreux kempistes d'outre Rhin et d'outre Meuse. Mais sans parler des Français qui ont pris parti pour Thomas, si Tamisey de Larroque et Leclerc avaient pu m'apporter une cinquantaine de manuscrits de l'*Imitation,* contemporains de Gerson et portant son nom, avec deux ou trois exemplaires de l'ouvrage écrits de sa main bien connue; s'ils avaient pu, réfutant les dénégations mêmes de ses amis, me faire attester sa qualité



d'auteur par une demi-douzaine d'universitaires ayant connu Gerson et siégé des années à ses côtés, alors j'aurais, non point excusé comme je le fais, mais acclamé leur patriotisme qui eût été le mien.

Car il n'y aurait plus eu même de doute ni pour moi ni pour aucun Français et nous aurions tous été par rapport à Gerson dans le cas où sont les Allemands par rapport à Thomas à Kempis. Mais les preuves étant telles en faveur de Thomas, leur cas devient le nôtre et il n'y a plus de patriotisme qui tienne, il n'y a que la vérité. Tel fut le dernier raisonnement qui me convainquit.

Ainsi, loin de trouver dans mes lectures la confirmation d'une opinion que j'avais crue d'abord, sur la parole de nos maîtres, inexpugnable, je n'y vis plus qu'un écueil où d'autres avaient échoué, je le repoussai d'un coup de rame et, sous un vent qui ne tourna plus, je lançai ma barque à toute voile vers le port opposé qui m'accueillit.

Dès longtemps, l'ombre brillante avait disparu : je ne trouvais plus à sa place qu'un homme : homme angélique, il est vrai, mais *un homme, enfin;* un homme ayant père et mère, un pays officiel, pas très éloigné du monastère qu'il habita toute sa vie et où il fut enterré : donc une naissance et une mort certaines; un frère aîné qui devint son père en Dieu, de nombreux amis, ses frères en la vie claustrale, l'appelant par son nom de Thomas, quand ils lui parlaient *comme je vous parle*, et qui l'ont vu chaque jour, pendant soixante-dix ans, tremper, comme le plus vulgaire d'entre eux, une simple plume d'oie dans un cornet d'encre pour couvrir de ses compo-

sitions et de ses copies des feuilles de papier ou de parchemin (1). Et c'était cet homme-là qui avait fait l'*Imitation* avec bien d'autres ouvrages ; presque tout le monde le savait de son vivant et ceux qui l'ignoraient le pouvaient apprendre. Encore un coup, quelle déconvenue !

Mais je n'étais point encore au bout de ma tâche. Il me restait à constater par moi-même ou le mérite ou la nullité de Thomas à Kempis comme écrivain, nullité assez complète au dire de nos maîtres pour annuler les plus légitimes témoignages en sa faveur.

C'est le raisonnement en vogue aujourd'hui ; et il sert à toutes *les sciences*, comme axiome de *la Science :*

Ce qui est impossible n'est pas. Donc ce que vous avez vu et ouï, ce que j'ai vu et ouï moi-même, ce que quinze témoins et plus ont vu et certifié n'est pas, parce que c'est impossible.

— *Transeat!* « Passe ! » comme disaient les scolastiques, et tout assurés que nous sommes à présent que Thomas à Kempis a fait l'*Imitation,* voyons s'il l'a pu faire.

Il y avait là comme à point nommé le volume

(1) *Orationes et meditatiònes* p. 327 de l'édition Pohl : *Fuga a me longe ventum superbiae in legendo et cantando coram fratribus melioribus in choro sive in studendo et scribendo libros sacros pro conventu nostro extollam et comparem me doctioribus et acutioribus in ingenio dono à te eis dato.*

De Im. Chr., l. III, c. XXXI. *Si quis fuerit, habilis vel bonus scriptor, bonus cantor, bonus laborator investigatur : quam pauper sit spiritu, quam patiens et mitis, quam devotus et internus a multis tacetur.*

L. I, c. I. *Si sires totam bibliam exterius et omnium philosophornm dicta, quid totum prodesset sine caritate Dei et gratia.*

unique des *Œuvres complètes de Thomas à Kempis* éditées par *Henricus Sommalius, chez Martinus Nutius, Antverpiae*, MDCVII. On n'avait pas effacé sur la première page le nom du prêtre son dernier possesseur légitime avant le Séminaire qui en hérita, mais que différents événements connus vidèrent bientôt de tout son personnel, si bien que la Nation, toujours généreuse. le jour où personne dans la maison n'en eut plus besoin, lui emprunta ce livre latin, pour le plus grand bien du seul homme peut-être qui en ait fait la lecture depuis cette époque.

Je pris donc et je lus, et au lieu du grotesque incapable et vaniteux que l'école française contemporaine m'avait fait pressentir, je découvris un auteur grave et suave, plein de piété surtout et d'onction, ressemblant à l'auteur de l'*Imitation*, non comme un frère, non comme un autre lui-même, mais simplement comme lui-même. Le chef-d'œuvre et les autres opuscules étaient des miroirs de même matière inégalement polie qui réfléchissaient le même visage sous plusieurs aspects et plus ou moins finement, mais toujours fidèlement.

Les opuscules moindres et le chef-d'œuvre ont encore cela de commun que ce *latin d'A Kempis*, langue incorrecte et barbare, y est le véhicule d'un style toujours noble et souvent exquis, disons le mot, d'un style même *élégant sans être correct,* si l'élégance est, comme le dit si bien son nom, le choix continu des expressions justes et la juste proportion dans leur agencement.

Ma conviction était désormais inébranlable : il y avait surabondance de preuves, tant internes qu'externes. Il est vrai que ces dernières, comme un

poids qui tombe sous le regard du simple et gros bon sens, emportent très visiblement la balance que les preuves internes, sous l'œil méticuleux et clignotant de la grammaire et de la critique, font seulement osciller : si bien que, même indiscutables, elles ne seront jamais indiscutées.

Pour moi, convaincu par la critique littéraire comme par le témoignage, il ne me restait plus qu'à faire le deuil facile de mon auteur idéal, mais chimérique, en cédant au charme vainqueur de la vérité, plus grand et plus doux encore que celui du rêve, et je pensai, je sentis alors qu'il vaut mieux découvrir ou Thomas à Kempis, ou Baruch, ou La Fontaine en personne que d'inventer Gersen.

Maintenant, en possession d'une vérité de plus, puis-je la refuser aux autres et fermer ma main pleine ? C'est une prudence qui n'appartenait qu'à Fontenelle, et c'est bien lui, cette fois, qui a dit : *Si j'avais les deux mains pleines de vérité, je me garderais de les ouvrir.*

La connaissance du vrai ne confère-t-elle pas un devoir en même temps qu'un droit d'apostolat, et les plus humbles vérités n'ont-elles pas aussi droit sur nous comme nous sur elles ?

La vérité, mais c'est l'air que respire l'esprit ou plutôt l'âme tout entière, et comme on dit avec raison : *libre comme l'air,* avec plus de raison peut-on dire encore : *libre comme la vérité.* Qu'y a-t-il de plus libre que ce qui *nous délivre ?* (1)

Toute erreur est une prison de l'âme, cette prison fût-elle un palais. L'erreur légère est une prison douce qui nous habitue peu à peu à la captivité. Or,

(1) *Veritas liberabit vos.* Parole de Jésus-Christ même.

ce qu'il y a de plus dangereux dans le mal, c'est l'habitude. Ce sont les petites erreurs qui nous séduisent les premières : les autres *viennent à la file* (1), par ordre de petitesse, et agrandissent insensiblement le passage à la taille des plus fortes.

Aussi voyant mon frère captif dans une de ces prisons qu'on n'appelle pas des prisons, tant elles sont douces; dans une de ces erreurs qu'on n'appelle pas des erreurs, tant elles sont légères; mais qui, erreurs ou prisons, le privent de l'air auquel il a droit; alors mon cœur s'échauffe, ma tête se monte, mon imagination devance les heures et je le sens déjà qui étouffe : il ne me reste plus, pour lui donner de l'air, qu'à casser les vitres et même les vitraux, quitte à en saigner.

Telle fut ma conclusion, et je commençai dès lors l'humble opuscule que j'achève à cette heure.

(1) La Fontaine, *Fables*.

APPENDICE

NOTE EXPLICATIVE DE PLUSIEURS PASSAGES

Quatre manuscrits du *De disciplina claustralium* font suivre le traité d'une notice biographique anonyme à laquelle nous avons fait allusion. Le plus ancien est de 1488, dix-sept ans après la mort de Thomas à Kempis, copié, dit l'écrivain, *ex libro qui scriptus est per manus fratris Thomae Kempis*. La notice est intitulée : *Notabilia de conversatione ejusdem Thomae Kempis*. L'auteur affirme que ces anecdotes lui ont été données oralement, avec beaucoup d'autres, « par des pères du couvent de Thomas à Kempis, qui vivent encore ».

Dans la table qu'il donne ensuite des livres, traités, sermons, lettres, rangés sous trente-huit numéros, l'*Imitation* en occupe quatre :

4o Petit livre des paroles et sentences de l'humble Jésus, autrement dit De l'*Imitation de Jésus-Christ*, à savoir : qui me suit.

5o Second traité : Le royaume de Dieu est dans votre intérieur.

6o Troisième traité : Du Sacrement : venez à moi.

7o Quatrième : Du discours intérieur à l'âme fidèle.

I, l. III, c. XIV : *Abyssalibus judiciis*.

Oraisons, c. I : *Abyssalem dignitatem*.

Abyssalis n'est donc pas un terme technique comme le voudrait Mgr P..., mais un terme métaphorique.

I, l. I c. II : *Tenebis*, « tu tiendras, tu croiras, et non : « tu retiendras ». Malheureusement pour Mgr P... ce *germanisme*, qui est aussi un *gallicisme* et encore un bon *latinisme*, n'est pas un *italianisme*, et le traducteur a fermé les yeux sur son évidence.

IMP. H. MOREL, LILLE

l

